ANNÉE AVRIL 1947 N° 4

MAY 6 1947

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

# REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Un Tournant de la Politique mondiale

ANDRÉ MAUROIS : Écrivains américains

DUC DE LA FORCE : Le Mariage du Cardinal de Lorraine

ROBERT NATHAN : Le Portrait de Jennie. — I

MAURICE PALÉOLOGUE : Juin 1914

LUCIEN FABRE : Le Néant et M. Sartre

ROBERT BURNAND : Redingotes et Robes longues

PIERRE SANDAHL : Le Forum

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 60 FRS - NOUVEAU PRIX : 57 FRS

# SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| PAUL REYNAUD | Un Tournant de la Politique mondiale | 3 |
| ANDRÉ MAUROIS | Écrivains américains | 9 |
| DUC DE LA FORCE | Le Mariage du Cardinal de Lorraine | 25 |
| ROBERT NATHAN | Le Portrait de Jennie. — I | 37 |
| MAURICE PALÉOLOGUE | Juin 1914 | 69 |
| LUCIEN FABRE | Le Néant et M. Sartre | 91 |
| ROBERT BURNAND | Redingotes et Robes longues | 113 |
| PIERRE SANDAHL | Le Forum | 135 |
| GÉRARD BAUER | Le Théâtre | 142 |
| PIERRE AUDIAT | Les Livres d'Histoire | 151 |
| MARCEL THIÉBAUT | Parmi les Livres | 155 |

Les Revues — Chronique bibliographique


★ ★


DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT



LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

**SENANCOUR**

par **J. et J. THARAUD**
**de l'Académie Française**

UNE MATINÉE CHEZ LE LIBRAIRE
par J. Carl Burckhardt

JOHANN MENDEL
par
Jean Rostand

LAMENNAIS CONTRE SON TEMPS
par Adrien Dansette

LES DERNIERS JOURS DE LA MARINE JAPONAISE
par Étienne Romat



**NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS**

**Un an, 570 francs**
**Six mois, 285 francs**

**Étranger. Demi tarif postal : Un an, 630 francs; six mois, 315 francs**
**Plein tarif postal : Un an, 690 francs; six mois, 345 francs**

**Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)**
**Compte chèques postaux 360-50 Paris.**

**LA REVUE DE PARIS :** Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.



*Copyright by* Revue de Paris *1947*

# UN TOURNANT DE LA POLITIQUE MONDIALE

Le 12 mars 1947 apparaîtra, sans doute, plus tard, comme l'une des dates de l'histoire du monde. Dans l'esprit du Président Truman, c'est manifestement le début de « l'ère américaine ». Dès les premiers mots de son adresse au Congrès, il signifie, en effet, qu'il s'agit de tout autre chose pour l'Amérique que de prêter à la Grèce et à la Turquie un peu plus du millième des 341 milliards de dollars que cette guerre vient de lui coûter. « La politique étrangère et la sécurité nationale de notre pays, dit-il, sont en jeu. »

La sécurité de l'Amérique? Ne serait-il pas vrai que les bombes atomiques qu'elle fabrique aujourd'hui ont six cents fois plus de puissance que celle qui tomba sur Hiroshima? Aurais-je eu tort de dire à l'Assemblée nationale, le 27 février dernier, qu'elle a sur toutes les autres nations réunies, une supériorité écrasante? Je ne le crois pas. Je pense, au contraire, que c'est la conscience de sa force qui a poussé la grande République à annoncer cette puissante intervention dans les affaires du monde.

Certes, il est question, d'abord, dans le message, de ravitailler l'héroïque petit peuple grec qui a tant souffert de la guerre, mais il s'agit surtout de l'empêcher d'être aggloméré, malgré la volonté de 85 p. 100 de ses électeurs, au Bloc de l'Est que régentent les Soviets. Là, la sentinelle américaine a relevé la sentinelle anglaise.

Le peuple turc qui n'a aucunement souffert de la guerre mais à qui les Soviets réclament, avec insistance, le droit de s'installer sur les bords des Dardanelles, recevra le même concours financier que la Grèce et, comme elle, des instructeurs militaires. Voici les Américains installés sur la frontière soviétique du Caucase, les voici contrôlant la sortie des navires

russes qui voguent vers la Méditerranée et les mers libres. Le pays de Monroë règne désormais sur la mer latine. Quel chemin parcouru depuis le refus par le sénat américain de ratifier le traité de Versailles!

Ainsi donc, l'Amérique a placé des bornes aux frontières occidentales du Bloc de l'Est et elle a pris position à la frontière russe.

Mais ce n'est pas tout. Le Président Truman s'attaque au Bloc de l'Est. Il dénonce au monde ce fait : Pologne, Roumanie et Bulgarie se sont vu imposer contre leur gré, par la force et l'intimidation, au mépris des accords de Yalta, un régime totalitaire. Lisez : communiste. Ce n'est pas tout encore. « De semblables tentatives ont eu lieu dans d'autres pays. » Nous y voici! « Au moment présent de l'histoire du monde, dit le Président américain, presque toutes les nations se trouvent placées devant le choix entre deux modes de vie. » Le premier est le régime totalitaire, où une minorité impose sa loi : « Les germes totalitaires sont nourris par la misère et le besoin. Ils se répandent et grandissent dans la mauvaise terre de la pauvreté et de la guerre civile. Ils parviennent à maturité lorsqu'un peuple voit mourir l'espoir qu'il avait mis en une vie meilleure. » Le second mode de vie est le démocratique dont les traits sont : libres institutions, libres élections, liberté de parole et de culte, absence d'oppression politique. En un mot : défense de la personne humaine. L'humanisme est ainsi dressé par son puissant champion américain contre le communisme. Mais le Président ajoute : « Trop souvent, le choix qui est fait n'est pas un libre choix. »

Voilà ce que l'Amérique entend réformer. Elle n'admettra plus désormais que le régime politique d'un pays soit transformé soit par coercition, soit « par des moyens détournés tels que l'infiltration politique. » Le Président Truman ne va pas jusqu'à parler de « propagande communiste » mais c'est de justesse. Tout le monde a compris. En tous cas, la grande Amérique aidera « les nations libres et indépendantes à maintenir leur liberté » et par là, dit-il, elle mettra en œuvre les propositions de la Charte des Nations Unies. Celle-ci avait besoin de ce qui avait toujours manqué à la S.D.N. : un gendarme. Il est trouvé.

Car la bombe atomique d'aujourd'hui est six cents fois plus forte que celle d'Hiroshima.

A Moscou, la fulgurante clarté du message du Président Truman aveugla les ministres alliés. Ils en cessèrent leur petit jeu de récriminations blessantes et devinrent graves. Les *Isvestia* publièrent le 14 mars, sur ce sujet, un article modéré de ton. Ses lazzis vont à « l'extrême manque de scrupule » et à la « complète faillite » des Anglais en Grèce. Mais le journal soviétique relate l'observation du *Daily Telegraph :* l'attitude américaine justifie celle qu'a eue jusqu'ici l'Angleterre. Quant à la Turquie, il est remarquable que les *Isvestia* affirment que « rien ni personne ne menace l'intégrité de la Turquie ». Auraient-elles tenu ce langage si les Etats-Unis s'étaient désintéressés de l'Europe?

Et voici pour la défense de la liberté partout dans le monde : « Nous assistons à une nouvelle intrusion des Etats-Unis dans les affaires des autres pays. » Ce qui est vrai, mais ce qui est justifié aux yeux des Américains par la défense de l'idéal humain qui est le leur.

Singulièrement plus vif est le ton de l'organe officiel du parti communiste français dont un article, cité le 15 mars par la radio, a qualifié de « cyniques et intolérables » les déclarations du Président Truman. Il a dénoncé, en elles, un encouragement aux « provocations » dont, selon lui, le parti communiste fut victime, au cours du débat sur l'Indochine. Les dites « provocations » sont, dit-il, « les signes évidents du complot qui se développe contre la démocratie dans notre pays. »

Il s'agit des discours prononcés à l'Assemblée nationale par M. Pierre André, moi-même et M. Maurice Viollette.

L'affirmation que le premier a été encouragé par le message américain est hardie puisque ce dernier est du lendemain. Il n'en a pas moins provoqué un fait nouveau dans l'histoire parlementaire française. Cet orateur s'étant livré, sur un ton mesuré, à des attaques violentes mais d'un caractère maintenant classique contre le parti communiste et ses chefs, ces derniers ne songèrent pas à monter à la tribune pour lui répondre, comme c'était leur droit. Ils déchaînèrent un tumulte qui obligea à une suspension de séance et lui dépêchèrent des boxeurs dans les couloirs. Lorsque l'on est entré dans la voie de la violence, il n'y a pas de raison pour s'arrêter, comme l'a prouvé l'assassinat du chef du parti monarchiste aux Cortès espagnols, avant la révolution qui jeta les Espagnols les uns contre les autres, avec une sombre fureur. Le régime de la liberté de parole tempéré par l'assassinat n'est pas viable longtemps.

Le 13 mars, le débat reprit sur l'Indochine. Ayant quelque chose à dire, j'intervins. Ministre des Colonies en 1931, j'avais dû, en effet, me rendre sur place, en Indochine, pour faire face à la révolte du Nord-Annam. Son instigateur était — déjà — Ho Chi Minh, dont le quartier général était à Canton, où il avait reçu les encouragements de Jacques Doriot après que celui-ci les eut prodigués à Abd el-Krim, au Maroc, et avant qu'il les prodiguât aux Nazis, à Paris. Les mandarins amis de la France qui m'avaient reçu en 1931 ont été assassinés par les partisans de Ho Chi Minh. Tous ceux qui nous sont restés fidèles répètent : « Vous traiterez, un jour avec Ho Chi Minh et il nous fera massacrer. »

Sachant cela, j'apportai les preuves de la félonie avec laquelle le gouvernement Ho Chi Minh prépara le coup du 19 décembre qui, dans la pensée de ses auteurs, devait permettre l'égorgement de nos soldats et des civils français d'Hanoï. J'indiquai que les maisons avaient été minutieusement truquées en vue de cette tuerie et que les ministres mariés de Ho Chi Minh avaient, depuis dix jours, éloigné leurs familles. Cependant que, le jour même du 19 décembre, les dirigeants du Viet Minh multipliaient auprès du commandement français les assurances les plus doucereuses...

La veille du débat, j'avais reçu communication de deux documents

qui jettent une vive lumière sur l'entourage de Ho Chi Minh. Il s'agit de deux notes adressées à l'amiral Thierry d'Argenlieu par le capitaine Gardon, commissaire du gouvernement près le tribunal militaire de Saïgon. Elles visent Duong Bach Mai, qui avait accompagné Ho Chi Minh en France comme délégué du Viet Minh à la conférence de Fontainebleau et qui était resté à Paris où il représentait Ho Chi Minh et où il donnait des interviews à la presse américaine. Sentant le péril qu'il y avait pour le prestige de la France et pour la sécurité des Français en Indochine, non seulement à laisser impunis les crimes de ce personnage mais à avoir la faiblesse de le tolérer à Paris dans des fonctions quasi-officielles, le capitaine Gardon résuma en deux notes les raisons de mettre fin à ce scandale.

« Véritable bête féroce déchaînée, dit-il, Duong Bach Mai a été l'animateur de la campagne contre la France dans les provinces de l'Est Cochinchinois qui lui avaient été confiées par Ho Chi Minh. Il s'est livré à « des exécutions massives d'otages... et surtout au lâche assassinat, à La Van (Baria), début novembre 1945, de cinq Français dont les frères Tortel et M. Quinternet, ainsi que de plusieurs Annamites pro-français », accusés d'avoir ravitaillé ces Français qui tenaient le maquis. Duong Bach Mai avait attiré ces Français dans un guet-apens en leur faisant promettre qu'ils seraient embarqués à Saïgon pour la France. Après leur assassinat, il s'est partagé leurs dépouilles avec ses complices : 40 000 piastres, des bijoux et une demi-tonne d'ivoire ».

Le capitaine Gardon concluait ainsi son courageux rapport : « Les faits imputés à Duong Bach Mai dans la présente note sont rigoureusement authentiques ; ils sont connus de tous et ne représentent qu'une bien minime partie des actes criminels qu'il a commis, mais illustrent cependant et caractérisent bien le personnage avec lequel les Pouvoirs publics admettent de traiter, au grand scandale de l'opinion annamite cochinchinoise. »

Soudain, dans l'émotion produite par la lecture de la première de ces deux notes, un député de droite s'écria : « Duong Bach Mai est ici, dans la tribune n° 6. Que l'on ferme les portes du Palais-Bourbon ! » On devine l'effet produit par cette bombe.

Duong Bach Mai, dont le surnom, à l'école d'Extrême-Orient à Moscou était Blakov, s'était levé et se préparait à sortir de cette tribune lorsque les députés communistes lui firent signe de se rasseoir, tout en m'adressant des gentillesses telles que la séance fut suspendue dans le tumulte.

Lorsqu'elle fut reprise, les communistes suivant leur chef, M. Maurice Thorez, quittèrent la salle, au moment où je montai à la tribune, en manière de protestation contre la lecture d'un document qui les gênait[1]. Je fis observer que le régime parlementaire serait gravement atteint si cette manière de faire se généralisait et il est remarquable que le *Journal*

1. Duong Bach Mai a été arrêté le 20 mars.

*officiel* porte la mention suivante : « *Vifs applaudissements à droite, au centre et à gauche* ». Après quoi, j'indiquai quelle politique devait, à mon sens, être faite en Indochine.

Le lendemain, 14 mars, M. Maurice Viollette établit un lien entre l'attitude des communistes aujourd'hui à l'égard de l'Indochine et leur attitude de 1925 à l'égard du Maroc. Voici ce passage de son discours :

« *M. Maurice Viollette.* — Je dois dire, d'ailleurs, qu'en ce qui concerne ces événements du Maroc, vous aviez adopté *(l'orateur désigne l'extrême gauche)* la même position que celle que vous adoptez aujourd'hui à l'égard du Viet Nam.

» Vos orateurs s'expliquaient avec tant de véhémence que M. Painlevé, président du Conseil, disait alors : « Je préfère répondre à d'autres collègues que ceux qui, pendant que nos soldats font vaillamment leur « devoir, se réjouissent des succès d'Abd El-Krim. »

« Je pensais un peu à cela hier, quand je voyais, dans une de ces tribunes, un homme couvert du sang des Français. Sa présence était insupportable pour nombre de nos collègues, mais vous, cela ne vous gênait pas et, par cris et par gestes, vous l'invitiez à rester à sa place et à ne pas tenir compte de l'émotion de l'Assemblée... *(Vives protestations à l'extrême gauche. Applaudissements sur divers bancs à gauche, au centre et à droite.)*

» *M. Etienne Fajon.* — A la porte, le fasciste!

» *M. Marc Dupuy.* — Provocateur!

» *M. le Président.* — Les injures ne figureront pas au *Journal officiel.* »

M. Maurice Thorez quitta le banc du Gouvernement et fit signe aux députés communistes de le suivre hors de la salle des séances. Leur départ était commencé lorsque, se ravisant, le vice-président du Conseil rentra en séance et alla s'asseoir non pas au banc du Gouvernement mais auprès de M. Jacques Duclos, tandis que ses amis faisaient claquer leurs pupitres pour obliger le président à suspendre la séance qui fut, en effet, suspendue.

A la reprise, le Président Herriot déclara :

» Je vous parle, en cet instant, comme un vieux parlementaire, comme un vieux républicain et je vous déclare solennellement et fermement que si de pareils incidents se renouvelaient, les institutions démocratiques seraient mises en péril ». *(Applandissements à gauche, au centre et à droite.)*

Le discours du Président Truman est-il pour quelque chose dans cette nervosité extrême des communistes français? On l'a soutenu en faisant observer qu'il écarte à la fois pour eux la prise du pouvoir par la force et la prise du pouvoir légale puisqu'en cette dernière hypothèse la France ne pourrait certainement pas compter sur le concours financier de l'Amérique qui lui est indispensable.

Au moment où j'écris ces lignes, le parti communiste vient de décider de refuser le vote des crédits militaires pour l'Indochine, quoique

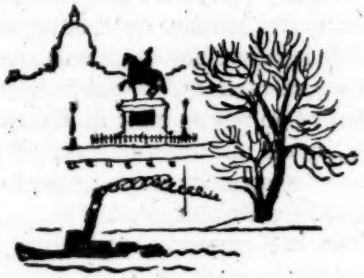
M. Ramadier eût déclaré devant l'Assemblée que ce refus provoquerait une crise ministérielle.

Grave décision pour l'avenir de la France d'outre-mer car elle fait éclater la division des Français en face du problème indochinois. Nous savons en effet que, pendant la conférence de Fontainebleau, Ho Chi Minh faisait à son gouvernement des communications qui peuvent se résumer ainsi : « Je finirai par l'emporter parce que les Français sont divisés ».

On ne peut s'empêcher de rapprocher l'attitude des communistes français et celle des communistes belges et italiens qui viennent d'entrer dans l'opposition.

Phénomène mondial, comme le discours du Président Truman? Réponse à ce discours? La question se pose.

PAUL REYNAUD



# ÉCRIVAINS AMÉRICAINS

## DOROTHY PARKER[1]

« Je suis un humoriste, m'a dit un jour Pirandello, parce que j'aperçois en même temps le côté comique et le côté tragique de la vie. » Si cette définition est exacte, Dorothy Parker est une humoriste, car elle peint à la fois les aspects douloureux et les aspects bouffons de l'amour. Cette Colette américaine a formé de la vie une idée aussi pessimiste que l'*Ecclésiaste* : « Vanité des vanités, et tout est vanité » semble-t-elle dire. Que reste-t-il à la femme de tout ce qu'elle a fait sous le soleil, sinon vanité et tourment d'esprit? L'amour, qui est la suprême affaire, est aussi un échec permanent. En vérité, cet univers est absurde et souvent le sage serait tenté de demander le plus court chemin qui le conduise aux Enfers. Mais il n'y a pas de raccourci vers la Mort. Le rasoir fait mal; la corde casse; l'eau est froide; le gaz sent mauvais; le revolver est illégal; le poison donne des crampes; le soporifique trahit.

*Chère, si la mort*
*Refuse de suivre,*
*Faites donc l'effort,*
*Plus simple, de vivre.*

Donc les héroïnes de Dorothy Parker font l'effort de vivre — et d'aimer. Mais aussitôt elles rencontrent un obstacle majeur, qui est la stupidité et la maladresse des hommes. Ah! que les mâles sont obtus et patauds dès qu'on les voit par les yeux d'une femme intelligente! Bien sûr, quelques-uns d'entre eux ont du charme; certains sont beaux, très beaux, et on ne les aime que trop ardemment. Mais tout en les aimant, qu'on les trouve ridicules! Et qu'ils se montrent tragiquement incapables de

1. *La Revue de Paris* a publié une nouvelle de Dorothy Parker en mai 1946.

comprendre les nuances, les finesses, les attentions par lesquelles une femme exprime son amour!

Lisez la première histoire de *Short Stories and Poems* : *la Permission délicieuse.* « Elle » attend son mari, officier aviateur, qui doit traverser New-York, allant d'un camp à un autre. Elle ne l'a pas vu depuis des mois ; elle voudrait que cette permission si brève, une journée seulement, fût parfaite. La dernière fois, elle a tout gâté par sa mélancolie et sa timidité. Obsédée par la brièveté des heures, elle les a gâchées en les comptant. Cette fois, tout sera bien ; il le faut. Cette permission sera celle dont ils se souviendront, elle et lui, pendant toute leur vie. Vingt-quatre heures! Après tout, ce n'est pas si court, vous savez : « Il faut y penser comme à tout un long jour et à toute une longue nuit, brillants et doux, et alors vous serez étonné de votre chance. Après tout, combien y a-t-il de gens qui ont le souvenir de tout un long jour et de toute une longue nuit, brillants et doux, à porter dans leur cœur jusqu'à la mort? »

« Elle » s'est donc acheté une robe noire, la plus parfaite des robes noires, car ce sont les robes noires qu' « Il » préfère. Trop chère, cette robe. Elle passera des mois à la payer. Mais qu'importe? Il *faut* lui plaire. Elle a voulu avoir des parfums, une ravissante parure de nuit, du whisky, du soda (c'est très cher aussi, le whisky), et elle a fait une longue marche pour trouver les biscuits salés qu'il aime avec ses cocktails. Le salon, plein de fleurs, est gracieux et gai. Oui, ce sera la parfaite permission.

Trois coups de sonnette. Il arrive, vraiment très beau, digne d'être aimé. Son visage, plus maigre, a bruni. Il a un air de force et de sérénité. Mais il annonce une mauvaise nouvelle : au lieu d'un jour entier, il n'a que quelques heures ; il doit rejoindre les *boys* au train de six heures dix. Elle a grande envie de pleurer, mais il ne faut pas. Qu'au moins ces quelques heures soient parfaites. Hélas! l'homme, le malheureux homme n'a pas de la perfection la même idée qu'une femme amoureuse. Il ne parle plus que de ses camarades, de son avion. Il ne remarque pas la robe neuve, si chèrement achetée. Non, il jouit de l'excellent fauteuil ; il feuillette un magazine : « C'est le numéro de cette semaine? Je ne l'ai pas encore vu. » — « Lis, dit-elle, je t'en prie. Ne t'occupe pas de moi. » Il demande un bain ; il y reste longtemps. Quand il a fini, il passe les dernières minutes d'un temps si précieux à astiquer ses boutons. Il lui donne le baiser d'adieu, non sans regarder derrière elle, à la dérobée, son bracelet-montre. Le voilà parti. Une amie téléphone : « Comment?... Déjà?... Mais c'est affreux! » « — Il ne faut pas trop se plaindre, dit-elle. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps, mais oh! que c'était délicieux! »

Il est difficile d'imaginer un récit plus simple et plus poignant. L'émotion est contenue, mais intense. Satire, oui certes, mais si tendre. J'ai un jour entendu Bruno Walter expliquer à des musiciens italiens comment il convient de jouer *l'Enlèvement au Sérail*, de Mozart. « Il faut que ce

soit gai, leur disait-il, si gai que tout le monde ait envie de pleurer. » Ce qui fait le pathos et la poésie du récit de Dorothy Parker, c'est le contraste entre le sentimentalisme ardent de la femme et le tranquille égoïsme de l'homme. Vieux thème (Arnold Bennett l'avait traité dans une de ses pièces), mais rajeuni par la perfection du style et par le choix du détail. En cela les femmes l'emportent sur nous, dans la littérature comme dans la vie. Elles sentent les petites choses avec plus de force et les intuitions sentimentales qui leur donnent tant de charme aux yeux de ceux qui les aiment ne leur en donnent pas moins, lorsqu'elles ont du talent, aux yeux de ceux qui les lisent.

Les portraits de femmes que peint Dorothy Parker ne sont d'ailleurs pas plus indulgents que ses portraits d'hommes. Les jeunes sont jalouses, irritables, ironiques, toujours à l'affût d'une scène possible. Un coup de téléphone donné par une autre à celui qu'elles aiment les dresse aussitôt en armes. En vain le mâle les avertit : « Faites attention, chérie. Pourquoi dire de telles choses ? Vous allez tout gâter !... » Mais il semble alors qu'une déesse farouche prenne possession d'elles. C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. « Je sais que c'est horrible, dit l'une d'elles, seulement, si je ne disais pas ces horreurs, je pleurerais. Et j'ai peur de pleurer parce que je mets si longtemps à m'arrêter. Cela me fait tant de mal, chéri. Je ne sais que penser. Toutes ces femmes autour de vous. Ces horribles femmes. Si elles étaient belles, si elles étaient gentilles et intelligentes, ça me serait égal. Ou plutôt, non, ça ne me serait pas égal... Ah ! je ne sais plus ! »

Point de grandes passions dans ces aventures. Point de *Princesse de Clèves*, ni de *Lys dans la Vallée*. Un homme succède à un homme. Un drame succède à un drame. On souffre, on pleure, on oublie. Et l'oubli lui-même est plus triste que tout. Mais chez Dorothy Parker, le *Lac* ou *la Tristesse* d'*Olympio* deviennent une mélancolique et moqueuse ritournelle :

*Quand, en mai, mon cœur se brisa,*
*Les gens me dirent « Soyez brave !*
*Vous verrez qu'en juillet déjà*
*Le mal vous paraîtra moins grave. »*
*Ils mirent la main sur mon front,*
*Puis ils caressèrent ma joue,*
*« Bientôt les beaux jours reviendront,*
*Dirent-ils, car le Temps dénoue. »*
*Ils se trompaient du tout au tout,*
*Ces impies que le Diable emporte !*
*Ce fut seulement au mois d'août*
*Que ma douleur fut vraiment morte.*

Quant aux vieilles femmes, elles sont tragiques. Riches, elles deviennent puériles et féroces. Mrs Lanier, beauté célèbre, languissante et fine,

ah! si fine, si blanche et si transparente, même lorsqu'elle est touchée par la maturité, tyrannise sa femme de chambre avec une implacable douceur et ne peut même imaginer que la pauvre fille soit enceinte *(Custard Heart)*. Mrs Matson, qui adopta un petit garçon, est tout indignée quand cet enfant s'avise d'avoir des goûts et de vivre : « Après tout ce que Maman a fait pour lui! » *(Little Curtis)*. D'autres boivent leur vie lamentable et vont du whisky au tombeau par une triste allée plantée d'hommes *(Big Blond)*.

Mais de temps à autre la dureté de Dorothy Parker se fait amicale, et même maternelle, en faveur de femmes douces, désarmées et déçues par les hommes, telle la pauvre petite Mrs Mattock, qui aime tant le théâtre et les artistes et que son mari ne comprend pas ; telle miss Willmarth, l'infirmière à tête de cheval, qui, venue pour soigner une jeune accouchée, devient vaguement amoureuse du mari de sa malade et dont le visage paraît, pendant quelques instants, moins chevalin parce qu'elle a, pour la première fois de sa vie, reçu des fleurs *(Horsie)*. « Sans doute, ces malheureuses sont ridicules, semble nous dire Dorothy Parker. Mais ne sommes-nous pas tous ridicules? Leurs vies sont manquées?... Eh bien! et les nôtres? » A la vérité, les destinées féminines se ressemblent toutes terriblement. Et elle les résume, sous un titre ironique, en quatre vers minuscules :

*ROMAN EN DEUX VOLUMES*

*Soudain le soleil est blême*
*Et la lune est sans éclat,*
*Parce que c'est moi qui l'aime*
*Et lui qui ne m'aime pas.*

Et voilà, en effet, qui dit assez bien ce que contient plus d'un gros livre de romancière « tonnante et triomphante ».

Plus d'un gros livre... Mais pas *tous* les gros livres. Là peut-être est la seule faiblesse de notre Dorothy Parker. C'est qu'il y a tout de même autre chose dans la vie que des amours fugitives et ratées, des vieilles femmes cruelles et des mâles stupides. Peut-être y a-t-il aussi des couples heureux, des vieilles femmes généreuses, des hommes tendres. Et là je vous renvoie, une fois de plus, à *Guerre et Paix :*

*Vous direz que je radote*
*Mais, à ces amers récits,*
*S'il vous faut un antidote,*
*Prenez votre Tolstoï.*

Si Dorothy Parker, avec son beau talent de prosateur, avec les qualités humaines et simples de son dialogue, avec sa fine perception des moindres nuances, voulait un jour écrire un roman, un vrai roman, où il y aurait des parents et des enfants, des amants et des ménages, des échecs et des victoires, alors... Mais de ce qu'on nous offre, il nous faut contenter.

Et ce qu'on nous offre est excellent.

## UN AMÉRICAIN EN ANGLETERRE

Peu de lieux au monde sont plus humains et plus beaux que les deux grandes universités anglaises. La grâce de ces collèges moyenâgeux, la dentelle de leurs pierres grises, la poésie des jardins, les rivières consacrées qui coulent sous les saules, l'étrangeté monastique des coutumes, tout leur donne un prestige incomparable. Entre Oxford et Cambridge je me garderai bien de choisir. On connaît leurs luttes centenaires et les mots cruels de chacune des deux universités sur l'autre : « Cambridge est provincial ; Oxford est banlieusard », dit Cambridge. « Dans les armes de Cambridge, répond Oxford, la Bible est fermée ! Dans les armes d'Oxford, elle est ouverte. » « — Oui, rétorque Cambridge, mais toujours à la même page. » Et encore : « Cambridge produit les réformateurs ; Oxford les brûle. » La vérité est que toutes deux ont leur noblesse, essentiellement différente du charme jeune et fort des universités américaines. Et pourtant...

Et pourtant Cambridge a conquis le professeur Dobie, de l'Université du Texas. Au temps où je faisais à Cambridge un cours sur la biographie, sir George Trevelyan m'avait dit : « Ce qui importe, ce n'est pas que Lytton Strachey ait écrit une biographie de la reine Victoria, c'est la conquête de Lytton Strachey par la reine Victoria. » On pourrait dire de même : « Ce qui importe, ce n'est pas que le professeur Dobie ait fait avec succès à Cambridge un cours sur l'histoire d'Amérique, c'est que Cambridge ait inspiré au professeur Dobie un livre ému, presque tendre, sur l'Angleterre d'aujourd'hui. » Lorsque Henry Steele Commager, excellent historien, était revenu d'Angleterre après avoir été le premier occupant de cette chaire de Cambridge, il avait suggéré au professeur Dobie de lui succéder. « Moi ? avait dit Dobie. Mais je n'ai pas lu la Constitution américaine depuis mon enfance et, en ce temps-là, je ne l'ai pas comprise. Tout ce que je sais de l'histoire d'Amérique, c'est la longueur des cornes des bœufs Longhorn, les combats de panthères et de tigres à la frontière du Mexique, et quelques faits sur les serpents à sonnettes... » Commager lui affirma qu'aucune connaissance n'était nécessaire pour enseigner l'histoire, qu'il suffisait de lire un chapitre de manuel chaque matin au breakfast, et de le réciter aux étudiants avant de l'oublier. Ce que Cambridge voulait, c'était un Américain qui apportât de la terre d'Amérique à la semelle de ses souliers. Le professeur Dobie accepta.

Il dut reconnaître assez vite que ses élèves étaient plus exigeants que son collègue. Ils lui demandèrent des interprétations de la Constitution, des droits du Sénat, des pouvoirs des États ; ils insistèrent pour avoir des définitions du parti démocrate et du parti républicain ; ils souhaitèrent un exposé et une solution du problème des nègres. Ils voulurent savoir les origines de la musique de jazz, le nombre de femmes permises à un Mormon, et le taux des naissances chez les Indiens. Le professeur dut passer ses nuits, dans une chambre glaciale, à travailler comme un *freshman*. Mais loin d'en garder rancune à Cambridge, le gentleman du Texas devint sentimental. Il était, avant ce séjour, familier avec les griefs traditionnels des Américains contre l'Angleterre... Pays suranné, conservatisme impénitent, formalisme frivole, inégalité des classes... En moins d'un an ces clichés, à la chaleur du cœur britannique, avaient fondu comme neige au soleil et le professeur Dobie, venu pour parler aux Anglais de l'Amérique, écrivait un livre humoristique pour parler de l'Angleterre aux Américains.[1]

***

Qu'avait-il admiré ? L'aimable paradoxe est qu'il avait adoré précisément ce que tout bon Américain, avant cette expérience, eût brûlé. Il a aimé avant tout un profond respect de la culture que masquait mal un apparent mépris de l'intelligence. A Cambridge, les étudiants se réunissaient pour discuter une résolution affirmant que la force d'un Anglais réside dans le fait qu'il ne pense jamais, mais la qualité de la discussion prouvait justement que ces Anglais-là pensaient. Il a constaté, non sans plaisir, qu'en Angleterre un Premier Ministre n'est pas blâmé pour avoir consulté « des professeurs aux longs cheveux », et qu'un professeur ne risque pas d'y perdre sa place parce que ses opinions, économiques ou politiques, déplaisent à un *trustee*. Il a au début été surpris par la rigidité des coutumes, par l'interdiction de fumer avant le café, par les défilés en cortège d'une salle à l'autre, par les robes universitaires qu'effarouchait son grand feutre du Texas, « *petasatus inter togatos homines* ». Et puis, très vite, il a compris que la rigidité des coutumes assurait en fait la liberté des esprits. Il s'est senti délivré des propagandes, des slogans, des contraintes mentales. La tolérance et le silence l'ont enveloppé, protégé. Ah ! ne plus entendre la radio, assister à un match de football sans être obligé d'acclamer l'un des camps, observer des étudiants qui boivent de la bière sans écouter un commentateur, sans danser, sans chanter et même sans parler ! Le professeur Dobie en est venu rapidement à penser que ce sont là des formes précieuses de la civilisation.

Bientôt, il a goûté ce qui exaspère certains de ses compatriotes : la

1. J. Frank DOBIE : *A Texan in England*. (Little, Brown & Company.)

réticence britannique. Il raconte avec délices l'histoire de ces deux frères Cavendish, famille fameuse pour sa dignité, qui, passant la nuit dans une auberge, se virent assigner une chambre qui contenait trois lits à baldaquin. Les rideaux du troisième étaient fermés. L'un des frères, avant de se coucher, entr'ouvrit ces rideaux à la dérobée et les referma sans rien dire. Le second, un peu plus tard, en fit autant. Le lendemain, sur la route, chacun d'eux dit à l'autre : « Savez-vous qu'il y avait un cadavre dans ce lit ? » Voilà la réticence anglaise. En temps de guerre, elle est une arme secrète de la nation. Un gentleman, dans un club de Londres, entendant un bruit infernal, demande :

— Qu'est-ce ?... Le tonnerre ?

— Non, lui dit-on, c'est une fusée V2 qui vient de tomber.

— Ah! bon! dit-il avec soulagement. J'ai eu peur qu'il ne se mît à pleuvoir.

Cela me rappelle la vieille femme de Canterbury qui disait :

« J'aime assez les bombardements ; ils m'empêchent de penser à la guerre. »

Un Anglais s'intéresse au passé, un Américain à l'avenir, mais notre Texan loue les Anglais de s'attacher au passé. Lui-même a pris plaisir à des pèlerinages historiques ou littéraires et toute promenade, en Angleterre, devient aisément un pèlerinage. Il s'est plu à rencontrer les ombres du docteur Johnson, de Nelson et celles des inconnus qu'évoquent, dans la colonne *In Memorian* du *Times*, tant d'amitiés anonymes et pieuses. Il a été voir, à Oxford, le cénotaphe de Shelley sur lequel une statue du poète est étendue. Un jour où j'avais fait ce pèlerinage, un professeur anglais, qui était là en même temps que moi, avait arpenté la statue, puis s'était tourné vers moi : « Cinq pieds sept, avait-il dit, il n'était pas très grand. » J'avais trouvé si curieuse l'idée de mesurer la longueur d'un poète qu'allant rendre visite, le même jour, à Robert Bridges, poète lauréat, qui habitait près d'Oxford, je lui avais conté cette anecdote. Bridges m'avait regardé avec surprise : « Eh bien! Quoi? dit-il gravement, c'est vrai ; il n'était pas très grand. » Ce qui eût enchanté le professeur Dobie. Et non seulement celui-ci a étudié avec amour le passé de l'Angleterre, mais il en est venu, lui, radical, à louer le véritable conservatisme (« conserver, c'est entretenir et réformer »), et à écrire cette phrase qui eût enchanté Disraeli : « *Nota bene*. Sans quelques vieilles et nobles familles qui ont sur leurs domaines continué à se tenir pour responsables de la terre et des hommes, élevage et culture seraient en Angleterre en triste état. Je salue ces vieux ducs qui ont demandé, dans leur testament, que leurs corps fussent portés au cimetière dans une charrette de ferme... » Si un Américain se met à louer les vertus ducales, tout en ce monde devient possible.

Quiconque aime vraiment la nature est heureux en Angleterre. Le professeur Dobie y guettait les oiseaux et les fleurs de Shakespeare.

Il n'a pas été déçu. Il voulait entendre de ses propres oreilles des rossignols, des coucous, des alouettes, des merles ; il les a entendus. Il espérait voir de ses propres yeux des boutons d'or, des primevères, des jonquilles, des buissons fleuris, la pâquerette de Burns et la violette de Shelley à côté de pierres couvertes de mousse ; il les a vus. « Le printemps est venu et ce fut comme si j'avais été un amant, marié depuis longtemps à une dame ravissante et invisible, qui enfin va se révéler à lui. L'Angleterre en avril, mai, juin est tout ce que les poètes ont dit... Toute la terre verdoie, fleurit et chante. Charmante par nature, cette terre est devenue plus charmante encore parce que tant de générations l'ont cultivée, de leur âme autant que de leurs mains... » Voilà qui est admirablement dit et je me souviendrai toujours avec plaisir de la promenade aux jardins de Kew, pendant une alerte, de cet Américain auquel la beauté du Texas apprit à comprendre celle, plus secrète, des vieux comtés anglais.

***

Surtout le professeur Dobie, au cours de son voyage sentimental, a appris à connaître les Anglais, non plus comme des étrangers bizarres, mais comme des êtres humains. Il a connu ces longues conversations britanniques, un peu frivoles, toutes faites d'anecdotes humoristiques sur les bêtes et les hommes, mais qui, comme une route de campagne anglaise, après de longs détours entre des haies fleuries, arrivent au but. Un voyage en chemin de fer, avec deux lords et un chien, lui a laissé un agréable souvenir et je ne m'en étonne pas, car l'un de ses interlocuteurs était lord Macmillan, qui est l'un des juges les plus spirituels et les plus cultivés de son pays. Il a constaté que les Anglais, bien qu'ils ne soient peut-être plus aussi gais qu'au temps où la reine Elizabeth les faisait danser autour de l'Arbre de Mai, demeurent essentiellement gens de bonne humeur.

Et de bon cœur... Dobie a des phrases dickensiennes pour décrire un Christmas à Cambridge, les « *Happy Christmas, sir* » du portier du collège, de la femme de ménage, les chœurs de la chapelle de King's et une promenade à Grantchester, à travers champs et prairies, par un chemin macadamisé.

— Et qui a eu l'attention de paver ce sentier ? demande-t-il.

— Il y a environ deux cents ans, lui répond-on, deux *fellows* de Cambridge aimaient cette promenade, mais détestaient la boue. Ils ont pensé que d'autres, après eux, partageraient leurs goûts et, en mourant, ils ont laissé, pour paver ce chemin, un capital dont les revenus permettront de l'entretenir pendant les siècles des siècles. Ainsi il y aura toujours ici une promenade agréable...

— Ces attentions pour la postérité, ce soin pris des grâces de la vie, dit le professeur, voilà la civilisation.

C'est sur ce mot qu'il faut terminer, car il résume le livre. Venu en Angleterre pour discourir sur les bœufs à longues cornes, « *de bobus longicornibus* », le professeur Dobie a découvert une civilisation. Il est revenu de son voyage amoureux des voix très basses des femmes anglaises, de la nonchalance, du loisir, de la radio sans publicité, du bon goût et du bon sens. Sur tous ces points nous sommes d'accord avec lui. Il y en a deux autres, toutefois, sur lesquels j'aurais voulu qu'il ajoutât quelques paragraphes. Le premier, c'est que l'Amérique participe, elle aussi, à beaucoup de ces vertus. La chaleur de cœur, par exemple, ne manque pas aux États-Unis. Des Anglais se sont détournés de leur route pour le mettre dans son chemin? C'est certainement vrai, mais que d'Américains m'ont rendu le même service... Les oiseaux chantent et les fleurs brillent dans les jardins de Kew? Certes, mais aussi dans ceux du Missouri ou du Texas. Je me souviens de San Antonio au printemps et des cailles dans un jardin de Kansas City... La conversation des juges, dans le train de Londres, était brillante? Sans doute, mais celle des juges de Philadelphie me parut aussi très « civilisée »... Le second point, c'est que l'Angleterre idyllique, sentimentale, qui nous est ici décrite, est vraie, mais n'est pas toute l'Angleterre, celle qui régente l'Europe et gouverne un empire. Il y a des dessous et des profondeurs qui n'entraient pas dans le cadre de ce charmant ouvrage, « *but the glory of the garden lies in more than meets the eye* ».

## LES MACHIAVELIENS

Les maîtres livres, ceux qui exercent une profonde influence sur leur temps et sur l'avenir, ne sont pas toujours ceux qui atteignent des publics étendus. Les lecteurs qui avaient étudié et compris *le Capital* de Karl Marx étaient peu nombreux. Les *Réflexions sur la Violence*, de Georges Sorel, n'étaient connues que d'une élite. Le *Contrat Social* lui-même ne fut jamais un livre facile ni populaire. Mais, par le truchement de quelques hommes d'action, les grands livres ont produit de grands effets. James Burnham, essayiste américain, n'est ni connu des masses, ni lu par elles, mais il a eu quelque influence sur des lecteurs dynamiques. Qui est-il? Un écrivain politique, au même sens que Machiavel, Montesquieu, Marx ou Sorel. Nous allons exposer objectivement sa doctrine.

Son premier livre, *la Révolution des Managers*, imposait, à la manière marxiste, quelques thèses.

1. — Cette guerre est une révolution, c'est-à-dire un changement d'élite analogue au passage du féodalisme au capitalisme. La nouvelle élite sera faite (selon Burnham) non de théoriciens socialistes, non de techniciens et de savants, mais de *managers* ou organisateurs de la production : bureaucrates, directeurs d'usines, administrateurs. En Russie comme aux États-Unis, dit-il, cette classe possède déjà le pouvoir réel.

2. — Une part de capitalisme survit au vingtième siècle, comme une part de féodalisme survivait au quinzième siècle, mais le capitalisme s'est révélé, en de nombreux pays, incapable de tirer parti des inventions techniques qu'il avait suscitées. Son idéologie n'a plus sur les masses aucune valeur de propagande. Il ne sera pas remplacé (dit Burnham) par un socialisme démocratique, parce que les masses ne peuvent diriger une économie trop complexe. La nouvelle société ne sera pas une société sans classes ; ce sera, c'est déjà, une aristo-bureaucratie.

3. — Cette nouvelle société maintiendra des inégalités profondes, et même certaines formes d'hérédité, mais le rôle de la monnaie y sera diminué, le chômage inconnu. La souveraineté y appartiendra moins à des assemblées qu'à des offices. Pourtant les formules démocratiques conserveront une valeur internationale et les managers eux-mêmes devront, pour leurs discours et cérémonies, porter des masques démocratiques.

4. — La politique internationale de ces sociétés nouvelles tendra vers l'établissement de vastes confédérations. L'économie planée s'accommode mal des souverainetés multiples. L'État mondial, solution logique, apparaît peu probable dans l'avenir immédiat. On verra plutôt se former de vastes États ou super-États : États-Unis, Russie, peut-être Europe Occidentale. Les nouvelles idéologies exalteront la sécurité économique et dénonceront l'anarchie capitaliste.

Tel était le tableau qu'en 1941, dans la *Révolution des Managers*, Burnham peignait, avec une inexorable franchise, de la société future.

Dans *The Machiavellians*, il a entrepris d'exposer les principes d'une politique durement réaliste et de montrer qu'elle demeure compatible avec le respect des libertés.

Un Machiavélien est un écrivain politique qui, au lieu d'accepter comme sincères les professions de foi des partis, essaie de voir la réalité qui se cache derrière les mots et les formules. La plupart des hommes n'osent pas avouer leurs désirs, leurs craintes et leurs objectifs. Par exemple, l'objectif réel de la Révolution française (selon Burnham) était de briser les restrictions féodales et corporatives pour instituer une économie libérale et capitaliste. Mais telle n'était pas l'idéologie avouée (ni consciente) des révolutionnaires. Ils se retranchaient, de bonne foi, derrière des mythes comme la bonté naturelle de l'homme ou le contrat social. Les évêques réunis au Concile de Nicée prétendaient (et croyaient) parler de l'essence de Dieu, mais la question réelle était de savoir si la Méditerranée continuerait à être administrée comme une unité politique par Rome. Les grandes puissances, en 1919, feignaient de discuter sur la moralité du principe de la liberté des mers, alors que la seule question réelle était de savoir *qui* contrôlerait les mers.

Quelques théoriciens hardis : Machiavel, Mosca, Sorel, Michels, Pareto ont tenté d'isoler le grain des choses de la paille des mots. Burnham expose les idées de chacun d'eux, puis tente d'établir un corps de

doctrines machiavéliennes qui leur sont communes. Résumons-les comme il le fait sous forme de thèses :

1. — Il est possible de concevoir une politique scientifique.

2. — L'objet de cette science est la lutte pour le pouvoir.

3. — Il est impossible de comprendre cette lutte si l'on s'en tient aux apparences des discours ou écrits.

4. — La distinction la plus authentique est celle des dirigeants et des dirigés, de l'élite et de la non-élite.

5. — La science politique est, essentiellement, celle de la composition des élites.

6. — Le but de toute élite (ou de toute classe dirigeante) est de se maintenir au pouvoir par force ou ruse.

7. — Ce but est masqué par une fumée protectrice de mythes politiques.

8. — Deux tendances s'opposent en toute société : celle de l'élite qui veut se maintenir au pouvoir ; celle de la non-élite qui cherche à remplacer l'élite. La seconde tendance triomphe toujours. Cette lutte constitue l'Histoire, laquelle ne peut être statique. Il n'y a pas, et il n'y aura jamais, d'utopie ni d'âge d'or.

Dans quelles conditions se produisent les rapides changements d'élites que nous appelons révolutions ? Les révolutions se font quand l'élite au pouvoir n'est plus capable d'assimiler les nouveaux éléments ; quand elle perd confiance en elle-même ; quand elle abandonne ses fonctions de classe dirigeante pour se consacrer aux plaisirs ; quand elle n'ose plus employer la force pour se défendre. Tel est aujourd'hui (dit Burnham) le cas de l'élite capitaliste. Les progrès technologiques ont rendu son économie périmée ; beaucoup de ses membres se sont retirés de la conduite des affaires ; elle a perdu confiance en elle-même et elle s'abandonne (comme jadis l'aristocratie) à un humanitarisme qui la met à la merci des nouvelles élites, plus capables de dureté. La seconde guerre mondiale est l'une des étapes de la révolution qui a commencé en 1914.

A ces changements d'élite, la démocratie pourra-t-elle survivre ? On se souvient que le professeur Hayek, dans un livre maintenant célèbre *(la Route du Servage)*, a répondu : non. A ses yeux, libéralisme capitaliste et libéralisme politique sont inséparables. James Burnham n'est pas de son avis et il a, sur ce sujet, des idées neuves et dignes de retenir l'attention. Il ne pense pas que le suffrage, même universel, suffise à créer la liberté. « Nous avons vu, dit-il, des dictateurs se réclamer du suffrage universel et obtenir des majorités. Cela ne rendait pas leur régime libéral. Un fascisme peut détruire la démocratie au nom de la démocratie. »

Ce qui, aux yeux de Burnham, constitue la liberté réelle, c'est le droit,

pour les citoyens, de s'opposer publiquement à l'élite gouvernante. Les Machiavéliens croient qu'une telle liberté est nécessaire, non parce qu'ils adorent un mythe de la liberté, mais parce que sans liberté la pensée humaine n'avance sur aucun terrain, et pas même sur celui des sciences.

Aucun pouvoir ne s'impose spontanément des limites. Donc tout pouvoir tend à se maintenir et à s'étendre. Tout pouvoir, s'il n'est contrôlé et combattu, va au despotisme et le bon despote n'est qu'un accident. Un chef, pour garder son bon sens, a besoin d'une opposition. Sans liberté, point de bonheur social.

La liberté exige la coexistence, dans une société, de forces sociales diverses et autonomes. Aucun parti ne peut, seul, sauver la liberté ; le parti qui n'est pas au pouvoir la protège jusqu'au moment où il devient le pouvoir. Il faut qu'une nouvelle opposition succède alors à l'opposition fraîchement couronnée.

Mais la liberté ne peut-elle, en des temps difficiles, devenir un danger pour la force et la stabilité des États ? La réponse est simple : deux fois, en 1918 et en 1945, les pays libres ont vaincu le despotisme allemand. Les critiques de l'opposition y avaient contraint l'élite dirigeante à changer ses méthodes. Au contraire, dans les régimes dictatoriaux, la terreur engendre l'erreur. Que de fois, au cours de la guerre, aux États-Unis, les protestations de l'opinion publique et du Congrès ont amené les organismes gouvernementaux à s'amender ! Quel rôle a joué, dans la défaite de l'Allemagne, le silence de l'opinion publique dans ce pays totalitaire et la toute-puissance d'un parti qui traitait en traître quiconque ne pensait pas comme lui !

Dernière question : la concentration du pouvoir économique ne détruit-elle pas nécessairement la liberté ? Réponse de Burnham : même dans une économie non capitaliste, on peut concevoir que la puissance soit divisée. L'État peut être décentralisé. Au lieu du « marché » capitaliste où les prix étaient déterminés par l'action des individus, un nouveau marché pourrait être constitué par les transactions d'offices autonomes, de groupes syndicalistes, d'associations de consommateurs, d'associations de fonctionnaires. Un développement de cette nature n'est pas une fantaisie de l'esprit ; on peut en observer les débuts en Amérique depuis quelques années. Si une totale concentration se produisait, alors la liberté serait en danger de périr. Mais ce totalitarisme peut et doit être évité. La liberté politique est le résultat de conflits entre une élite dirigeante et une élite d'opposition. L'avenir de la liberté dépend de la permanence du conflit et c'est pourquoi il faut, non pas craindre, mais protéger l'opposition.

Telle est l'essence de ce livre intelligent et fort ; pour le détail, je renvoie les candidats machiavéliens à ce nouveau Machiavel.

## HENRY JAMES

Je me trouvais, un soir, à l'Université de Colorado, avec un groupe de jeunes professeurs et une conversation s'était engagée sur le thème : « Quels sont ceux des écrivains américains qui survivront le plus longtemps ? » Les uns disent : « Melville, Poe, Hawthorne ». D'autres : « Whitman, Hemingway, Santayana ». Je risquai :

— Henry James.

— Henry James ? Mais il est à peine Américain !

— Comment ? dis-je. N'était-il pas né à New-York, fils du Révérend Henry James ?

— Oui, sans doute, mais il est mort à Londres, sujet britannique, et l'Europe l'avait annexé. Elle en avait fait un esthète, un chanoine des lettres, avec des scrupules de style à la Flaubert ; ami des Goncourt, de Tourgueniev, d'Edmund Gosse ; doctrinaire de l'art pour l'art et de la forme pour la forme. Quoi de moins américain ? James ne connaissait plus son pays ; de l'Europe, il n'avait exploré que des milieux littéraires ou mondains. D'où sa faiblesse. Un déraciné ne peut être un grand romancier.

— En théorie, vous semblez avoir raison, mais en fait...

En fait, je venais de relire un volume de nouvelles de James et j'y avais pris un plaisir plus vif qu'à aucun livre récent. Ah ! que ces dialogues intelligents entre des êtres cultivés étaient donc intéressants et reposants, après tant de brutes bégayantes aux monosyllabes blasphématoires ! Et je n'étais pas seul à le penser. Quelques jours plus tard, je lus dans le *New-York Times* un article de W. H. Auden, le plus original des nouveaux critiques et poètes anglais. Lui aussi avouait, avec un peu de surprise, que James l'attirait de plus en plus. Pourquoi cette vogue posthume ?

***

Au temps ou James vivait en Angleterre, il avait été l'ami de H. G. Wells, dont il admirait les premiers romans. Mais l'admiration n'était pas réciproque. Wells n'admettait pas l'œuvre de James, auquel il reprochait de peindre des êtres « sans viscères » que tourmentent de vains scrupules, et aussi de toujours projeter au premier plan le sujet trop évident de son livre. « Un roman de James, disait Wells, est comme une église où il n'y aurait pas de fidèles à regarder pour se distraire et où toute la lumière serait concentrée sur le maître-autel... Et sur cet autel, que voyons-nous exposés avec respect ? Un chat mort, une coquille d'œuf et un bout de ficelle. »

A James lui-même, Wells écrivait : « Pour vous, la littérature est une fin, pour moi, elle est un moyen. » James, attristé mais non pas convaincu,

répondait : « C'est l'art seul qui fait la vie. » La suite de l'histoire semble lui donner raison, car beaucoup d'écrivains dits « sociaux » qui ont peint le réel, sans grand souci de la forme, s'enfoncent peu à peu dans l'oubli, cependant que Flaubert brille d'un éclat dur et jeune, et que plus d'un éditeur américain réimprime aujourd'hui Henry James.

Un chat mort, une coquille d'œuf, un bout de ficelle... Oui, les sujets de James sont ténus... Un romancier, pendant une maladie, relit un de ses livres et prend conscience à la fois de ses moyens et de son relatif échec. « Ah! pense-t-il, j'ai gâché ma vie. Que ne donnerais-je pour avoir une dernière chance?... » Mais il meurt sans avoir eu cette chance de s'exprimer *(The Middle Years)*. Une femme auteur, dont les livres, « où des personnages enfantins batifolent parmi les ruines du langage », ont atteint des tirages astronomiques, envie son beau-frère, auteur de talent, dont les ouvrages ne se vendent pas, mais ont l'estime de l'élite. Elle voudrait, une fois au moins, connaître un de ces insuccès délicieux qui sont la honte du public et l'honneur de la victime. Mais elle essaie en vain ; elle ne peut échapper à sa popularité. L'échec, impitoyable, la fuit. Cependant le beau-frère voudrait, lui, produire un *best seller*, mais ne réussit qu'à enfanter un nouveau chef-d'œuvre. « On ne fait pas une oreille de truie avec une bourse de soie. » *(The Next Time.)* Un illustre écrivain révèle à un jeune critique que court dans tous ses livres, comme un fil de soie dans certains tapis persans, un thème unique et bien caché. Plusieurs personnages se mettent alors, avec une ardeur passionnée, à la recherche de cette clef de l'œuvre. L'un d'eux la trouve, mais il meurt avant d'avoir pu la faire connaître *(The Figure in the Carpet)*.

Un peintre a promis d'illustrer un roman qui se passe en Angleterre, dans le monde de la Cour, et il a besoin de modèles. A ce moment se présente chez lui un couple parfaitement distingué, le Major et Mrs Monarch. Ce sont des gens du monde authentiques : vêtements bien coupés, manières exquises. Ruinés, ils ont besoin de gagner leur vie ; ils s'offrent à poser. Le peintre accepte. Quand il montre ses dessins à l'éditeur, celui-ci les trouve détestables. « Ça, des gens du monde! dit-il. Vous voyez bien vous-même qu'ils sont invraisemblables... » Et l'artiste en son cœur lui donne raison. En désespoir de cause, il a recours à des modèles professionnels : une fille du trottoir, un marchand d'oranges italien, mais qui tous deux savent poser. Cette fois, les dessins sont excellents ; le gentleman et la lady vraisemblables. Morale : la vérité dans les arts est tout autre chose qu'une copie de la vie *(The Real Thing)*.

Cette curieuse et subtile histoire m'a rappelé un discours que fit un jour Dickens à une société d'acteurs : « Je vous assure, leur dit-il, que j'ai connu un lord chancelier à vingt-cinq shillings par semaine qui jouait son rôle infiniment mieux que le personnage authentique à quinze mille livres par an. »

***

Henry James ne croyait pas que l'objet de l'art fût la copie de la nature. Bien qu'il eût beaucoup d'amis parmi les réalistes français (sait-on qu'il fit une traduction de *Port-Tarascon?)*, il éprouvait au plus haut point le besoin anglo-saxon d'introduire dans les arts des valeurs morales. Jamais non plus James ne fut, comme Pater ou Wilde, un esthète. Après avoir passé une soirée à Paris avec Daudet, Zola ou les Goncourt, il écrivait à son frère William, le philosophe : « Voir ces gens-là me fait un bien infini. Cette vivacité intellectuelle, ces raffinements font ressembler un esprit anglais à un pot de colle. Mais leur ignorance, leur corruption et leur intime contentement de soi sont étranges, bien étranges... » James n'était pas en sympathie avec le naturalisme : « Il y a un point, écrivait-il encore, où le sens moral et le sens artistique apparaissent tout proches l'un de l'autre... La plus profonde qualité de l'œuvre d'art sera toujours la qualité de l'esprit du producteur. »

Et quelle doit être, selon lui, la morale de l'artiste? C'est de n'avoir d'autre objet que la perfection. En chacune des nouvelles de ce recueil, deux espèces d'êtres s'opposent : ceux qui ont la foi artistique et qui acceptent l'insuccès plutôt que de faire des concessions, et ceux qui sacrifient leur conscience d'artiste à l'approbation du monde, d'une coterie, ou d'une femme. Flaubert était entré en littérature comme on entre en religion et se nommait lui-même le Révérend Père Cruchard, aumônier des Dames de la Désolation. Henry James disait qu'il y a en art des fidèles ou des élus, qui seront sauvés, et des mécréants qui se vendent aux Philistins et qui seront (littérairement) damnés.

Parmi les Philistins, il range beaucoup de femmes, car elles jouent, croit-il, le rôle décisif dans la « tentation » de l'artiste. Tel homme qui n'aurait nul besoin d'argent pour lui-même veut en gagner pour une femme. James pensait « et je suis d'accord avec lui, dit Auden, que si vous avez la vocation de la vie intellectuelle, mieux vaut rester célibataire », car il est difficile de faire face à la fois aux responsabilités envers l'œuvre et aux responsabilités envers une famille. Voltaire, Stendhal, Balzac, Flaubert, et Proust sont de grands exemples à l'appui de cette théorie. Il est vrai que Hugo, Tolstoï, Dickens paraissent appartenir à l'autre camp. Mais s'ils sont sauvés, et même sanctifiés comme artistes, ils ne l'ont été ni comme maris, ni comme pères. Nul ne peut servir deux maîtres. Il y a sur ce sujet, dans une des nouvelles de James, *The Lesson of the Master*, une conversation capitale. Un jeune écrivain a le désir de se marier ; un vieil et illustre ami l'en dissuade :

— Non, essayez plutôt de faire une grande œuvre.

— Dieu sait que c'est tout mon désir!

— Eh bien! vous ne pouvez la faire sans sacrifice... Moi, j'ai refusé

de me sacrifier. J'ai tout eu de la vie... En d'autres termes, j'ai tout manqué.

— Mais non, vous avez eu la vraie vie humaine, avec ses responsabilités, ses devoirs, ses joies — avec toutes les complications domestiques et sociales...

— Si c'est là tout ce que vous voulez dire, oui, cette vie m'a fourni en effet d'innombrables sujets, mais elle m'a enlevé en même temps la force de les traiter.

— Et si la femme que j'épouse a la passion du travail bien fait? Si elle aime tout ce que vous et moi nous admirons?

— Elle aura une passion encore plus grande pour ses enfants — et elle aura raison. Elle insistera pour que vous leur fassiez une vie confortable, avantageuse, propice. Ce n'est pas là le rôle d'un artiste.

— Un artiste! N'est-il pas en même temps un homme?

— Je ne le pense pas.

***

Henry James a vécu en partie ce qu'il enseignait. Il a été artiste plus qu'homme. Mais il a aussi, comme certains de ses héros, gâché une part de son temps se mêlant à la vie sociale et le professeur Matthiessen a montré qu'il y a, dans ses histoires d'écrivains, un large secteur d'autobiographie. D'où l'émotion authentique qui s'en dégage. James lui-même était ce romancier qui, arrivé au seuil de la maturité et mécontent de son œuvre, souhaite passionnément une dernière chance de produire quelque chose de grand. Seulement, plus heureux que son héros, il eut un bel été de la Saint-Martin.

Pourquoi avait-il éprouvé le besoin de fuir les États-Unis? Par réaction contre les Philistins de l'âge doré. L'Amérique de sa jeunesse était un pays violent et dur. Un monde se faisait. Certains, comme Whitman, en voyaient la poésie sous la brutalité. D'autres, comme James, attribuaient, par contraste romantique, toutes les délicatesses à l'Europe. « Avec la naïveté de l'âge de l'innocence, dit Vernon Parrington, il avait cru qu'une société aristocratique, celle de Mayfair ou du Faubourg Saint-Germain, devait être un mélange complexe d'impondérables subtils. » Sans doute, mais ce serait une erreur que de voir en James un snob, plus Européen que les Européens, prince des Coupeurs de Cheveux en Quatre et chasseur d'inutiles nuances. La même erreur fut commise en France au sujet de Proust. La vérité est que tous deux ont peint, en un temps de bruyante promiscuité, ce qui subsistait encore des sociétés de loisir, et une civilisation qui devait avoir un charme bien puissant puisque le lecteur de notre temps, pendant la plus radicale des révolutions, trouve encore plaisir à s'y réfugier.

ANDRÉ MAUROIS
*de l'Académie française.*

# LE MARIAGE DU CARDINAL DE LORRAINE

Ces noces de cardinal n'ont rien de scandaleux et la descendance de ce prince de l'Eglise devait s'asseoir, — parfaitement légitime — sur quelques-uns des plus beaux trônes de l'Europe. Rappelons tout de suite que François, cardinal de Lorraine, évêque de Toul, n'était qu'un cardinal laïque, chargé seulement d'administrer son diocèse. Cadet du duc de Lorraine Charles IV, il avait, en 1633, un peu moins de vingt-quatre ans. Ces deux princes lorrains étaient, depuis le 3 janvier de cette année, les beaux-frères de Monsieur (Gaston de France, duc d'Orléans), qui venait d'épouser, malgré la défense du roi Louis XIII, la princesse Marguerite de Lorraine. Gaston, l'éternel ennemi du cardinal de Richelieu, Gaston, l'éternel conspirateur, l'éternel révolté, qui, l'année précédente, avait secondé le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc dans sa rébellion. Après la défaite de Castelnaudary et la capture du duc, il s'était accommodé avec Louis XIII et bientôt il s'en était allé à Tours. Honteux de n'avoir pas stipulé la grâce de Montmorency, qui fut décapité à Toulouse le 30 octobre 1632, il ne cessait de se plaindre. M. de Bullion, surintendant des finances, lui avait laissé entendre que « l'obéissance aveugle qu'il rendrait en cette occasion à Sa Majesté devait le mettre hors de crainte et lui donner des espérances aussi certaines pour cet effet, qu'il les pouvait souhaiter ».

Gaston partit de Tours le 10 octobre, passa par Blois et Moret. De Montereau, il écrivit au Roi une longue lettre, où, après avoir ressassé tous ses griefs, il déclarait qu'il sortait du Royaume et « cherchait chez les étrangers une retraite assurée pour sa personne ». Il prit ensuite la route de Sens et gagna la Flandre par le Luxembourg. C'était le 3 janvier suivant, à Nancy, dans une chapelle de prieuré, qu'il avait avec la dispense du cardinal de Lorraine, épousé la princesse Marguerite.

Cette fugue devait rendre plus indocile que jamais son beau-frère Charles IV, dont Louis XIII était déjà fort peu satisfait. Le Roi avait plus d'un motif de ressentiment contre le duc de Lorraine. Par le traité de Vic, le 4 janvier 1632, après une rapide campagne le Roi avait

contraint ce petit prince à répudier l'alliance de l'Empereur et du roi d'Espagne, à ne jamais refuser le passage des troupes françaises, à ne recevoir dans ses Etats ni la Reine mère ni Monsieur réfugiés à Bruxelles, ni aucun autre mécontent de France. Comme gage de sa bonne foi, il mettait pour trois ans sa ville de Moyenvic entre les mains du Roi, qui promettait de lui accorder sa protection et d'avoir soin de ses intérêts comme des siens propres.

Mais Charles IV n'oubliait pas les liens qui l'attachaient à l'Empire. Il répétait sans cesse à l'Empereur que les causes de l'Empire et de la Lorraine étaient pareilles. Les évêques de Toul, Metz et Verdun, villes impériales occupées sans être régulièrement cédées, depuis Henri II, avaient pour suzerain légitime l'Empereur, qui avait le devoir de les soutenir. Le duc de Lorraine entendait mettre la main sur le duché de Bar, qu'il tenait de sa femme, Nicole de Lorraine, et qui relevait de la couronne de France : le duché de Bar pourrait devenir ainsi fief impérial. Que l'Empereur prît seulement la peine de le soutenir contre le Roi.

Au mois de mai 1632, Louis XIII et Richelieu marchèrent sur la Lorraine. Le maréchal de La Force qui avait, quelques mois plus tôt, conquis pour le Roi la place de Moyenvic, investit Nancy. Charles IV capitula. Le 26 juin, à Liverdun (deux lieues de Nancy), il signa un traité qui confirmait celui de Vic. Louis XIII restituait toutes les villes qu'il avait prises, mais il recevait « en dépôt » pour quatre ans les places de Jametz et Stenay. Charles IV lui cédait, moyennant cinquante mille livres, le comté de Clermont en Argonne, ce qui permettrait au Roi d'aller à Verdun sans passer à travers les Etats de M. de Lorraine.

Le Lorrain, qui avait prié le Roi de lui pardonner, n'avait en réalité ni contrition ni ferme propos. Il ne cessait d'enfreindre les traités de Vic et de Liverdun, il laissait l'Empereur et le roi d'Espagne lever des hommes dans ses Etats, il entretenait des intelligences avec Monsieur, il promettait à Philippe IV de se remuer à la première occasion ; il refusait enfin de rendre hommage à la Couronne de France pour le duché de Bar. Il refusait, de peur de rendre cet hommage en qualité d'époux de Nicole de Lorraine : il eût ainsi reconnu qu'il tenait la Lorraine du chef de sa femme et non du sien. Or il prétendait être duc de Lorraine en vertu de la loi salique établie, quelque cent ans plus tôt, par le duc René II. Prétention assez mal fondée. Connu d'abord sous le nom de Charles de Lorraine Vaudemont, il était devenu, en 1621, le gendre de Henri le Bon, duc de Lorraine, qui, de son mariage avec Marguerite de Gonzague, sa seconde femme, ne laissa point de fils, mais deux filles, les princesses Nicole et Claude héritières de son duché par ordre de primogéniture. Charles était le mari de Nicole.

## Sous les murs de Nancy.

Philippe IV, roi d'Espagne, souverain du Roussillon, de la Franche-Comté, de l'Artois et de la Flandre, n'était pas sans inquiétude au

sujet de cette dernière province. En ces premiers mois de l'année 1633, il s'attendait à une rupture avec la France. Son imagination lui représentait déjà les armées du Roi Très Chrétien barrant la route au cardinal infant qui, à travers l'Allemagne, s'apprêtait à conduire à Bruxelles, capitale des Pays-Bas espagnols, les renforts sortis de Naples et de Milan, possessions italiennes d'Espagne. Une pensée le rassurait toutefois : la France, à peine remise de la révolte de Monsieur et du duc de Montmorency, ne serait-elle pas incapable de défendre ses frontières contre des bandes disciplinées et féroces et cette redoutable infanterie dont « les bataillons serrés » étaient « semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches »?

En France, le cardinal de Richelieu veut, avant tout, renouveler son traité avec la Hollande ; il entend négocier avec la Suède qui, depuis la mort de Gustave-Adolphe (16 juillet 1632), n'est plus une alliée certaine ; il veut se mettre à nouveau en relations avec le Danemark, les princes et principicules d'Allemagne, même avec la Pologne, « ce boulevard de la chrétienté ». Cependant il désire qu' « on n'entre point en rupture avec l'Espagne, quelque avantage qu'on puisse proposer ». La guerre ouverte est remise. Elle ne devait commencer qu'en 1635. Il y a deux ans que le cardinal la prépare minutieusement. Le premier acte de cette préparation est la promenade militaire qu'il fait en Lorraine à la fin du mois d'août 1633.

Louis XIII se mit en campagne. Le maréchal de La Force commandait l'armée du Roi. Bientôt Nancy, toute fière de ses remparts, les plus puissants de l'Europe, fut investie, des forts s'élevèrent autour de la place, une circonvallation se creusa, comme en 1628 autour de La Rochelle.

Les négociateurs n'étaient pas moins actifs que les terrassiers. C'était le jeune cardinal de Lorraine qui parlait pour son frère. A l'occasion, il ne laissait pas de prendre soin des intérêts de sa sœur Marguerite. Le 28 août 1633, il fit monter la princesse dans son carrosse, non sans l'avoir déguisée en cavalier et il sortit de Nancy. Aux avant-postes français, nul ne reconnut la jeune fille sous son chapeau à plumes et sa perruque, son haut-de-chausse à la mode et son pourpoint de drap d'Espagne. Le cardinal la conduisit à un bois, où trois gentilshommes l'attendaient avec des chevaux. Grâce à eux, Marguerite put rejoindre à Bruxelles Monsieur, son époux. Quant au prince de l'Eglise il méditait déjà la réponse qu'il ferait aux reproches de Louis XIII et de Richelieu : « On ne m'a rien prescrit dans le passeport. Le Roi m'a permis de mener avec moi un certain nombre de personnes. En ai-je pris une de plus ? »

Huit jours après cette évasion, Richelieu conclut avec le cardinal de Lorraine un traité fort avantageux : le duc renonçait à toutes les alliances contraires à celles de la France ; il s'engageait à remettre dans trois jours Nancy entre les mains du Roi, qui la ferait occuper temporairement. La garnison française n'occuperait que la ville neuve. Le mariage de Mon-

sieur serait déclaré nul et non avenu ; la princesse Marguerite serait confiée au Roi, qui lui permettrait de résider à Nancy. Le duché de Bar, saisi par ordre du Parlement, le demeurerait tant que le Roi n'aurait pas reçu l'hommage que le Duc lui devait.

M. de Lorraine met sa signature au bas du traité le 20 septembre, à Charmes (onze lieues de Nancy). Le lendemain Louis XIII le reçoit en présence de Richelieu, à son quartier général de Laneuveville, tout proche de la grande cité lorraine. Mais quand le Duc parle de se retirer pour rentrer dans sa capitale, le Roi le retient sous prétexte qu'il est tard. Le Duc se sent pris au piège ; on ne lui rend sa liberté le 23, qu'après qu'il a commandé au gouverneur de Nancy d'ouvrir les portes de la ville. Libre de tous ses mouvements en vertu du traité de Charmes, il alla dévorer son chagrin au fond d'une maison de La Malgrange, à deux portées de mousquet de Nancy. Le 25 septembre, le Roi et le ministre firent leur entrée solennelle dans la capitale de son Duché. Puis le maître et le serviteur, tous deux satisfaits, reviennent l'un à Saint-Germain, l'autre à Rueil.

Quelques semaines plus tard, le soir du 17 février 1634, le maréchal de La Force était à la veille d'entrer dans Lunéville. Au château de la charmante cité, le cardinal de Lorraine sentait croître son angoisse.

## Le mariage improvisé.

Le prieur claustral des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Rémy à Lunéville se nommait le Père Perpetz Marais. Il y avait quarante ans qu'il était venu au monde, à Dinant aux Pays-Bas ; il y en avait vingt-trois qu'il résidait en Lorraine. Le vendredi 16 février 1634, vers huit heures du soir, il vit arriver un valet de chambre, qui lui dit que Son Éminence le mandait au château. Il alla quérir aussitôt le Père Rémy, sous-prieur, et partit avec lui. Quelques instants plus tard, les deux religieux attendaient dans une pièce retirée du château. Soudain le cardinal de Lorraine entra, un cardinal laïque, un cardinal de vingt-cinq ans, dont les beaux cheveux étaient célèbres. Laissant le Père Rémy dans un coin de la pièce, il prit à part le prieur claustral et lui dit :

— Je suis en une grande extrémité ; Lunéville est investie et j'ai peur que les ennemis n'y entrent demain. L'on a déjà ouï du bruit dans les jardins, j'ai peur pour mon État et que l'on ne vienne enlever madame Claude.

Le cardinal disait : *Mon Etat*, parce que le 18 janvier, son frère le duc Charles IV avait abdiqué et lui avait transmis la couronne ; il craignait pour la princesse Claude, sœur de la duchesse de Lorraine et, comme celle-ci, fille du duc Henri II, parce que, le duc Charles et la duchesse Nicole n'ayant point d'enfants et la loi salique n'ayant jamais été reconnue en Lorraine, madame Claude était l'héritière du duché. Et, de même que le duc Charles avait légitimé ses droits en épousant la sœur aînée, le cardinal songeait à rendre les siens inattaquables en devenant le mari de la cadette :

— Voulez-vous, demanda-t-il au Père Perpetz Marais, me marier avec elle?

— C'est un fait d'importance, répondit le prieur claustral; il faut dispense du Pape, attendu le degré de consanguinité.

Le cardinal était, en effet, le cousin germain de madame Claude.

— Foi de prince, s'écria Son Éminence, Sa Sainteté est consentante et j'aimerais mieux mourir que d'offenser Dieu mortellement.

— C'est une affaire de grande conséquence, répéta le Père, il me faut du temps pour consulter et je serais bien aise d'en parler à quelques-uns des Pères du monastère.

— Le Père Rémy ne serait-il point propre pour cela? suggéra le cardinal en désignant le sous-prieur.

Son Éminence et le Père Perpetz revinrent alors vers le Père Rémy, à qui ils soumirent le cas. Le sous-prieur ne fut pas autrement surpris, car, ayant cru entendre qu'il s'agissait d'un mariage, il n'avait pas douté que ce mariage ne fût celui du cardinal et de madame Claude. Vers dix heures du soir, les deux religieux, congédiés par le prince, regagnèrent leur couvent, allèrent droit à la bibliothèque et se mirent à compulser les gros volumes de tous les casuistes qui avaient traité du mariage, notamment Bonacina, Navarre et ce fameux Sanchez, mort depuis un quart de siècle à peine, l'illustre théologien des *Disputationes de sancto matrimonii sacramento*, qui donnaient la solution des cas les plus inextricables.

Cependant l'inquiétude du cardinal de Lorraine ne diminue point. Le prince n'ignore pas que le quartier du maréchal de La Force est à un demi-quart de lieue; que deviendrait-il, s'il savait que le cardinal duc a commandé au maréchal et à M. de Brassac, gouverneur de Nancy, de le surprendre lui-même ainsi que ses deux cousines! Quel bonheur que cette mission n'ait été du goût ni de La Force ni de Brassac! Leur zèle n'a pas été excessif. Mais M. Gobelin, qui est intendant de justice de l'armée ennemie, est venu avec un sieur de Carnet. C'était ce matin, vendredi 16 février. En vain le cardinal de Lorraine a répondu qu'il avait sujet de se plaindre du procédé; il n'était point nécessaire d'investir Lunéville; à la moindre lettre, il l'eût rendue et toutes les places que le Roi désire. Le prince lorrain demande seulement « à M. le Maréchal de La Force de lui donner jusqu'au lendemain ». Impossible, l'ordre est précis; c'est pour ce soir.

Le cardinal se remémorait les moindres détails de son aventure en cette nuit d'hiver qui allait décider de son sort. Comme il avait agi sagement en expliquant ses intentions à sa cousine! Elles étaient conformes au désir exprimé par le duc Charles avant son départ, plus conformes encore à celles de la princesse et du cardinal, qui ne se haïssaient point.

## Deux théologiens dans l'embarras.

Il était près d'une heure du matin, lorsque les deux religieux furent de retour au château. Ils trouvèrent le cardinal dans son cabinet, causant

avec son cousin Henri de Lorraine, marquis de Mouy. Le résultat de leurs trois heures de recherches n'était pas fait pour déplaire à Son Éminence : « Le Seigneur Cardinal se pouvait marier avec madame Claude quant au fait de la conscience, *in foro conscientiae*, supposé deux conditions nécessaires, à savoir : la très urgente nécessité qui ne pouvait endurer aucun délai et l'assurance infaillible que le Seigneur Cardinal leur avait donnée que le Pape consentirait à ce mariage. De plus, le Seigneur Cardinal, en tant qu'évêque de Toul, avait pareille puissance de se dispenser lui-même qu'il avait pour dispenser les autres. Néanmoins, il était tenu de faire apparoir de la dispense de Sa Sainteté *pro foro externo* : « Mes Pères, dit alors le cardinal, touchant la dispense, ne vous mettez point en peine. Pour la nécessité urgente, elle est très claire ; on dit qu'ils sont déjà dans les jardins de la ville. » Car il songeait toujours aux soldats du maréchal de La Force.

Puis, ayant donné au Père Perpetz le pouvoir de lui accorder les dispenses et pour la consanguinité et pour les bans, il se confessa. Il eut également le soin de faire venir au château le sieur Chirier, notaire apostolique et se démit de ses bénéfices.

A deux heures du matin, le Père Perpetz et le Père Rémy furent conduits à l'étage supérieur, dans une pièce où étaient assemblées la duchesse Nicole, la princesse Claude et trois ou quatre jeunes filles. Un gentilhomme se tenait près d'elles. Bientôt, accompagné d'un autre gentilhomme, le cardinal de Lorraine entra à son tour. Il s'approcha de la princesse Claude, qu'il prit par la main et tous deux furent mariés par le prieur [1].

La princesse était « fort joyeuse ». C'est le prieur qui l'affirme : « Mon Père, lui confia-t-elle, vous soulagez ma conscience. » Et le bon religieux de répondre : « Monseigneur le Cardinal sait bien ce que je lui ai dit. »

## Un scrupule de jeune fille.

Cette banale réponse n'était pas inutile, car la jeune fille concevait quelque scrupule d'une noce vraiment un peu précipitée et elle hésitait à consommer le mariage la nuit même. Bientôt la nouvelle vole de bouche en bouche. Le maréchal de La Force, que le cardinal de Lorraine a cru devoir avertir, commande que l'on garde chacun des mariés dans son appartement. La princesse alors se sent guérie de son scrupule, elle trompe la surveillance de ses gardiens et rejoint le cardinal de Lorraine.

Mais le jour s'était levé — le jour du 10 février 1634 —, et le maréchal de La Force allait faire son entrée dans Lunéville — le guerrier de soixante-quinze ans, échappé jadis par miracle au massacre de la Saint-Barthélemy, le compagnon d'armes, l'ami de Henri IV, tour à tour serviteur

1. Interrogation du Père Rémy, 9 mars 1634 (Affaires Etrangères, correspondance politique, Lorraine 14, f° 267).

et adversaire de Louis XIII, soldat blanchi sous le harnais avec son visage sabré de rides, où luisaient des yeux énergiques et spirituels, « le vieil athlète des guerres de religion », autour duquel ses enfants et petits-enfants, qui servaient sous ses ordres, « formaient comme une couronne de jeunesse ». Le cardinal de Lorraine se rendit au-devant de lui. Accompagné à son tour l'espace d'un quart de lieue par La Force, qui lui donna quelques gardes, il partit pour Saint-Nicolas-du-Port avec sa femme et sa belle-sœur. Il comptait y passer la nuit et gagner Mirecourt. Mais M. de Brassac, averti par M. Gobelin, parut tout à coup avec une escorte nombreuse et s'empara fort adroitement des princesses. Vingt-quatre heures plus tard, la duchesse Nicole et la Duchesse régnante étaient prisonnières au palais ducal de Nancy. Le cardinal de Lorraine se hâta de les rejoindre. Il ne voulait point séparer ce que Dieu venait d'unir.

Le 20 février, le nouveau duc et la nouvelle duchesse de Lorraine écrivirent au Roi pour lui faire part de leur mariage. Le Roi leur répondit le 25. Il laissait entendre qu'il doutait que leur union fût valide : « Je laisse au Pape à juger, disait-il à la Duchesse, si elle a pu être valablement faite sans avoir premièrement la dispense qui est nécessaire en telle rencontre... — Je ne puis rien vous dire sur ce sujet, disait-il au Duc, laissant au Pape à juger si le mariage a pu être fait sans avoir eu premièrement la dispense qui est nécessaire en pareille occasion. Richelieu ne tient pas un autre langage. Selon lui, « la conscience de Sa Majesté ne permet pas à Sa Majesté de supporter que le duc François demeure davantage avec la princesse Claude sans la dispense du Pape ». M. de Brassac avait des ordres formels : les princesses Claude et Nicole devaient être menées à Paris. Lorsque le gouvernement de Nancy lui « allégua le manque de dispense », le duc François lui présenta l'original, arrivé la veille de Rome. Heureuse circonstance qui venait de lui permettre de se remarier avec la princesse Claude, ce lundi 20 mars à trois heures, devant le curé de Saint-Evre. La bienveillance du Souverain Pontife était si grande que le cardinal de Lorraine était autorisé à garder ses bénéfices pendant trois années. Tel un père de comédie, M. de Brassac en jeta sa perruque par terre.

## La clef des champs.

Le gouverneur de Nancy ne décolérait pas : une dizaine de jours auparavant, la princesse de Phalsbourg, prisonnière dans la capitale lorraine comme ses cousines, lui avait infligé un affront cruel, dont il n'était pas remis.

C'était cette Henriette de Lorraine-Vaudemont, veuve du prince de Phalsbourg et de Lixin, bâtard du cardinal de Guise — le cardinal de Guise que Henri III avait fait assassiner à Blois en même temps que le héros des Barricades. Elle devait par la suite convoler successivement avec MM. de Moura, Guasco, de Chantelou et Grimaldi, « tous sans nom

hors le Grimaldi », mais tous, de son chef à elle et chacun à son tour, princes de Lixin.

Voici comment, le 8 mars 1634, M. de Carnet contait à Bouthillier l'infortune de M. de Brassac : « Si je commence si tard à vous rendre compte de ce qui s'est passé ici, c'est que je vois avec quel soin M. de Brassac vous tient averti de toutes choses. Toutefois, monsieur, j'ai cru être obligé de vous donner avis que, si Sa Majesté veut que nous lui rendions compte des princesses qui sont ici, il faut qu'il commande à mondit sieur de Brassac de leur donner des gardes pour éviter un semblable accident à celui de madame de Phalsbourg. Laquelle s'est déguisée en femme de chambre pour sortir de son logis et de la ville vieille et puis en homme pour sortir de la porte et, cachée dans le fond d'un carrosse, sous les jambes d'un gentilhomme qui faisait le goutteux », — et aussi l'Anglais, car il avait pris le nom de M. Brown pour venir chaque jour à la chapelle de Notre-Dame de Bon Secours, à un quart de lieue de la ville, implorer la guérison de sa jambe. « Ainsi, elle s'est sauvée bien miraculeusement. La porte où elle est sortie est gardée par M. de Clavy, frère de M. de Saint-Etienne, qui est le plus ponctuel de tous les hommes, qui a fait arrêter le carrosse et regarder dedans. Mais elle était sous les carreaux. Ce nous a été un mortel déplaisir, ayant suivi jusqu'ici les volontés de Sa Majesté et de Monseigneur le Cardinal Duc, qu'en ce point nous ayons été malheureux. M. de Brassac qui sert avec des soins et des passions inimaginables, en est retombé malade. On a donné soudain l'ordre de faire avertir toutes les troupes qui sont sur le chemin de Flandre et de la Franche-Comté, d'y prendre garde. Enfin, monsieur, si le Roi commande de les bien garder, nous en répondrons sur nos têtes, mais nous leur donnerons des gardes... Autrement, cela ne se peut faire, parce qu'étant maîtresses dans leur logis, elles se peuvent travestir et passer pour moines ou pour paysannes, à cause de la grandeur de la ville et du nombre des villageois qui entre céans à cause du marché [1]. »

La princesse de Phalsbourg, qui, avant son départ de Nancy, avait coutume de dire à M. de Brassac, non sans véhémence, « qu'elle était née libre et avec indépendance et qu'elle ne devait rendre compte à personne de ses actions », voulut bien, après son évasion, donner au gouverneur ces éclaircissements ironiques : « Monsieur, si ma santé m'avait pu permettre, incontinent après mon arrivée à Besançon, d'écrire, je n'aurais pas différé quelques jours à envoyer vers M. le Cardinal de Richelieu sur le sujet de l'ordre que vous reçûtes du Roi de m'ôter la liberté de sortir de Nancy, et de ma présente sortie aussi qui ne me permit de vous aller dire adieu. Je témoigne quelque plainte à M. le Cardinal de Richelieu de ce que le Roi a douté de la parole que je vous avais donnée, monsieur, il y a quelques jours, présent M. de Miraumont, comme je n'irais point à Bruxelles, puisque vous me témoigniez que le Roi l'avait

1. Affaires étrangères, Lorraine 14, f° 265.

agréable de la sorte et, en passant, je vous dirai que j'ai une plainte de vous, monsieur, que nonobstant cela, vous ayez fait courre après moi sur le chemin de Flandre. Je vous supplie de croire que, bien que je ne sois qu'une femme, j'ai le cœur et les sentiments du plus généreux homme du monde et, par conséquent, qui aimerait mieux mourir de dix mille morts que de manquer jamais à ma parole. C'est tout ce que j'ai à vous dire, monsieur, et vous assurer que je suis, monsieur, votre très affectionnée à vous rendre service, Henriette de Lorraine. »

Elle n'en finit pas moins par gagner Bruxelles vers la fin d'avril. Voulant passer par Notre-Dame-de-Liesse, près de Laon, et voyant ses chevaux à demi fourbus, elle envoya M. de Briouze, l'un de ses gentilshommes, en emprunter quatre à madame de Saint-Chéron, une amie d'enfance, dont le château se trouvait à quelque six lieues [1]. Elle les rendit d'ailleurs, fort exactement, un peu plus tard, avec ce billet de remerciement : « Madame, je vous envoie vos chevaux. Vous saurez par ce porteur comme ils m'ont courageusement conduite jusques au port. Je crois que nos désirs leur ont donné la force de faire ce qu'ils ont fait. Vous m'avez parfaitement obligée. Ce porteur vous dira tout ce qui nous est arrivé cette campagne. Une autre fois je vous en dirai davantage. Adieu, je vous aime de tout mon cœur [2]. »

Le gouverneur de Nancy allait-il laisser échapper toutes ses prisonnières ?

## L'évasion.

Le 31 mars 1634, entre neuf et dix heures du soir, dans la chambre du duc et de la duchesse de Lorraine, deux valets venaient de déplacer un coffre appuyé contre une tapisserie. A présent c'est la tapisserie qu'ils déplacent. Une porte dérobée apparut. Elle était condamnée depuis longtemps. Ils l'ouvrirent et trouvèrent un escalier de service où nul ne s'aventurait jamais. Ils le gravirent et parvinrent à un galetas. De ce galetas, descendait le grand escalier qui desservait l'appartement de Leurs Altesses. Ils en dévalèrent aussitôt les marches. C'était le fameux « rond », vraie dentelle de pierres que devait détruire, au XVIII^e siècle, le duc Léopold. Au bas du rond, une porte donne sur la vaste cour rectangulaire ; en face des élégantes arcades qui rappellent comme le rond lui-même, le château de Blois. Devant cette porte, le factionnaire, accoutumé au continuel va-et-vient de la domesticité, ne prête nulle attention à leur passage.

*D'ailleurs, regarde-t-on le profil d'un valet ?*

Si, par delà l'obscurité de la cour, par-delà les arcades, les soldats qui veillent à la « porterie » dévisagent l'un des deux valets, ils reconnaî-

1. Procès-verbal du lieutenant criminel de Reims, concernant l'interrogatoire et inventaire des papiers de madame de Saint-Chéron, 30 mai 1634. Affaires étrangères, correspondance politique, Lorraine 14, f° 503.
2. *Ibidem*, f° 323.

tront en lui le duc François, qui a rasé sa belle chevelure pour passer incognito. Mais non, le poste ne se méfie pas. Il sait qu'un cousin du marquis de Beauvau couche en travers de la porte de Leurs Altesses. Le Duc franchit, sans être reconnu, le vestibule voûté. Il s'éloigne dans la rue.

Après le mari, la femme. C'est elle, c'est la princesse Claude ce page qui, par le « rond », descend à son tour du galetas, un flambeau à la main. M. de Beaulieu, un seigneur dévoué à sa personne corps et âme, la suit, affectant une vive colère, jurant qu'il lui apprendra, à grands renforts de coups de pied, la manière de tenir un flambeau. Le page épouvanté et l'irascible gentilhomme qui le gourmande, affrontent les regards indifférents du poste, qui les laisse franchir, eux aussi, la porte du palais ducal.

Quelques instants plus tard, au coin de la rue Saint-Michel et de la rue Saint-Evre, dans un logis connu aujourd'hui sous le nom de maison des Sirènes, la princesse retrouvait son époux. Mais à peine le jour levé, il faut repartir. On ne peut demeurer à Nancy : la ville vieille, comme la ville neuve, — au mépris du traité de Charmes, — est occupée par les troupes du Roi.

François et Claude de Lorraine se déguisent en gueux, l'un habillé en portefaix, l'autre vêtue de haillons, une hotte de fumier sur le dos, ils se frayent un passage dans la rue, au milieu de la foule, ils cherchent à atteindre la porte de la Craffe. « Le Duc et la Duchesse »! songe une paysanne qui les a remarqués. Mais ni le soldat à qui la paysanne le dit aussitôt, ni l'officier à qui le soldat s'empresse de le redire, ne sont d'humeur à perdre leur temps à de si sottes billevesées. Et, là-bas, les Altesses déguisées, sorties de Nancy par la porte de La Craffe, jettent leurs hottes, courent vers le carrosse que M. de Beaulieu a fait préparer. Les deux évadés sautent dans la voiture attelée de six chevaux. Ils partent, ils sont partis.

M. de Brassac fut au désespoir, mais, quelques jours plus tard, « ayant reçu des témoignages de la bonté du Roi et de M. le Cardinal, qui avaient plutôt considéré son affliction et sa fidélité que le malheur de l'évasion de la princesse Claude, cela lui donna une consolation indicible [1] ».

## Voyage de noces.

En attendant, il ne lui restait qu'à dépêcher des cavaliers à la poursuite des fugitifs. Mais il était près de midi et nos amoureux avaient une avance de plusieurs heures. Ils gagnèrent Mirecourt (près de quinze lieues) d'une seule traite. Le soir de ce 1er avril 1634, ils atteignaient les environs de Vesoul et s'arrêtaient chez M. de Montrichier, au château de Menoux, à vingt-trois lieues de Nancy. Bien qu'en territoire espagnol, ils ne se sentaient pas hors de tout danger.

1. Affaires étrangères, correspondance politique, Lorraine 14, f° 367.

Le duc de Savoie, leur envoya un passeport ; ils entrèrent dans ses États par le pont de Gresin. Las des cahots du carrosse, ils voyageaient balancés dans une litière. Arrivés à deux lieues de Genève, ils contournèrent le lac, prirent la route de Thonon et descendirent chez un bâtard des anciens comtes de Genève, le marquis de Lullin, grand écuyer de Christine de France, duchesse de Savoie et gouverneur du duché de Chablais. C'est de Thonon que le duc François crut devoir écrire à Richelieu : « Monsieur, envoyant au Roi pour l'informer du véritable sujet qui m'a fait accompagner la Duchesse ma femme à sa sortie de Nancy, j'ai chargé ce gentilhomme de vous en donner la même part. Espérant de votre amitié que vous en ferez un autre jugement que le sieur de Brassac. Quand j'aurai l'honneur de votre approbation, je souffrirai plus aisément de ne l'avoir pu trouver de ceux qui ne croient pas pouvoir se justifier du mauvais traitement qu'ils me font qu'en me rendant coupable envers Sa Majesté. Mais vous tenez de plus généreuses maximes et, si vous êtes jamais de bonne opinion pour moi, je m'assure que cette action si juste et si nécessaire ne vous donnera point de sujet de la changer, particulièrement en ce qui touche le service que j'ai voué à Sa Majesté et la volonté parfaite qui me fait être, monsieur, votre très affectionné serviteur, François, duc de Lorraine [1]. »

Quelques jours plus tard, le duc et la duchesse de Lorraine passaient en Italie, escortés de quarante chevaux. Ils allaient à Milan. Le cardinal infant envoya au-devant d'eux le comte Beleriam et chargea le marquis d'Este de « les régaler ». Lorsqu'ils entrèrent dans Milan, le 9 avril, la nuit était déjà tombée. Installés au palais, ils n'y restèrent qu'une semaine. Reconduits hors de la ville par le cardinal infant en personne, gratifiés « d'une bourse de trois mille pistoles pour les frais de leur voyage », ils arrivèrent bientôt à Gênes, où le marquis Spinola les logea dans son palais, aux frais de la République. La galère *Capitane* de Naples et quelques autres galères étaient sur le point de faire voile pour Livourne. Ils s'embarquèrent, parvinrent heureusement à Livourne, où ils trouvèrent le prince Laurent de Médicis. Avec lui, ils gagnèrent, par Pise et Ambrosiana, Florence, à trois milles de laquelle les attendait Côme, grand-duc de Toscane, entouré de dames et de cavaliers. Le palais fut leur demeure ; ils y étaient les hôtes de leur tante Christine de Lorraine, propre aïeule du Grand-Duc. Détail qui ne pouvait que plaire à l'ancien cardinal de Lorraine, Christine était, depuis 1608, veuve de Ferdinand de Médicis qui, cardinal en 1563, avait quitté la pourpre en 1587 pour monter sur le trône de Florence et se marier lui aussi.

## La duchesse Nicole à la Cour de France.

Il ne restait plus dans le Duché que la duchesse Nicole. Craignant d'être confinée à Vincennes ou à Blois, elle se consola d'être menée à

1. Affaires étrangères, correspondance politique, Lorraine f° 408.

Paris, qu'elle avait « une envie extrême de voir [1] » et d'où lui étaient venues tant de poupées portant sur elles les dernières modes de la cour de France. Elle partit non sans avoir signé, assurait-on, une protestation secrète frappant de nullité tout ce qu'on pourrait lui faire faire en France, et cela sur le conseil du cardinal de Lorraine [2].

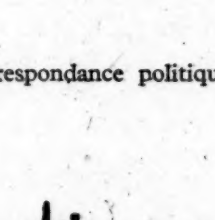
Le vicomte d'Arpajon l'escorta avec quatre cents chevaux. Un gentilhomme ordinaire du duc Charles, le comte de Mérode, qui était resté trois jours à Nancy déguisé, suivait de loin le convoi. Le duc l'avait dépêché de Vesoul le jeudi saint « pour aller dire à madame sa femme qu'encore qu'il lui eût écrit une rude lettre, il ne l'aimait pas moins pour cela », le prince était « fâché seulement que, le Roi lui ayant offert ou d'aller à Paris, ou de l'aller trouver, ou de demeurer à Nancy, elle avait choisi d'aller à Paris ». Mérode « fit savoir à la duchesse qu'il voulait lui parler ». Il essuya un refus, s'obstina à suivre les troupes et fut arrêté à Commercy [3].

On arriva enfin aux portes de Paris. Reçue au bout du parc du Bois de Vincennes, Nicole fut installée rue Pavée, à l'angle de la rue du Roi-de-Sicile, dans l'hôtel de Lorraine, que le Roi avait fait meubler pour elle.

Ce ne furent pas le duc Charles et la duchesse Nicole qui continuèrent la maison de Lorraine. Ce fut l'autre couple, le fugitif. Le cardinal de Lorraine et la princesse Claude donnèrent le jour au duc Charles V, qui qui ne régna point, mais fut l'un des plus grands capitaines de l'Europe. Charles V, aïeul de ce François-Etienne de Lorraine, qui en 1735 et 1737, céda à Louis XV les duchés de Lorraine et de Bar, devint grand-duc de Toscane et fut, en tant qu'époux de Marie-Thérèse d'Autriche, élu empereur d'Allemagne sous le nom de François Ier.

LA FORCE
*de l'Académie française.*

1. Affaires étrangères, correspondance politique, Lorraine.
2. *Ibidem* 14, f° 343.
3. *Ibidem* 14, f° 440.



# LE PORTRAIT DE JENNIE

## I

Il existe une faim pour une chose qui dépasse la faim du corps, et c'est de cette faim-là que je me repaissais. J'étais pauvre, mon œuvre restait inconnue, je devais souvent me passer de manger ; j'avais froid aussi, en hiver, dans mon petit atelier du quartier Ouest. Mais c'était là ce qui comptait le moins.

Quand je parle de chagrins, il ne s'agit ni du froid, ni de la faim. Il y a une souffrance pour l'artiste, pire que celle que l'hiver ou la pauvreté peuvent lui infliger ; un hiver de l'esprit par quoi l'existence même de son génie, la sève vivante de son œuvre semblent glacés, inertes, emprisonnés peut-être à jamais dans une saison de la mort, et il se demande si jamais un printemps viendra l'en libérer.

Il ne s'agissait pas seulement de l'impossibilité de vendre mes œuvres — c'est arrivé à des gens très bien, à de grands hommes avant moi, — mais j'avais l'impression de ne pas pouvoir atteindre aux choses enfermées en moi-même. Quoi que je fisse, portrait, paysage, nature morte, tout me paraissait différent de ce que j'avais voulu exprimer, de ce que je savais (comme je sais que mon nom est Eben Adams) avoir cherché à révéler aux hommes à l'aide de ma peinture.

Je ne peux pas vous décrire cette période, dont une angoisse très difficile à rendre formait le côté le plus pénible. Je suppose que chaque artiste traverse une phase de ce genre ; tôt ou tard, vivre, peindre et obtenir à peu près sa nourriture, ne lui suffit plus. Tôt ou tard, Dieu pose sa question : Es-tu pour moi, ou contre moi ? Et l'artiste doit répondre, quitte à sentir son cœur se briser contre ce qu'il ne peut extérioriser.

Une soirée de l'hiver 1938, je traversais le Parc pour rentrer chez moi. J'étais beaucoup plus jeune, alors ; j'avais mon carton de dessins sous le bras et je marchais lentement car j'étais fatigué. La brume humide de l'hiver tombait doucement autour de moi ; elle tombait sur la prairie

où paissaient les brebis et à travers le mail, vide et tranquille à cette heure-là. Les enfants qui y jouaient en général étaient rentrés chez eux, quittant les arbres sombres et nus et les longues rangées de bancs, mouillés et étirés dans le brouillard. Je passais sans cesse mon carton d'un bras sous l'autre ; il était lourd et encombrant, mais l'argent me manquait pour prendre une voiture.

J'avais passé ma journée à chercher à vendre quelques-unes de mes peintures. Une sorte de désespoir s'empare d'un homme à la longue ; l'horrible sensation de l'indifférence humaine, non seulement à l'égard de sa faim ou de sa souffrance, mais de la vie même qui est en lui. Chaque jour j'avais vu diminuer le courage avec lequel je me mettais en route, et il avait fui complètement, comme le contenu d'un sablier.

Ce soir-là, j'étais à bout, sans argent ni amis ; j'avais froid et faim, je me sentais las, sans espoir, ne sachant vers quoi me tourner. J'étais comme étourdi par le manque de nourriture. Je traversai l'avenue et passai sur la longue allée déserte du mail.

Devant moi, les lumières espacées qui s'alignaient à intervalles réguliers luisaient, jaunes, dans l'air opaque. J'entendais les sifflements, les rumeurs du trafic des fins de journée, sur le chemin du retour. Les bruits de la ville, assourdis et lointains, semblaient me parvenir d'une autre époque, de quelque part dans le passé, comme des bruits d'été, d'abeilles, dans un pré autrefois. Je continuais à marcher, semblait-il, sous les tranquilles arcades d'un rêve. Mon corps me paraissait léger, sans poids, fait de l'air du soir.

La petite fille qui s'amusait toute seule au milieu du mail ne faisait pas de bruit non plus. Elle jouait à la marelle, s'élevait en l'air, les jambes écartées et retombait aussi silencieusement que de la graine de salsifis.

Je m'arrêtai à la regarder, car j'étais surpris de la voir toute seule. Aucun autre enfant ne paraissait aux alentours, il n'y avait que la brume et les longues rangées de lumières allant vers la terrasse et le lac. Je cherchai des yeux la bonne, mais les bancs étaient vides.

— Il commence à faire nuit, dis-je. Ne devriez-vous pas rentrer chez vous ?

Ces paroles ne me semblaient pas manquer de gentillesse. L'enfant traça son prochain saut et s'y prépara, mais tout d'abord elle me regarda par-dessus son épaule :

— Est-il tard ? demanda-t-elle. Je ne connais pas bien les heures.

— Oui, dis-je, il est tard.

— Enfin, fit-elle, je ne dois pas rentrer encore. Et elle ajouta d'un ton positif : « Personne ne m'attend à cette heure-ci. »

Je me détournai ; après tout, me disais-je, en quoi cela me regarde-t-il ? Elle se redressa et repoussa sous le bord de sa capote les cheveux noirs qui lui retombaient sur la figure ; ses bras maigres avaient des mouvements d'oiseaux, vifs, comme en ont les enfants.

— Je vais vous accompagner un bout de chemin, si ça ne vous ennuie pas, dit-elle. Je trouve que c'est un peu solitaire pour moi, ici.

Je lui répondis que cela ne me dérangeait nullement, et nous remontâmes le mail ensemble, entre les rangées de bancs vides. Je continuais à chercher quelqu'un dont elle dépendît, mais il n'y avait personne.

— Êtes-vous seule? demandai-je au bout d'un moment. On ne vous accompagne pas?

Elle arrivait à des marques de craie tracées par un autre enfant et s'arrêta pour les sauter.

— Non, dit-elle, qui pourrait-il y avoir? En tous cas, ajouta-t-elle un peu après, vous êtes avec moi.

Et, sans doute, cela lui paraissait suffire. Elle voulait savoir ce que contenait mon carton. Quand je le lui dis, elle hocha la tête d'un air satisfait :

— Je savais que c'étaient des peintures, dit-elle.

— Comment cela? lui demandai-je.

— Oh! je le savais, tout bonnement, fit-elle.

Le brouillard humide nous enveloppait, froid, avec une odeur d'hiver. C'est de n'avoir pas mangé aujourd'hui qui donne à tout cet aspect étrange, me dis-je, de longer le mail ainsi avec une petite fille pas plus haute que mon coude. Je me demandai si je risquais d'être arrêté pour ça. Je ne connaissais même pas son nom, au cas où l'on m'interrogerait.

Elle garda le silence un moment, et parut compter les bancs. Mais elle devait savoir ce que je pensais, car en dépassant le cinquième banc, elle me dit son nom sans que j'eusse posé la moindre question.

— C'est Jennie, fit-elle, pour que vous le sachiez.

— Jennie, répétai-je d'un air un peu stupide. Jennie quoi?

— Jennie Appleton.

Elle m'expliqua qu'elle habitait à l'hôtel avec ses parents, mais qu'elle ne les voyait que rarement.

— Papa et maman sont acrobates. Ils sont au music-hall de Hammerstein et jonglent sur la corde raide.

Elle fit un petit saut, puis revint vers moi et glissa sa main dans la mienne :

— Ils ne sont pas souvent à la maison, dit-elle, à cause de leur profession.

Une chose me troublait. Voyons, me dis-je, voyons un peu... Puis je me souvins. Bien entendu — c'était cela : le music-hall de Hammerstein avait été démoli des années auparavant, quand j'étais petit garçon.

— Eh bien, dis-je, eh bien...

Sa main dans la mienne était bien réelle, ferme et chaude. Jennie n'était pas un fantôme. Je ne rêvais pas.

— Je vais à l'école, dit-elle, mais seulement le matin. Je ne suis pas encore assez grande pour y aller toute la journée.

Je l'entendis pousser un soupir d'enfant, chargé d'un souci d'enfant, léger comme l'air.

— Je n'ai pas de leçons bien amusantes, continua-t-elle. C'est surtout deux et deux font quatre et des choses comme ça. Quand je serai plus grande, j'apprendrai la géographie et l'histoire ; ce que c'est que le Kaiser. Il est roi d'Allemagne.

— Il l'était, fis-je gravement. Mais il y a longtemps de ça.

— Je crois que vous vous trompez, dit Jennie.

Elle s'écarta un peu de moi et se sourit à elle-même :

— Cecily Jones est dans ma classe, dit-elle. Je peux lutter avec elle. Je suis plus forte qu'elle. Je peux la battre. C'est simplement une petite fille.

Elle fit un petit saut :

— C'est amusant d'avoir quelqu'un avec qui jouer.

J'abaissai les yeux sur elle : une enfant revêtue de vêtements démodés, une veste, des guêtres et une capote. Qui donc peignait des enfants de ce genre ? Henri ? Brush ? Un des anciens... Il y a un portrait au musée, l'enfant de je ne sais qui, le tableau est pendu au-dessus de l'escalier, on le voit en montant. Mais les enfants sont toujours habillés de la même façon. Elle n'avait pas l'air de jouer souvent avec des camarades. Je lui répondis :

— Oui, ce doit être agréable.

— N'avez-vous personne avec qui vous amuser ? demanda-t-elle.

— Non, fis-je.

J'avais l'impression qu'elle me plaignait tout en étant contente que je n'eusse qu'elle avec qui m'amuser. Cela me fit sourire ; les jeux des enfants sont si réels, me dis-je, car les enfants croient tout. Nous arrivions à une crevasse intéressante et elle sauta à cloche-pied jusqu'au bout.

— Je connais une chanson, fit-elle. Aimeriez-vous que je vous la chante ?

Et sans attendre ma réponse, elle me regarda de dessous le bord de sa capote et chanta d'une voix claire et monotone :

*D'où je viens*
*Personne ne le sait ;*
*Où je vais*
*Tout s'en va.*
*Le vent souffle,*
*La mer s'écoule,*
*Et personne ne sait.*

Cette chanson me prit par surprise, elle était si différente de tout ce que j'avais pu imaginer. Je ne sais trop à quoi je m'attendais — un couplet enfantin peut-être, ou une chansonnette à la mode ; les petites filles des gens de théâtre chantent parfois des chansons d'amour.

— Qui vous a appris cela ? demandai-je étonné.

Mais elle se contenta de secouer la tête et resta là à me regarder :

— Personne ne me l'a appris, c'est simplement une chanson.

Nous étions arrivés au large rond-point, à l'extrémité du mail, et mon chemin passait à gauche de nouveau à travers l'allée et en dehors de la grille ouest. La soirée d'hiver nous enveloppait dans le brouillard, la solitude et le silence, les arbres mouillés se dressaient autour de nous, sombres et nus ; et la ville, au loin, faisait entendre des sons qui retombaient et s'évanouissaient dans l'air :

— Eh bien, adieu, fis-je. Il faut que je parte à présent.

Je lui tendis la main et elle la prit gravement.

— Savez-vous quel est le jeu que je préfère ? demanda-t-elle.

— Non, répondis-je.

— C'est faire un vœu.

Je lui demandai ce qu'elle souhaitait à présent.

— Je voudrais que vous attendiez que je grandisse. Mais j'ai peur que vous ne le fassiez pas !

Un instant plus tard, elle s'était retournée et marchait tranquillement le long du mail, et bientôt, je la perdis de vue.

En rentrant, je fis chauffer sur le gaz la soupe d'une boîte de conserves et me taillai une tranche de pain avec un peu de fromage. Bien qu'il parût lourd à mon estomac, ce petit repas me réconforta. Je sortis mes peintures de leur carton et les posai sur le plancher, contre le mur, pour les examiner. Elles représentaient toutes des scènes de la Nouvelle-Angleterre : le cap Cod, des églises, des bateaux, de vieilles maisons... des aquarelles, pour la plupart, avec quelques dessins. Rien de la ville... Je n'avais encore jamais songé à cela.

J'allai à la fenêtre et regardai au dehors. Il n'y avait pas grand'chose à voir, une ligne de toits, des cheminées, sombres et indistinctes, quelques fenêtres éclairées et, au nord, des constructions plus hautes, obscures, contre le ciel. Et sur tout cela, l'air humide et froid de l'hiver, l'air cru et lourd de la côte. Le sifflet d'un bateau à vapeur retentit dans la baie, le son triste, mystérieux, passa au-dessus des toits et flotta sur l'inquiet grondement de la cité comme un oiseau de mer sur un fleuve. Je me demandai pourquoi je n'avais jamais voulu peindre aucun tableau de la ville... Je ferai quelques pastels de la rivière, me dis-je, si je peux attraper le ton froid du ciel, et cette ligne d'habitations au sud du Parc, le soir, si je peux lui donner cet aspect de montagne bleue qu'elle a. Mais en même temps, au fond de moi-même, je songeais à l'enfant rencontrée sur le mail. Où je vais, personne ne le sait. C'était une étrange petite chanson, sa monotonie même la rendait plus difficile à oublier, à cause même de son absence de mélodie.

Je pensais à la dernière chose qu'elle m'avait dite avant de se retourner et de partir. Mais les gens n'attendent pas que d'autres grandissent, ils grandissent ensemble, côte à côte, pas à pas, l'un autant que l'autre, ils sont enfants en même temps et vieux aussi, pour s'en aller ensemble dans ce quelque chose qui les attend — le sommeil ou le ciel, je ne savais pas lequel des deux.

Je frissonnai, le grand radiateur gris et poussiéreux, en face de moi, était à peine tiède. Il faudra que j'en reparle à Mrs Jekes, me dis-je. Mais je me sentis triste, brusquement, comme si quelqu'un venait de me conter une vieille histoire douloureuse. Inutile d'essayer de travailler ce soir-là ; j'allai me coucher pour conserver mon courage.

## II

J'étais de nouveau en retard pour mon loyer. Je crois que Mrs Jekes m'aurait demandé de partir si elle avait pu trouver quelqu'un pour me remplacer, mais personne n'aurait voulu d'un atelier comme le mien, avec ses meubles qui tombaient en morceaux et le plafond sali par le temps. Malgré cela, elle prit très mal mon observation sur le manque de chaleur.

— Ce n'est pas un hôtel, ici, dit-elle. Pas pour ce que vous payez, en tous cas, ajouta-t-elle.

Je redoutais nos rencontres. Elle se tenait devant moi, les lèvres pincées, ses mains maigres croisées sur son ventre, et ses yeux semblaient lire l'avenir à travers ma personne et le trouver aussi lamentable que le présent. On peut se montrer surpris que je ne sois pas allé me loger ailleurs, mais en réalité rien ne s'offrait à moi. Les ateliers bon marché étaient rares et j'avais presque toujours des arriérés, je conservais si peu d'espoir, du reste, que je n'envisageais pas la moindre amélioration.

C'était une époque de dépression générale. Des haines s'entrechoquaient et combattaient au-dessus de nos têtes, semblables aux luttes des anges et des démons à l'aube de la création. Quel monde pour un peintre! Un monde pour un Blake ou un Goya, mais pas pour moi. Je n'étais ni l'un ni l'autre, ni mystique, ni révolutionnaire ; pour le premier, j'avais trop hérité de mon père, originaire du Centre, et de ma grand' mère pour le second. Cependant leur ciel avait été brillant de foi.

Je crois que Mrs Jekes admirait mes peintures, bien qu'elle n'en dît jamais rien. Elle restait à les regarder avec sa bouche pincée et ses mains croisées ; une fois, à la place d'une semaine de loyer, elle accepta une esquisse du débarcardère de la ville de Truro, sur le fleuve Pamet. Cette esquisse vaudrait beaucoup plus aujourd'hui, sans doute, mais elle ne doit pas le savoir. Je me demande ce qu'elle pouvait y trouver — Quelque souvenir, peut-être, de jours plus lumineux. Je m'étais efforcé d'y mettre le calme de l'été, la paix du fleuve sans cesse en mouvement, la tranquillité des vieilles barques abandonnées dans l'herbe. Voyait-elle cela aussi — ou bien le devinait-elle, je n'en sais rien.

Mes peintures de la ville ne lui plaisaient pas. En y repensant, je m'aperçois qu'elles ne devaient représenter à ses yeux qu'une chose banale — tout bonnement la ville dans laquelle elle se sentait prise comme une mouche dans la mélasse. En quoi ce ciel froid au-dessus de la rivière

pouvait-il l'intéresser ou bien la teinte bleue de montagne qui baignait les rues pleines de vent et d'ombre? Elle ne les connaissait que trop, il lui fallait vivre sa vie au milieu de tout cela.

Mais j'étais rempli d'espoir ; il dura trois jours. Après quoi je m'aperçus que je ne pouvais pas non plus vendre mes esquisses de la ville.

Ce ne fut que tard, l'après-midi du quatrième jour, que j'atteignis le tournant. Cela ne m'apparut pas comme tel à ce moment-là, je n'y vis qu'un simple coup de veine, pas plus.

Je rentrais chez moi après avoir parcouru les rues, mes peintures sous le bras, lorsque je me trouvai en face de la galerie Mathew. J'y venais pour la première fois. C'était une petite galerie à cette époque, dans une des rues donnant sur la Sixième Avenue. On y exposait l'œuvre d'un jeune peintre, des personnages et des fleurs principalement, et j'entrai plus ou moins par curiosité lorsque Mr Mathew s'avança vers moi et me demanda ce que je désirais.

Je connais très bien Henry Mathew à présent. Tout chez lui m'est familier. En fait, c'est lui qui a vendu ma *jeune Fille en Robe noire*, au musée Métropolitain, il y a six ans. Je sais qu'il est à la fois timide et bon ; il a dû maudire mon entrée, car il avait compris du premier coup que je ne venais pas pour acheter. Mais il se faisait tard, il voulait fermer et se débarrasser de moi. Miss Spinney, à qui il confiait la direction de la galerie, venait de partir. Elle savait comment s'y prendre avec les gens qui désiraient lui vendre quelque chose.

Il sortit de son petit bureau au fond de la salle et me sourit avec une légère hésitation.

— Voyons, monsieur, me dit-il, que puis-je faire pour vous?

Je le regardai, puis j'abaissai mes yeux sur le cartable sous mon bras. Tant pis, me dis-je, ça ne changera rien.

— Je ne sais trop, fis-je. Peut-être m'achèteriez-vous une de mes peintures?

Mr Mathew toussota légèrement derrière sa main.

— Des paysages? demanda-t-il.

— Oui, pour la plupart.

Mr Mathew toussota de nouveau. Je savais qu'il avait envie de me dire : « Mon cher garçon, vous n'avez rien à espérer. » Mais il n'arrivait pas à prononcer ces mots, car il redoutait l'expression des yeux de ceux auxquels il disait : Non. Si seulement miss Spinney s'était trouvée là, elle m'aurait renvoyé promptement à mes affaires.

— Enfin, fit-il, hésitant, je ne sais trop. Bien entendu, nous achetons très peu... presque rien... et notre époque étant ce qu'elle est... Cependant, montrez-moi ce que vous avez. Des paysages, hum... oui, dommage.

Je défis les liens de mon carton et le posai sur la table. Il ne me restait pas le moindre espoir, mais qu'il me fût permis de montrer mon travail, c'était toujours ça de gagné. Il faisait chaud dans la galerie, et j'avais froid, j'étais fatigué.

— Voici quelques études du cap Cod, lui dis-je. Les pêcheries au nord de Truro. Voilà Cornhill et l'église de Mashpee.

— Des paysages, observa tristement Mr Mathew.

Toute la fatigue, la faim, le froid, la longue attente et la déception me saisirent à la gorge et pendant un instant me coupèrent la parole. Je voulais ramasser mes peintures et m'en aller. Au lieu de cela :

— Voici une ou deux esquisses de la ville, dis-je. Ceci est le pont.

— Quel pont?

— Le Pont Neuf.

Mr Mathew soupira :

Je le craignais.

— Et là, une vue du Parc, côté Sud.

— Voilà qui est mieux, dit Mr Mathew, d'un air las. Il s'efforçait de ne pas paraître décourageant, mais je voyais bien qu'il était malheureux. Il semblait chercher ce qu'il pourrait bien me dire : Allez-y, pensais-je — pourquoi ne le dites-vous pas? Demandez-moi de sortir. Vous ne voulez rien de tout ça...

— Voici le lac avec les canards qu'on nourrit...

Tout à coup, son visage s'éclaira et il avança la main vers le carton :

— Là, s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça?

Je regardai moi-même avec curiosité le dessin qu'il tenait dans sa main.

— Mais, fis-je, hésitant, ce n'est rien, ce n'est qu'une esquisse de petite fille rencontrée dans le Parc. Un souvenir que je cherchais à fixer... je ne croyais pas l'avoir apporté.

— Ah! cependant, dit gaiement Mr Mathew, ceci est une autre chose. C'est bon, c'est très bon. Savez-vous pourquoi cela me plaît? C'est parce que le passé m'y apparaît. Oui, monsieur — j'ai vu cette enfant-là déjà, quelque part et cependant je ne peux pas vous dire où.

Il tenait le dessin devant lui, puis il le posa, fit quelques pas et revint. Il semblait beaucoup plus joyeux, je me disais qu'il était content parce qu'il n'aurait pas à me renvoyer sans rien acheter. Mon cœur battait et je sentais mes mains trembler.

— Oui, dit-il. Quelque chose dans cette enfant me rappelle un souvenir. Ne serait-ce pas celui de l'enfant peint par Brush, au musée?

J'aspirai fortement, un instant, je ressentis l'impression de rêve de cette promenade brumeuse avec Jennie, sur le Mail.

— Non pas que ce soit une copie, fit-il vivement, ni la même fillette, et le style vous est propre. Il y a simplement un rien dans chacun de ces portraits qui fait que l'un me rappelle l'autre. — Il se redressa vivement : Je l'achète, dit-il.

Mais brusquement sa mine s'assombrit et je m'aperçus qu'il se demandait ce qu'il devait me le payer. Je savais que ça ne valait pas grand'chose un simple croquis avec un petit lavis. S'il me payait ce qu'il valait j'aurais

à peine de quoi m'offrir un repas décent. Je suis certain, en y songeant aujourd'hui, qu'il faisait la même réflexion.

— Voyons, jeune homme... Comment vous appelez-vous?

Je le lui dis.

— Donc, Mr Adams, voici ce que je vous propose : Je prends la petite fille — et la scène dans le Parc — et vous donne vingt-cinq dollars pour les deux.

Mes mains tremblaient pour de bon cette fois-ci. Vingt-cinq dollars... Cela représentait une grosse somme pour moi à cette époque. Mais je ne voulais pas paraître trop avide. Quelle peine nous nous donnons à chercher à mystifier les gens qui de toutes façons voient si bien ce qui en est!

— Très bien, dis-je. C'est conclu.

Avant de retourner à son bureau pour chercher l'argent, il sortit de sa poche un petit bloc-notes et y inscrivit quelques mots. J'y jetai un coup d'œil, car il l'avait laissé ouvert sur la table.

Ce devait être le compte des dépenses de la galerie; il y avait deux colonnes, l'une marquée *Ventes*, et l'autre *Dépenses*. Sous le mot *Ventes*, il avait inscrit : Un petit dessin, scène aquatique, *Marin*, 2e impression, $ 35, une impression en couleur, fleurs bleues, Cézanne $ 7,50, une lithographie, *le Parc*, Sawyer, cadre en bois de poirier $ 45.

Sous les dépenses, il y avait inscrit :

| | |
|---|---|
| Déjeuner avec bière | $ 0.80 |
| Cigare | 0.10 |
| Vestiaire | 0.10 |
| Autobus (aller et retour) | 0.20 |
| Timbres | 0.39 |
| Spinney | 5.00 |
| Cocarde venant d'un chapeau de vétéran | 0.10 |
| Deux aquarelles Adams | 15.00 |

J'eus un serrement de cœur, car j'avais compris qu'il avait parlé de vingt-cinq. Mais je n'eus guère le temps de m'en affliger, car il revint avec la somme complète, deux billets de dix dollars et un de cinq. Je m'efforçai de le remercier, mais il m'interrompit.

— Non, fit-il, ne me remerciez pas, qui sait si, en fin de compte, ce ne sera pas moi qui aurai à vous remercier.

Il me sourit timidement.

— L'ennui, dit-il, c'est que personne ne peint notre époque. Personne ne peint ces temps que nous vivons.

Je murmurai quelque chose sur Benton et John Stuart Curry.

— Non, dit-il, nous ne découvrirons jamais l'aspect d'une époque en regardant un paysage.

Je dus paraître surpris car il toussa d'un air désapprobateur.

— Permettez-moi de vous dire une chose. Mr Adams, dit-il. Laissez-

moi vous donner un conseil. Le monde fourmille de paysages, ils arrivent chaque jour par douzaines. Faites-moi un portrait de la petite fille dans le Parc. Je l'achèterai. Je les achèterai tous. Ne vous occupez pas des ponts. Le monde fourmille de ponts. Faites-moi un grand portrait et je vous rendrai célèbre.

D'un geste timide, il me tapa sur l'épaule et me reconduisit à l'air froid de l'hiver, bleu dans le crépuscule. Mais je ne savais plus si c'était l'hiver ou non. Vingt-cinq dollars...

Ce ne fut que longtemps après que je découvris la signification de ces quinze dollars inscrits au compte des dépenses. C'était la valeur qu'il attribuait à mes aquarelles et il redoutait les remarques que miss Spinney pourrait lui faire au matin. Il avait l'intention de payer la différence de sa poche.

## III

Il y a tant d'élan dans le cœur chaud des jeunes que je croyais avoir déjà atteint le succès, et j'aurais voulu que le monde entier le partageât avec moi. Ce soir-là, je dînai à *l'Alhambra* de Moore sur l'avenue d'Amsterdam. Avec toute ma gloire, c'est ce que je pouvais m'offrir de mieux. Lorsque j'entrai, Gus Meyer, le propriétaire du taxi qui stationnait au coin de notre rue, me fit signe de sa table :

— Hé Mack, s'écria-t-il, mettez-vous là.

Il appelait tout le monde Mack, c'était sa manière à lui de faire comprendre aux gens qu'ils lui étaient personnellement indifférents, ou bien qu'ils lui plaisaient.

— Alors, dit-il, lorsque je fus assis, comment vont vos affaires ?

Il avait devant lui une grande assiette de pieds de cochon et un verre de bière.

— Le plat du jour, demandez-le.

Fred, le plus petit des deux serveurs, s'avança, et je lui fis ma commande.

— Ça va très bien, dis-je à Gus. Je viens tout juste de vendre deux tableaux à une galerie d'art.

Sa fourchette s'arrêta à mi-chemin de ses lèvres et il resta bouche bée.

— Vous voulez dire que vous avez reçu de l'argent ? demanda-t-il.

Il posa sa fourchette et secoua la tête, émerveillé.

— Ça devait vous arriver, sans doute. Mais n'allez pas le gaspiller. Mettez-le dans une banque. On lit ça sur les affiches.

Je lui répondis que le plus gros irait à ma propriétaire. Il en parut attristé pour moi :

— Les artistes n'en gagnent pas tant, fit-il en manière de consolation. C'est comme moi. Pas moyen de mettre de côté.

Il contempla son assiette quelques instants, d'un air paisible.

— Une fois, dit-il, j'ai eu six cents dollars, mais je les ai dépensés.

Puis, comme s'il venait d'y songer, il ajouta :

— J'en ai donné une partie à ma mère.

Et il se remit à manger, comme si l'incident était clos.

— Voilà des pieds de cochon élégants, déclara-t-il.

Nous mangeâmes quelque temps en silence. Lorsqu'il eut terminé, il repoussa son assiette vide, prit un cure-dent en bois dans un verre sur la table et s'appuya en arrière pour se laisser aller au souvenir et à la réflexion.

— Un jour viendra, fit-il gravement, où il n'y aura ni pieds de cochon, ni bière. Je ne voudrais pas y être, moi non plus, à ce moment-là.

— Je ne voudrais pas être ici, maintenant, fis-je, mais j'y suis.

— Enfin, dit-il, on n'y peut rien. On est là, on y reste. Et pourquoi ça? Je me le demande.

Il contempla son cure-dent, longuement, avec soin, et poursuivit :

— Je ne vois pas pourquoi. On est né pauvre, on meurt pauvre, et si on gagne tant soit peu, ils essayent de vous l'enlever.

Je fis la réponse qui s'imposait, que certains naissent pauvres et meurent riches.

— Alors, ils ont d'autres tracas, dit Gus. Je ne les envie pas. Tout ce que je veux c'est une nouvelle dynamo pour mon taxi. Celle-ci me cause des embêtements.

— Je demande plus que ça, répondis-je.

— C'est pas des idées à avoir. J'ai reçu six cents dollars une fois et je les ai dépensés.

Je lui rappelai qu'il en avait donné une partie à sa mère.

— Alors quoi, dit-il. Un type a une mère. Faut bien qu'il lui aide.

— Je n'en sais rien, fis-je. Je n'en ai pas.

— J'en suis fâché, Mack.

Il resta abattu et silencieux.

— Mais vous avez peut-être une femme, fit-il au bout d'un moment.

Je lui répondis que non.

— Enfin, vous êtes jeune ; un jour, vous trouverez celle qu'il vous faut, et vous serez établi.

Il se pencha en avant et me considéra avec sérieux.

— Vous êtes un bon gars, Mack. Mettez votre argent dans une banque ; comme ça, quand vous aurez trouvé celle qu'il vous faut, vous serez établi.

Je n'avais pas envie de parler de choses de ce genre.

— Allons donc, lui dis-je. Je n'ai pas d'argent. Je n'en ai jamais eu. Je poursuis tout bonnement mon chemin et mets ma confiance en Dieu.

Il approuva :

— Bien sûr, bien sûr. Mais ça ne fait rien. On voudrait savoir ce que Dieu, lui, en pense?

Cela m'arrêta net, et me donna une sensation de malaise.

— Je n'en sais rien, Gus, dis-je. Et vous? qu'est-ce que vous pensez qu'il pense?

Le cure-dents était bien mâchonné à présent. Gus enroula ses jambes aux montants de sa chaise et se renversa en arrière :

— J'aimerais bien vous le dire, Mack. Bien vrai. Quelquefois c'est à se le demander s'Il sait que nous existons. Puis, quand tout va au plus mal, il vous arrive un coup de veine ; on vous demande à être conduit à Jersey-City, ou bien un soulaud vous donne le restant de la monnaie sur un billet de cinq dollars. Ça ne fait pas croire en Dieu, mais ça vous montre comment vont les choses.

— La colonne de feu, dis-je, qui précédait le peuple élu.

Mais Gus secoua la tête mélancoliquement :

— Ça, c'était bien notre coup le plus dur.

Il remit sa chaise d'aplomb et se pencha sur la table :

— Écoutez-moi, Mack, ça vous a-t-il jamais tracassé de savoir pourquoi nous avons été élus? Pour sûr, je vois bien que ce n'est pas pour recevoir des faveurs. Mais c'est parce que nous sommes tenaces, — nous Lui étions utiles pour parler de Lui au monde. Mais le monde se bouche les oreilles, les gens veulent marcher à leur fantaisie, alors ils nous renvoient baller de côté et d'autre. Le bon Dieu s'en fiche. Il dit : « Continuez toujours à leur parler. »

— Et Jésus? demandai-je.

— Il était Juif, pas vrai? dit Gus. Il leur a parlé, et pour ce qu'Il en a tiré! Si vous obéissiez aujourd'hui à Jésus, on vous ferait tourner en rond si vite, que vous n'y verriez que du feu.

Il se redressa et me regarda, l'œil sombre comme celui d'un des anciens prophètes :

— C'est là que ç'a été un coup dur, d'être élu.

— Prenez un autre verre de bière, c'est moi qui paye.

— Bravo, dit-il. Aucune objection.

Mr Moore nous apporta la bière lui-même. C'était un homme grand et gros, l'air inquiet.

— Comment ça va, Gus? lui demanda-t-il. Vous avez une mine superbe. Est-ce que tout était à point?

— Parfait, dit Gus. Je vous présente mon ami. Comment vous appelez-vous, Mack?

Nous nous serrâmes la main, Mr Moore et moi, et il s'assit à notre table.

— Ça ne vous dérange pas que je vienne vous trouver un petit instant? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde, répondis-je.

— Mack, ici, est un artiste, dit Gus. Un peintre. Il vient de gagner beaucoup d'argent.

Le propriétaire de *l'Alhambra* me considéra d'un air épanoui.

— Alors, dit-il, ça va bien, vous êtes content sur toute la ligne.

Je répondis que oui, tout allait bien.

— Nous avons ici un gentil local, fit Mr Moore promenant ses regards lentement autour de la salle comme s'il le voyait pour la première fois. Nous nous efforçons de plaire à tout le monde.

J'avais chaud et je me sentais heureux. C'était bon d'être en compagnie, de causer, sans avoir sans cesse à me dire : « Qu'est-ce que je vais faire à présent ? »

— Vous avez un bon commerce, Mr Moore, lui dis-je. Mais je pense que vous vous en doutez.

Il me regarda, subitement sur ses gardes :

— Ah! ça, fit-il, je n'en sais trop rien. Nous avons beaucoup d'ennuis, avec les coopératives et tout le reste, la nourriture coûte cher. Nous ne gagnons rien de trop. Le soir nous ne remplissons pas la moitié des tables, les déjeuners comptent surtout.

— Vous devriez y mettre un peu de gaieté, dit Gus. C'est comme mon taxi, je lui donne un bon coup par semaine, je le fais reluire. Ça attire les clients, ils aiment que ça ait bonne mine.

— Bien sûr, dit Mr Moore. Mais moi, je ne peux pas m'offrir ça.

Gus cassa son cure-dents en deux et avança la main pour en prendre un autre :

— Mack, ici, est peintre, faites-lui peindre quelque chose.

Les regards de Mr Moore allaient de l'un à l'autre. Il prit le sucrier, puis le reposa sur la table :

— C'est une idée, en effet, fit-il. Mais je voyais qu'il attendait de savoir ce que j'aurais à dire.

L'idée me plaisait, à moi aussi, bien qu'elle me surprît, ce n'était pas le genre de chose à laquelle j'aurais pensé de moi-même.

— Bien entendu, je ne pourrais pas payer cher, observa Mr Moore.

— C'est sûr, fit Gus. Mais ne pourriez-vous pas le nourrir ?

— C'est à voir. Peut-être bien.

— Alors, Mack, vous voilà avec un bon de nourriture.

— Excellente idée, fis-je.

Mr Moore me lança un regard de côté :

— Si vous me mettiez un petit quéq'chose qui aurait du chic au-dessus de mon bar, qu'on ait plaisir à rester là, à le regarder.

— Il a dans l'idée qu'on y mette des dames, dit Gus. Vous savez bien, — assises dans l'herbe, naturalibus.

Le propriétaire du restaurant s'agita, inquiet, et son gros visage rosit :

— Il faudrait des dames comme il faut, à cause des gens timorés.

— Une sorte de pique-nique dans le Parc, fis-je en faisant un signe d'assentiment, c'est bien ça.

Il parut plus inquiet que jamais :

— Il faut que ce soit convenable, que ça ne m'attire pas d'ennuis.

Je répondis que je croyais avoir compris ce qu'il désirait et il parut reconnaissant.

— Très bien, dit-il, vous pouvez y aller. Vous prendrez vos repas ici, le temps que vous y peindrez ; ensuite, si ça réussit, nous trouverons un arrangement.

Ce n'était guère commercial, mais nous échangeâmes une poignée de main et il fit signe au serveur :

— Votre petit dîner était à mon compte, dit-il, et, prenant la note, il griffonna dessus.

Au dehors, Gus me caressa l'épaule :

— Vous voilà avec de la galette, Mack, dit-il.

J'essayai de le remercier, mais il arrêta mes paroles de reconnaissance :

— Grâce à vous, dit-il, j'ai eu mon dîner à l'œil, pas vrai ?

Il grimpa dans son taxi et ricana :

— Attention à ce que ce soit convenable, Mack.

Je rentrai en songeant combien le monde était beau. Ce même soir, je donnai à Mrs Jekes le montant de la quinzaine que je lui devais, et le loyer d'une semaine à l'avance.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Avez-vous dévalisé une banque ?

Cette réflexion ne parvint même pas à assombrir mon humeur.

— Non, répondis-je. Je peins des fresques.

## IV

Ce fut un dimanche matin que je revis Jennie. Après deux ou trois semaines d'un temps clair et froid, le grand lac du Parc de la Soixante-Douzième rue était solidement gelé. Je pris ma vieille paire de patins et m'y rendis. Des patineurs envahissaient le lac, je m'assis sur un banc, au bord, pour chausser mes patins et accrochai mes souliers à ma ceinture. Je descendis de la berge en faisant une large glissade, traçai une courbe qui fit voler la neige et filai tout droit, le soleil dans les yeux.

C'était une de ces journées admirables que nous avons à New-York en hiver, avec un ciel bleu pâle, de légers nuages d'un blanc gris qui cheminaient lentement de l'ouest à l'est. La ville brillait au soleil, les toits luisaient et les bâtiments semblaient faits d'eau et d'air. Je m'élançai à longues enjambées, je respirai profondément, me sentant jeune et fort ; le sang coulait chaud dans mes veines, l'air froid et vif balayait mon visage. Des couples me croisaient, la main dans la main, les joues rouges, des écoliers me dépassaient, filant comme une troupe de goujons, courbés en avant, montés sur des patins de course, coupant la glace et le vent. Un vieux monsieur traçait tout seul des arabesques, vêtu de brun, un cache-nez de laine rouge au cou, il s'élançait en avant, se retournait, sautait, décrivait des cercles à reculons, ses patins réunis en ligne droite, les genoux pliés, les bras écartés, appliqué et fier de lui. Je m'arrêtai et le regardai un instant, puis repartis en plein soleil. J'étais environné par

le tranquille flot mouvant et glissant des patineurs, les craquements de l'acier sur la glace, l'air froid, les couleurs brillantes.

Je trouvai Jennie près du pont qui sépare les deux étangs. Elle était vêtue de velours noir, avec une jupe ample et courte, et ses patins ronds de forme antique étaient fixés à des bottines blanches. Elle traçait un huit et pas des mieux, me sembla-t-il. Mais elle me parut plus grande que je ne la voyais dans mon souvenir. Plus âgée aussi, en sorte que je me demandai si c'était bien elle jusqu'à ce qu'elle levât les yeux et m'aperçût.

— Hello, Mr Adams, dit-elle.

Elle s'avança vers moi, me tendit les mains et s'y accrocha.

— Je ne vous reconnaissais pas, lui dis-je. Vous me semblez avoir grandi depuis la dernière fois.

Elle sourit et enfonça la pointe de son patin dans la glace pour se retenir :

— Oh! peut-être ne m'aviez-vous pas bien regardée?

J'ignore le temps que nous sommes restés ainsi, à nous sourire. Au bout d'un moment, Jennie glissa son bras sous le mien :

— Allons, venez, dit-elle, patinons.

Nous partîmes ensemble, bras dessus, bras dessous, et, de nouveau, autour de moi, le monde devint brumeux, irréel. Les patineurs qui glissaient autour de nous comme l'eau d'un fleuve, les menus éclairs de l'acier au soleil, le son de ce flot mouvant, les formes qui apparaissaient pour disparaître, notre glissade tranquille et douce — tout cela contribuait à me rendre l'impression déjà ressentie... Cette sensation de se trouver dans un rêve tout en étant éveillé. « Comme c'est étrange », me dis-je. J'abaissai mes regards sur la mince silhouette à mon côté. Il n'y avait aucun doute, elle était plus grande que celle dont je me souvenais.

— Il me semble que vous avez beaucoup grandi depuis que je ne vous ai vue.

— Je le sais, répondit-elle.

Comme je me taisais, elle eut un vague sourire, puis ajouta, rêveuse :

— Je me dépêche.

Elle semblait aussi légère qu'une plume près de moi, mais je voyais flotter la large ondulation noire de sa jupe tandis que nous nous élancions et je me disais que nous devions ressembler à une gravure ancienne.

— Comment vont vos parents? demandai-je. La saison est-elle bonne?

— Oui. Ils sont à Boston.

Je songeai : Et ils la laissent là toute seule. Mais sans doute cela vaut-il mieux que de l'emmener partout avec eux.

J'ai fait un petit croquis de vous, lui dis-je. Je l'ai vendu. Il m'a porté bonheur.

— J'en suis heureuse, fit-elle. J'aimerais bien le voir.

— J'en ferai un pour vous seule, un de ces jours.

Elle réclama des détails sur ce croquis. Je lui parlai de Mr Mathew, du portrait qu'il m'avait demandé de faire, de Gus et de la fresque que

je peignais au-dessus du bar de Mr Moore. Elle voulait voir cela, mais c'est le portrait destiné à Mr Mathew qui l'intéressait le plus.

— De qui sera-t-il? demanda-t-elle.

Je lui trouvai un ton par trop indifférent et je lui répondis :

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas encore trouvé.

Elle patina un moment en silence, puis :

— Peut-être..., dit-elle, et elle ajouta précipitamment, sans souffler : Voulez-vous que ce soit de moi?

Bien entendu, me dis-je... de qui donc, autrement?

Je compris tout à coup qu'il ne saurait y avoir qu'elle, qu'il ne pourrait jamais y avoir qu'elle pour le portrait que Mr Mathew désirait. Si seulement elle était un peu plus âgée...

— Je n'en sais rien, lui dis-je. Peut-être.

Elle me serra le bras de nouveau et fit une folle embardée sur la droite.

— Hourrah! s'écria-t-elle. Je vais faire faire mon portrait. Ce qu'Emily va être furieuse!

— Emily? demandai-je.

— Emily est ma meilleure amie. Elle a eu son portrait peint par Mr Fromkes et j'ai dit que vous feriez le mien. Elle a répondu qu'elle n'avait jamais entendu parler de vous, alors je l'ai giflée et nous nous sommes disputées.

— Eh bien! fis-je. Mais je croyais que c'était avec Cécily que vous vous battiez toujours?

Elle détourna brusquement les yeux et je sentis son bras trembler sur le mien.

— Cécily est morte, murmura-t-elle. Elle a eu la scarlatine. A présent Émily est ma meilleure amie. Je pensais que vous le saviez.

— Comment le saurais-je?

Elle buta subitement :

— Mon lacet s'est détaché, dit-elle, il faut que je m'arrête.

Nous accostâmes sur la rive et je m'agenouillai pour attacher son lacet de soulier. Agenouillé là, je levai mes regards sur elle, sur ce visage d'enfant rougi, encadré par ses cheveux noirs, les yeux bruns tendrement rêveurs, noyés dans quelque vision d'une autre époque, hors des temps... Je me disais : « Elle fait semblant d'être Cendrillon ou peut-être Blanche-Neige, toute fière de me voir agenouillé devant elle à attacher son lacet de soulier. »

Nous étions remontés sur la berge, près du petit kiosque de rafraîchissements édifié chaque année pour les patineurs, et je demandai à Jennie si elle voulait y entrer, se reposer et prendre une tasse de chocolat chaud. Elle sortit de son rêve avec un long soupir, puis un frémissement la parcourut, elle battit des mains joyeusement :

— Oh! oui, s'écria-t-elle. J'adore le chocolat!

Assis ensemble devant le comptoir, la vapeur du chaud breuvage montant à nos narines, nous nous mîmes à parler de la température et de l'univers. Elle voulait de nouveau savoir comment j'avais vendu mon croquis d'elle à Mr Mathew, et moi, de mon côté, je voulais me renseigner sur ce qu'elle faisait à l'école.

— Ça va bien, dit-elle, sans grand enthousiasme. J'apprends le français.

— Le français? demandai-je surpris, car la dernière fois elle commençait tout juste le calcul.

— Oui, dit-elle. Je peux dire les couleurs, compter jusqu'à dix. Un, deux trois, quatre... Je peux dire la guerre, en français : « C'est la guerre. »

Je n'arrivais pas à comprendre de quoi elle parlait.

— La guerre? fis-je. Quelle guerre?

Ses yeux s'élargirent alors et elle me regarda effrayée :

— Ils ne feront pas de mal à des enfants comme moi, demanda-t-elle, bien sûr?

— Non, dis-je. Non.

Elle poussa un profond soupir :

— Tant mieux, je n'aime pas avoir du mal.

Et elle enfouit de nouveau son petit nez joyeusement dans le chocolat.

J'étais heureux, moi aussi, d'être assis là ; l'air sentait la glace, la laine humide, la menthe, le bois mouillé et le cuir, et Jennie était à côté de moi, qui buvait son chocolat. Peut-être y avait-il quelque chose d'étrange dans tout cela, cependant nous sentions que c'était comme ce devait être, comme si nous étions dans notre élément là où nous nous trouvions réunis. Nos yeux se rencontrèrent dans un regard de compréhension, en souriant, comme si nous avions eu la même pensée.

— Que c'est amusant! fit-elle.

Le chocolat enfin terminé, nous descendîmes de nos escabeaux et marchâmes lourdement vers la porte.

— Allons, venez, dis-je, nous avons le temps de faire un tour de plus.

Elle prit mon bras pour descendre les marches qui menaient à l'étang.

— Je déteste que ça finisse, dit-elle, car qui sait quand ça pourra recommencer?

Nous repartîmes la main dans la main et fîmes le grand tour du lac, après quoi je dus retourner à mon travail à *l'Alhambra*. Je fis mes adieux à Jennie sur le pont, entre les deux étangs où nous nous étions rencontrés. Mais avant de partir je voulus mettre une chose au clair dans mon esprit.

— Jennie, fis-je, dites-moi... Quand Cécily est-elle morte?

Elle détourna les yeux, je crus voir son regard se voiler, son petit visage devenir indistinct.

— Il y a deux ans, répondit-elle.

## V

— Elle n'a pas tout à fait l'air d'appartenir à notre époque, dis-je.

Je montrais à Mr Mathew quelques esquisses que j'avais faites de Jennie dans son costume de patinage, petits croquis de l'enfant en mouvement, traçant une courbe intérieure, ou dressée sur ses pointes, comme si elle se préparait à la course — les mêmes croquis qui furent exposés l'année dernière au musée Corcoran, comme faisant partie de la collection Blumenthal. Miss Spinney se trouvait là aussi, regardant par dessus l'épaule de Mr Mathew, c'était ma première rencontre avec elle. Sa voix sèche me plut, ses yeux perçants et froids et sa façon rude de parler. Elle aimait mes croquis. Quand il s'agissait de peintres et de peintures, il était impossible de circonvenir miss Spinney. Elle jugeait un homme uniquement d'après son œuvre, elle désirait ou non se procurer ses peintures.

Mr Mathew tenait les croquis à bout de bras, il les examinait, la tête en arrière, ses regards glissant le long de son nez :

— Cette fillette me paraît plus âgée que la première, dit-il, mais me plaît assez, somme toute. Elle était peut-être un peu jeune auparavant... oui, ce n'est pas mal. Qu'en pensez-vous, Spinney? Ce n'est pas mal.

— Est-ce là tout ce que vous trouvez à dire? observa miss Spinney.

Mr Mathew pencha la tête légèrement de côté comme un oiseau.

— Ce qui me plaît là-dedans, dit-il, c'est la façon dont vous êtes arrivé à attraper cet air de ne pas appartenir... Comment l'avez-vous exprimé? de ne pas appartenir tout à fait à notre époque. Une femme devrait être de tous les temps. Pas l'homme, car nous avons toujours eu l'esprit plus présent.

— On peut se contenter du présent, dit miss Spinney, on sait ce qu'on peut en faire.

Mr Mathey, qui était habitué à miss Spinney, poursuivit :

— Je me demande ce qu'ont les femmes d'aujourd'hui, fit-il avec un soupir. A mon avis, elles manquent d'une qualité qu'elles possédaient — celle d'être hors du temps, d'appartenir à toutes les époques à la fois. Quelque chose d'éternel — vous pouvez l'observer dans tous les grands tableaux depuis Léonard jusqu'à Sargent. Avez-vous jamais réfléchi à cela et observé à quel point ces femmes, mortes depuis si longtemps, nous paraissent plus vivantes que les hommes? Les hommes, eux, n'existent plus — c'est fini, vous n'en voyez pas un seul, sauf, peut-être, quelques exceptions d'Holbein, que vous pourriez vous représenter circulant de nouveau parmi nous. Mais les femmes, — on peut les retrouver partout. Mona Lisa, ou madame X... dans la rue, n'importe où.

Il me considéra d'un air de reproche :

— Le portrait, de nos jours, me dit-il, comme si c'était entièrement

ma faute, est implanté dans le présent aussi solidement qu'une pomme de terre.

— Avez-vous vu le nouveau portrait de Mrs Potterly par Tasker? demanda miss Spinney.

Mr Mathew toussa, bourru, la main sur sa bouche.

— On m'a dit qu'il lui avait été payé trois mille dollars.

Miss Spinney rectifia :

— Mille cinq cents et son voyage en Floride en plus.

— On ne peut pas toujours gagner sa vie à cette allure-là, dit Mr Mathew.

Au grognement rauque qui m'échappa, à demi envieux, à demi sarcastique, miss Spinney se retourna vers moi et, d'un geste apaisant, posa sa main sur mon bras :

— Allons, allons, Adams, fit-elle, maîtrisez-vous. Vous en recevrez autant un jour.

Quinze cents dollars pour un portrait, cela me parut fantastique à ce moment-là. Je pensai que Tasker devait être soit un génie, soit un gredin. L'homme change d'idées sur ce genre de choses en vieillissant, mais cela me donna de l'assurance et — lorsque j'y songe — sans doute une certaine témérité.

— Très bien, fis-je, mais en ce cas qu'est-ce que je recevrai pour mes croquis?

— Spinney, murmura Mr Mathey, vous parlez trop.

Et miss Spinney répondit presque en même temps :

— Ils ne valent à peu près rien.

Cette manière de rabaisser mon orgueil était par trop cruelle bien que je dusse sans doute la mériter. Je rassemblai mes esquisses et me mis à les emballer.

— Mon cher garçon... fit Mr Mathew, l'air malheureux, écoutez-moi...

Mais je voulais l'emporter de haute main.

— Au revoir, lui dis-je, et à miss Spinney : « Ravi d'avoir fait votre connaissance. »

Elle me lança un regard noir et glacial. Je crus qu'elle allait me reconduire à la porte, mais tout à coup, à ma grande surprise, son expression devint chaleureuse, le visage rose, elle éclata de rire.

— Vous me plaisez, Adams, dit-elle, et elle me donna une tape formidable sur le dos. Vous êtes fier, pas vrai? Allons, déballez-les, et examinons-les de nouveau.

Elle les regarda beaucoup plus soigneusement que ne l'avait fait Mr Mathew, mais elle parut moins intéressée par Jennie que par mes dessins. Mr Mathew l'observait d'un air timide, il désirait les lui voir apprécier ; cela eût confirmé l'opinion qu'il avait de moi. Il tambourinait sans arrêt sur la table et se raclait la gorge.

— Je pense que ce doit être son costume qui la fait paraître plus âgée, fit-il.

Je n'étais pas de cet avis, mais je ne savais pas comment exprimer ma pensée, je me sentais mal à l'aise, mon cœur battait un peu vite et je me demandais ce qu'allait dire miss Spinney. Elle finit par poser mes esquisses et me lança un regard vif et dur.

— Très bien, Adams, nous vous donnerons vingt-cinq dollars pour le tout.

Sans doute aurais-je accepté si j'avais pu oublier sa remarque, disant que ces croquis n'avaient aucune valeur. Encore un peu en colère, je voulais lui tenir tête. J'étais jeune et je connaissais peu les marchands de tableaux.

— Ce n'est pas suffisant, dis-je, et je me préparai à partir.

Je voulais me persuader que ça ne me faisait rien, que je les vendrais à quelqu'un d'autre. Cependant c'était loin de m'être indifférent, et je n'arrivais pas à le dissimuler.

— Voyons, Adams, dit-elle, vous êtes un gentil garçon. Vous savez peindre, mais vous ignorez le métier : nous ne sommes pas collectionneurs, nous n'achetons pas ce qui nous plaît pour le plaisir de nous asseoir et de le contempler pour le reste de nos jours. Si nous achetons ces esquisses, il nous faudra les revendre. Nous vous en donnerons trente dollars. Qu'en dites-vous, jeune homme?

Je respirai profondément et déclarai :

— Cinquante dollars.

Miss Spinney se détourna lentement, je la croyais en colère, et je me disais que j'étais un imbécile, que je m'entêtais, tout en me sentant malheureux. Je regardai Mr Mathew, mais il observait miss Spinney, en tambourinant sur la table. J'allais dire : « Entendu, prenez-les », mais elle me devança :

— Le diable l'emporte, fit-elle, donnez-lui ses cinquante dollars.

Mr. Mathew bondit, soulagé :

— C'est bien, Spinney, s'écria-t-il. C'est bien. Je suis heureux que vous soyez de mon avis.

Et elle haussa les épaules :

— Vous les vendrez vous-même.

— Entendu, fit-il.

Il prit les esquisses, les regarda, les posa, puis les reprit de nouveau.

— Oui, ajouta-t-il. Oui, bien sûr. Je les vendrai — n'ayez crainte, je trouverai un amateur.

Peut-être pas immédiatement...

Ils me donnèrent cinquante dollars. Cela ne paraît pas considérable aujourd'hui, mais ça l'était à ce moment-là. Prenant mes repas à l'*Alhambra* de Moore, cela me fit l'effet d'une fortune, presque égale aux quinze cents dollars de Tasker. Sans doute cela me semblait-il aussi énorme parce que c'était à moi, bien réel, et que je pouvais le dépenser.

Avant mon départ, Mr Mathew me commanda de nouveau un por-

trait, mais cette fois-ci il dit nettement qu'il désirait un portrait de Jennie :

— Quelque chose dans cette jeune fille me rappelle un souvenir... je ne l'ai pas situé encore, mais je peux vous dire l'impression que cela me fait. Celle de ma jeunesse.

Il eut l'air de s'excuser.

— Je ne sais pas comment l'exprimer autrement, je ne pense pas que vous me compreniez.

Mais je croyais avoir saisi sa pensée.

— Voulez-vous dire qu'elle est démodée?

— Non, dit-il. Ce n'est pas cela, pas tout à fait.

— Mais moi, je le trouve, fis-je, je trouve qu'elle est démodée.

Miss Spinney me reconduisit à la porte :

— Au revoir, dit-elle, revenez-nous. Et si vous avez des tableaux de fleurs, environ 46 × 38.

Elle chercha des yeux Mr Mathew et, le voyant derrière elle, le dos tourné, elle baissa la voix et murmura :

— J'adore les tableaux de fleurs.

J'allai dans la Cinquième Avenue, par ce que c'était celle dans laquelle j'avais envie de me promener. Pour la première fois, je sentis que c'était mon univers, ma ville, qu'elle m'appartenait à moi, à ma jeunesse, à mes espoirs. Ma bouche avait un goût d'exaltation, et mon cœur, rempli de joie, se soulevait comme une voile et m'entraînait. Les hauts murs éventés au-dessus de ma tête, les larges vitrines rutilantes, s'enfilaient devant moi, avec leurs couleurs variées, les visages vifs et durs des femmes et le soleil sur tout cela — le soleil et le vent.

Je me rappelai la chanson de Jennie. Et puis je songeai que je ne connaissais ni l'endroit où elle habitait, ni même le moyen de la trouver et la lumière s'effaça de toutes choses.

## VI

— Alors, ce que vous voulez, dit Gus, c'est que je vous découvre une gosse appelée Jennie. Vous ne savez pas où elle habite, ni rien de plus. Donc vous avez là ce que j'appellerai un bon départ.

— Ses parents sont jongleurs sur la corde raide, lui dis-je.

— C'est déjà plus facile. Sont-ils en tournée?

Je l'ignorais. Je lui dis qu'ils s'appelaient Appleton.

Gus grommela :

— Appleton, Appleton.

Il réfléchit un moment :

— On donnait un numéro comme ça là-bas, dans l'ancien Hammerstein.

— C'est bien ça, fis-je, plein d'ardeur. Ce sont eux.

Gus me lança un regard étrange.

— Alors, Mack, dit-il, c'est dans la maison de repos des vieux qu'ils doivent dormir à l'heure qu'il est. Il s'agit d'autres gens. Etes-vous certain d'avoir vu cette petite?

— Oui, fis-je. J'ai fait des croquis d'elle.

Il secoua la tête, perplexe.

— Ça ne veut rien dire, je croyais que vous l'aviez peut-être inventée.

Nous nous tenions devant son taxi, au coin de la rue, dans l'air matinal, gris et cru. Il allait neiger. J'en sentais le parfum dans le vent et je frissonnai un peu. Mais Gus, avec ses deux chandails usés, l'un par dessus l'autre, ne semblait pas s'en apercevoir; il était habitué au froid comme à la chaleur; il me faisait songer à quelque vieux pêcheur de Truro, fouetté par les intempéries depuis des années, bruni et durci par la mer. Mais pas le moindre sel pur pour Gus; les rues remplaçaient canaux et marées, et son visage était un visage de ville, pâle, prompt à la colère, prompt à la joie; alerte, rusé et confiant. Rien en lui de la lente méditation de l'océan, de la patiente réflexion de la mer...

— Je donnerai un coup d'œil par là, si vous voulez. J'interrogerai des gens que je connais. Mais gare, Mack — sa voix tomba, basse et unie, insistante — n'allez pas chercher des ennuis avec la police — une gamine aussi jeune... Je ne veux pas d'embêtements pour moi non plus, ajouta-t-il après coup.

— Je ne désire qu'une chose, dis-je, c'est de peindre son portrait.

Et je pensais que c'était tout; j'aurais juré que je ne voulais rien de plus.

De retour dans mon atelier, je m'efforçai de travailler, j'avais entrepris une toile de bonnes dimensions qui représentait le lac avec ses patineurs; je peignais de mémoire, mais il m'était difficile de m'y mettre. Mon cœur n'y était pas, mon esprit s'envolait dans une douzaine de directions à la fois. Je me demandais si je ne devrais pas faire un tableau de fleurs pour miss Spinney et si Gus arriverait à découvrir quoi que ce fût sur les Appleton; je songeais sans cesse à l'*Alhambra*, à ma fresque au-dessus du bar qui était loin d'être finie. Je me sentais inquiet et mal à l'aise, mon pinceau hésitait et la lumière était mauvaise. Je fus content, quand l'heure de déjeuner arriva, de serrer mes affaires et de sortir.

Gus ne se trouvait pas au restaurant lorsque j'y arrivai. Je déjeunai seul, puis je plaçai mon échelle derrière le bar et me mis au travail. Je peignais depuis une heure environ lorsque Gus entra; il s'assit à une table d'où il pouvait me voir. Je le regardai, anxieux, mais il secoua la tête.

— Pas de chance, Mack. J'en suis fâché, dit-il.

— N'avez-vous rien découvert? demandai-je.

Il me regarda avec un drôle d'air.

— Il y a eu des Appleton qui faisaient un numéro sur la corde raide, comme je le pensais, dit-il, autrefois, vers 1914. Il y a eu un accident, il paraît que la corde a cassé sous eux un jour, vers 1922.

Nous restâmes à nous regarder fixement, puis le serveur arriva avec la bière. Gus but longuement et, appuyé en arrière, il examina ma fresque, d'un visage solennel.

— Ça devient fameux, fit-il.

J'avais peint un pique-nique au bord d'un lac, assez semblable au lac dans le Parc ; et là, au bord de l'eau, sous les arbres, mes femmes se trouvaient réunies pour plaisanter et cancaner sur l'herbe. C'étaient d'innocentes personnes et je sentais que, de l'avis de Gus, la présence de quelques hommes eût été la bienvenue. Réaliste jusqu'à un certain point, il n'aurait pas poussé les choses à l'extrême. Il désirait simplement qu'un tableau lui rappelât clairement, avec vigueur, ce qu'il connaissait déjà, en lui donnant un aperçu d'un monde meilleur et plus heureux.

— Oui, monsieur, quand je vois des choses comme ça, je me dis que j'ai perdu mon temps.

Brusquement, il se redressa et montra du doigt l'image d'une jeune femme étendue sur le côté, au bord de l'eau, le visage à demi détourné.

— Qu'a-t-elle ? demanda-t-il. Elle ne m'a pas l'air d'aller si bien que ça.

— Pourquoi cela ? fis-je indifférent, sans lever les yeux. Que lui trouvez-vous ?

— Elle a l'air d'une noyée, dit Gus.

Vivement mes yeux se tournèrent vers elle.

— Que voulez-vous dire ?

Mais tout en parlant, je vis ce qui le frappait ; il y avait quelque chose dans la façon dont je l'avais placée sous les arbres qui rendait son visage indistinct, verdâtre, à cause de l'ombre des feuilles ; ses cheveux noirs semblaient mouillés et tout son corps voilé par l'eau... En la regardant j'éprouvai une angoisse indéfinissable, que j'attribuai à la vexation que me causait mon manque d'habitude ; je m'emparai rapidement de mon tube d'ocre, mais même après avoir ajouté une plaque de soleil, je gardai un sentiment de dépression que je ne m'expliquais pas. Cela provenait de cette silhouette à demi visible, à demi cachée, que je me figurais, dans le secret de mon cœur, représenter Jennie — telle qu'elle serait un jour — et je ne pouvais pas supporter l'idée que le pinceau et le cœur se fussent ainsi trahis.

Cependant Mr Moore se déclara satisfait du tableau.

— Eh bien, dit-il en s'approchant et en levant les yeux vers l'endroit où je me tenais perché sur mon échelle, voilà à peu près ce que je désirais. Oui, Monsieur, c'est ce que j'avais dans l'idée. Je considère que c'est amusant, mais sans rien d'offensant. Il y a une place au-dessus de la porte de service, j'y ai pensé, vous pourriez peut-être m'y peindre un petit quéq'chose.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gus. Vous voulez un musée ?

— J'aime que l'endroit ait bonne mine, dit Mr Moore. Une peinture fait plaisir aux clients.

— C'est bon, fit Gus. Dites-lui d'en faire une de moi et de mon taxi. Ce sera gentil pour vous et pour moi aussi. Seulement, que ça ait bonne mine, faut pas me noyer.

La première neige tombait lorsque je rentrai ; de menus flocons descendaient lentement, portés par le vent de nord-est ; ils tourbillonnaient à travers les couches grises de l'atmosphère. La ville entière était grise sous le ciel lourd qui semblait se presser contre moi tandis que j'avançais. Je songeais au Cap, à cette tempête qui déjà devait chanter parmi les dunes et qui chassait la neige humide de la mer par-dessus les petites maisons tapies dans leurs creux, tandis que l'écume se brisait sous la falaise à High Land, et que le tonnerre de la houle remplissait les longues échancrures et les creux, avec un bruit de trains roulant et grondant derrière les collines. La tempête et la neige étaient chassées vers le Sud, elles venaient de l'Océan, noir, vide et ridé, du Labrador, des eaux du Groenland, sombres dans l'hiver et la nuit. Comme nous avons peu de choses, me disais-je, entre nous et le froid qui guette, le mystère, la mort, — une bande de plage, une colline, quelques murs de bois ou de pierre, un peu de feu — et le soleil de demain, qui se lèvera et nous réchauffera, l'espérance de la paix de demain, apportant de plus belles journées... Et quoi, si demain s'évanouissait dans la tempête ? Si le cours du temps s'arrêtait ? Et hier ? — Si nous perdions notre chemin, aveuglés dans la tourmente — trouverions-nous hier de nouveau devant nous, là où nous pensions que le soleil de demain devait se lever ?

Je rentrai à la maison et secouai la neige de mes épaules sur le seuil de la porte. Tandis que je me tenais dans ce couloir, aussi froid et sombre que je l'étais moi-même, Mrs Jekes sortit de son petit salon et me regarda avec des yeux qui reflétaient le soupçon, le ressentiment et une bizarre excitation. Il était visible qu'elle m'avait attendu.

— Ah, vous voilà, dit-elle, eh bien !

Et elle croisa ses mains devant elle, pleine de vertu.

Je la considérai sans parler. Mon loyer était payé et je n'éprouvais aucune raison de craindre. J'avais l'impression qu'elle ne m'aimait guère et qu'elle serait contente de pouvoir m'annoncer une mauvaise nouvelle ; mais je ne m'attendais pas aux paroles qu'elle prononça.

— Vous avez une visite, dit-elle. Une jeune fille.

Et comme je restais là, bouche bée, à la dévisager, elle ajouta durement :

— C'est du joli !

Elle se détourna avec un reniflement dédaigneux pour revenir dans son salon.

— La jeune personne vous attend là-haut, fit-elle, et elle ferma la porte, comme pour dire : « Je m'en lave les mains. »

Je montai lentement, perplexe et intéressé, mon cœur battait très vite. Je n'avais pas d'amis. Je ne voyais pas qui ce pouvait être. Il me semblait impossible qu'on m'attendît.

Mais je me trompais. Je le savais avant d'ouvrir la porte. Un sentiment instinctif m'avertissait.

C'était Jennie. Elle était assise dans le vieux fauteuil à côté du chevalet, bien droite et l'air modeste, ses mains enfoncées dans un petit manchon sur ses genoux, le bout de ses pieds effleurant à peine le sol, une petite toque de fourrure, comme une galette, posée sur sa tête. J'entrai lentement et m'appuyai un instant au montant de la porte en la regardant. Le bonheur me donnait une sensation de faiblesse.

— J'ai pensé que vous aviez peut-être envie que je vienne, Eben, dit-elle.

## VII

Elle resta tranquillement assise dans le grand fauteuil pendant que je serrais mes pinceaux et cherchais de quoi faire du thé. Le regard de Jennie se promenait lentement autour d'elle, et se posait sur tout ; sur le misérable mobilier, les murs poussiéreux, les toiles empilées sur le plancher, le buffet qui éclatait, bourré d'effets personnels, d'esquisses, de peintures, de boîtes de conserves, de boîtes cassées, le lit ravagé avec ses couvertures usées — tout ce que je n'avais jamais songé à examiner de bien près avant sa venue. Mais à présent, de même qu'elle, je croyais voir chaque chose pour la première fois. Ses yeux s'élargirent, et elle respira profondément.

— Je n'avais jamais été dans un atelier, dit-elle. C'est ravissant.

Il restait encore un peu d'eau, depuis le matin, dans la bouilloire, j'allumai le réchaud à gaz en dessous, et me mis en quête d'une boîte de biscuits dans le buffet.

— C'est un affreux endroit. Jennie, lui dis-je ; si sale.

— Oui, je ne voulais pas le faire remarquer, mais comme vous en avez parlé le premier...

Elle se leva, enleva sa toque et la posa ainsi que son manteau et son manchon bien soigneusement sur une chaise.

— Vous ne devez pas avoir de tablier, ni rien pour épousseter ?

Je la regardai, consterné.

— Vous n'allez pas essayer de faire le ménage ? m'écriai-je.

— Mais si, pendant que l'eau chauffera.

Je ne découvris qu'une serviette et un mouchoir propre, qu'elle posa sur ses cheveux et noua sous son menton à la mode du Cap. Elle s'empara de la serviette d'un air décidé et, bien plantée sur ses jambes écartées, elle lança un dernier coup d'œil autour d'elle, à la manière d'un général avant la bataille ; sa mine s'assombrit :

— O mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne sais par où commencer.

Je trouvai des biscuits et quelques morceaux de sucre pour le thé, puis je traversai le couloir afin de rincer les tasses dans la cuvette. En passant, je regardai par-dessus la rampe et bien entendu, je vis Mrs Jekes, immobile, en bas, qui écoutait de toutes ses oreilles. Je me demandai

ce qu'elle espérait entendre et lançai un sifflet aigu pour lui montrer ce que je faisais. Elle leva les yeux, saisie, et s'enfuit dans sa chambre.

Quand je revins à l'atelier, je trouvai Jennie assise par terre, sa serviette à côté d'elle, entourée de mes croquis de la ville, épars sur le plancher. Lorsque j'entrai, elle me fit un sourire ; une traînée noire lui traversait le menton, une autre rayait son bras entre le coude et le poignet.

— Je regardais tout cela, me dit-elle ; ça ne vous contrarie pas ?

Je lui répondis que non, bien sûr, ça ne me contrariait pas.

— C'est très beau, dit-elle. Je crois que vous êtes un grand artiste. Seulement quelques-uns... Elle tendit une petite toile vers la lumière... je ne sais pas où ça se trouve, je n'ai jamais vu ces endroits-là.

Je me penchai au-dessus de son épaule, pendant qu'elle était assise par terre. Elle examinait une peinture à la détrempe que j'avais faite des gratte-ciel de Radio-City.

— Oui, lui dis-je, eh bien... Il n'y a pas longtemps qu'ils sont construits, ce doit être à cause de ça.

— Peut-être, est-ce cela ?

Elle regarda longuement la peinture, la tourna vers la fenêtre, vers les dernières lueurs grises de l'après-midi.

— C'est curieux, dit-elle enfin. Mais, parfois on connaît les choses sans les avoir jamais vues. Comme si on devait les voir un jour, et qu'à cause de cela on se souvienne de leur aspect... Ça n'est pas très clair, n'est-ce pas ?

— Je ne sais trop, répondis-je. Ça m'a l'air assez embrouillé.

— Sans doute, fit-elle, sans doute ne peut-on pas se rappeler ce qu'on n'a jamais vu.

Elle était assise, la toile sur les genoux, les regards fixés droit devant elle. La pièce était devenue très obscure ; au dehors, la neige tombait plus lourdement, mettait une lueur grise dans la fenêtre et enfonçait tout le reste dans l'ombre. Jennie semblait contempler à travers cette ombre un autre ailleurs, un ailleurs lointain, étrange, car sa poitrine se souleva et s'abaissa, ses lèvres s'écartèrent et un long soupir s'en échappa. La neige, entraînée par une subite saute de vent, fit entendre un léger bruit de crachotement contre la vitre, et de quelque part sur le fleuve un bateau lança son sifflet mélancolique. Jennie s'agita, inquiète, leva la main et toucha la mienne :

— Non, murmura-t-elle, ce ne serait pas possible.

J'allai donner de la lumière et la pièce dénudée, en désordre, surgit brusquement de la pénombre à nos yeux, froide et réelle ; ses quatre murs maculés contenaient le présent dans un cube de lumière continue. Jennie se leva en poussant une sorte de cri :

— Quelle sotte je fais, dit-elle, je n'ai presque rien essuyé.

— Ça n'a pas d'importance, lui répondis-je, l'eau bout, prenons notre thé.

Elle se montra très joyeuse après cela. Très droite, de nouveau dans son fauteuil, ses pieds touchant à peine le sol, elle versa de l'eau de la bouilloire rouillée, passa les biscuits et bavarda gaiement, sur mille sujets différents. Je dus lui parler de miss Spinney qui avait un cœur si dur et qui aimait les tableaux de fleurs, lui raconter comment nous avions discuté à propos de mes esquisses et comment j'avais remporté la victoire ; elle tapa des mains dans son excitation.

— Oh! Eben, s'écria-t-elle, vous êtes un fameux type.

Elle voulut savoir tout ce qui se rapportait à Gus et à son taxi, elle pensait qu'il devait être très riche pour posséder un taxi.

— Croyez-vous qu'un jour il me permettra d'y monter? demanda-t-elle. Je ne suis jamais montée en taxi. Mais j'ai été me promener dans un cab, un jour, au Parc, avec maman. Le cocher était assis au-dessus, avec un chapeau très haut.

Elle me raconta que son amie Émily irait en pension.

— Je crois que je partirai peut-être avec elle. C'est un couvent, en réalité, Sainte-Mary, mais il n'est pas catholique. Il est placé sur une colline d'où on aperçoit le fleuve ; Émily dit qu'à Pâques on va bénir les cochons. Je n'ai pas très envie d'aller à Sainte-Mary, mais maman dit qu'il le faut, et en tous cas, Émily y va... Vous me manquerez, Eben.

— Vous me manquerez aussi, Jennie. Voulez-vous poser pour moi avant de partir?

— J'espérais que vous me le demanderiez, fit-elle. Bien sûr.

— Viendrez-vous demain, en ce cas?

Elle détourna les yeux ; son visage prit une drôle d'expression :

— Je n'en sais rien, fit-elle. Je ne sais pas si je pourrai.

— Après-demain?

Elle secoua la tête.

— Je viendrai aussitôt que possible.

Et je ne pus rien lui tirer de plus.

Je lui parlai du portrait de Mrs Potterly par Tasker, et du prix énorme — ou qui me paraissait tel alors — qu'il en tira.

— Seriez-vous content d'être aussi riche que ça? demanda-t-elle. Il ne faudra pas m'oublier.

— Vous oublier! m'écriai-je incrédule.

— Oh! quand vous serez riche et célèbre! Mais je ne le crois pas, ajouta-t-elle, avec contentement, parce que je serai peut-être riche et célèbre, moi aussi, et nous le serons ensemble.

— Je ne tiens pas beaucoup à l'argent, Jennie, lui répondis-je. Je demande simplement de pouvoir peindre — de savoir ce que je veux peindre, d'atteindre à quelque chose au delà de notre époque mesquine et amère.

— Cette époque-ci est-elle amère, Eben? demanda-t-elle, surprise.

Je la considérai en me disant : En effet, comment connaîtrait-elle

l'amertume, que sait-elle d'un artiste qui est saisi par un mystère dont il doit trouver la solution à la fois poului et pour ses camarades, un mystère du bien et du mal, de floraison et de putréfaction — le mystère d'un monde qui apprend trop tard, toujours trop tard, à discerner ce qui est pourriture, ce qui est floraison.

Elle observait mon visage et me tendit la boîte de biscuits.

— Tenez, dit-elle, prenez-en un. Ça vous remettra le moral.

J'éclatai de rire. Je riais sur moi, sur elle ; et elle rit aussi.

Mais brusquement elle redevint sérieuse.

— Vous n'êtes plus triste, n'est-ce pas, Eben? Je veux dire — vous étiez si triste la première fois que je vous ai vu.

— Non, fis-je, tout va à merveille à présent. J'étais effrayé le soir où je vous ai rencontrée, je me sentais perdu...

Elle se pelotonna dans son fauteuil et avança les mains comme si j'allais la frapper.

— Oh, non! s'écria-t-elle. Oh, non! — ne dites jamais ça — plus jamais. Et puis vous n'étiez pas perdu — vous étiez ici — ici ce n'est pas perdu. Ça ne se peut pas. Il ne le faut pas. Je ne pourrais pas le supporter.

Et se tournant vers moi elle ajouta d'un air pitoyable :

— Nous ne pouvons pas être perdus tous les deux.

Cela ne dura qu'un instant, puis ce fut fini ; nous revînmes dans mon atelier avec ses murs jaunes, éclairés, la neige grise au dehors, mes tableaux répandus sur le plancher autour de moi, le monde que je connaissais, le monde que je voyais chaque jour, qui m'environnait, bien réel.

— Non, dis-je, je ne suis pas perdu. Pourquoi le serais-je? Quelle absurde façon de parler.

Elle me sourit, l'air désolé.

— Oui, c'est absurde, ne parlons plus de cette façon.

— Parce que, dis-je, avec des petites filles comme vous...

Elle approuva gravement :

— Des petites filles comme moi...

Elle se leva, me tendit sa tasse et la théière.

— Voilà, dit-elle, allez les laver pour ne pas oublier.

— C'est ça. Attendez-moi, je reviens tout de suite.

— Oui, je vous attendrai.

Je passai dans le couloir. Il faisait sombre dans l'escalier, la porte de Mrs Jekes était bien fermée, j'entendais tomber la neige sur la verrière du toit. Je rinçai les tasses et revins au plus vite.

— Jennie, dis-je.

Mais elle était partie, la pièce se trouvait vide. Je ne m'étais pas aperçu de son départ et n'avais pas entendu la porte d'entrée se refermer.

Je ne songeai que plus tard que je ne lui avais pas même demandé où elle habitait.

## VIII

Après la tempête, la ville étincela quelque temps, puis la neige disparut ; ramassée en montagnes blanches et dures, elle fut apportée dans le fleuve par des fourgons. L'espace d'une journée, l'air fut rempli de bruits d'hiver, de ces bruits dont un enfant se souviendra du temps de sa jeunesse : le roc des pelles de bois sur la glace, le cliquetis des piques, le gémissement et le ronronnement des autos, et les petites notes musicales des chaînes glissant sur la neige. Je fis un croquis du fleuve avec son courant rapide et plombé et une petite peinture à l'huile du Parc, des glissades des enfants sur leurs toboggans. Mais j'étais surtout heureux de ne rien faire, de parcourir la ville et de laisser mon esprit errer où il voulait. Je songeais sans cesse au portrait que je voulais faire de Jennie et je me demandais quand je la reverrais. Je ne voyais plus en elle une enfant. La dernière fois, elle m'avait paru ne pas avoir d'âge précis — ou bien se trouver à cet âge intermédiaire pendant lequel on ne peut savoir si l'enfant est une jeune fille, ou la jeune fille une enfant. Mon esprit reculait devant le mystère qui l'entourait et mes pensées s'en détournaient. Il me suffisait de sentir que, pour une raison ou une autre, là où étaient ses attaches en ce monde j'avais aussi les miennes.

Et, de connaître ce mystère n'aurait rien changé, je m'en rends compte à présent. Ça ne dépendait pas de moi. Rien ne dépendait de moi. Je ne pouvais pas plus appeler le printemps avant son heure qu'empêcher l'hiver de s'évanouir derrière moi.

Il arrive parfois qu'à la fin de l'été ou au début de l'automne il y ait une journée plus belle que toutes les autres, une journée si pure que le cœur en est transporté, perdu dans une sorte de rêve, saisi par un enchantement au delà des transformations et du temps. La terre, le ciel et la mer ont revêtu leurs couleurs les plus intenses, et brillent, tranquilles, sans la moindre brise ; le regard parcourt la distance, comme le ferait un oiseau sur l'air immobile. Tout est net et limpide, sans fin, sans changement possible, mais le soir, la brume s'élève, et de la mer monte un avertissement. A Truro, on dit que c'est un signe précurseur du temps.

Il en était ainsi de moi. Il me semblait que le monde entier baignait dans une lumière pure et paisible ; la mort n'existait plus, le mal était écarté, les cris des hommes, la folie, l'angoisse, se taisaient et, dans cette quiétude je percevais des sons encore plus lointains, comme un bruit d'embruns. Car, au delà du mal, gît un esprit inviolé, calme et distant.

Il y avait une fois, à une époque pas très reculée, des hommes qui croyaient que la terre était plate et que là où la terre et le ciel se rencontrent le monde prend fin. Cependant lorsqu'à la longue ils parvinrent à faire voile vers cet endroit formidable, ils le traversèrent et se retrou-

vèrent à leur point de départ. Cela leur apprit que la terre était ronde.

Cela aurait pu leur en apprendre davantage.

Cette courte et heureuse saison fut encore embellie par la visite de mon ami, Arne Kunstler, de Provincetown. Il arriva un matin dans sa veste de peau de mouton, grand, rouge et barbu comme un artiste vers 1880. Mais cette ressemblance se bornait à sa barbe ; en dehors d'elle il n'y avait rien en lui qui rappelât cette époque. Il était chargé d'un tas de toiles du Cap, qu'il installa sur des châssis, dans mon atelier. Ces tableaux sauvages et violents lançaient leurs flammes des murs et des planchers comme autant de scènes de l'enfer. A côté d'eux, ma peinture paraissait bornée, atténuée, fade, compassée.

Il n'était pas content de moi.

— Qu'est-ce que tu fais là, Eben, s'écria-t-il. Des portraits, des fleurs... Qu'est-ce qui t'a pris? Ce n'est pas, ajouta-t-il, que tu aies jamais été en passe de devenir un grand peintre, mais j'ai toujours cru qu'il y avait de l'espoir.

Sa voix, semblable à celle d'un vieux capitaine de navire, était toujours montée au diapason d'une demi-tempête. Pauvre Arne, je ne l'ai jamais pris très au sérieux, malgré toutes ses vociférations, et quant à sa peinture, il y avait longtemps que j'avais renoncé à la comprendre. Mais je me sentais de l'affection pour lui, car nous avions été étudiants ensemble et j'étais ravi de le voir. Son esprit ressemblait à une caverne des vents soufflant de tous les côtés à la fois. Il était amoureux de la couleur. On eût dit un Viking luttant frénétiquement dans un arc-en-ciel. Il vivait de rien, je me demande s'il vendait plus d'une toile par an. Mais il était heureux, car il ne mettait jamais son propre génie en doute. Il avait peu de besoins et ses chagrins étaient vastes et sans douleur.

Il aimait à déclarer que l'art doit appartenir aux masses, mais lorsque je lui faisais remarquer que ses peintures ne seraient jamais comprises par ces masses, il me considérait avec étonnement. Il tonitruait : Comprendre? Comprendre? Qui leur a demandé de comprendre? L'art n'a de sens que pour l'esprit créateur lui-même. Et puis, les masses ne sont pas aussi stupides que tu te le figures. Regarde un peu comme ils ont accepté Homère.

— Pas ses aquarelles, en tous cas, répondis-je. Et je me demande ce qu'Homère et toi avez en commun.

Bien entendu, il ne put répondre à cela. Il marmotta dans sa barbe :

— J'essayais simplement de te prouver...

Puis, il cria :

— Mais tu verras quand même.

Il ramenait le passé avec lui, les anciens jours de liberté et d'insouciance dans le vent et le soleil de New-England, l'hiver à l'atelier Dufoux dans la rue Saint-Jacques... la grande pièce sombre avec son poêle à charbon, les étudiants grelottants, les soirées dans le petit bistro du Boul' Miche, et ici, à l'académie, les premières leçons données par Hawthorne et

Olinsky. Journées de travail, nuits de discussions, quand il fallait établir à jamais les vérités éternelles, sans s'interrompre pour se demander ce qu'il adviendrait de l'artiste et de ses tableaux. Je le conduisis au musée de l'Art moderne, pour voir les Modigliani et à celui de Ferargil, pour admirer le seul Brockhurst, mon préféré ; mais il les méprisa autant les uns que les autres, il ne s'intéressait qu'à son propre travail.

C'est la ville qui lui plut surtout, au retour de son hiver au Cap, plat et venteux, il m'aida à observer avec un regard nouveau les pierres qui s'élevaient, les horizons imbibés de soleil, les ombres projetées autour de moi. Et mon cœur, dans lequel l'ancien mélange de doutes et d'angoisse commençait déjà à s'éclairer, agité par l'espoir, le beau temps, et par cette autre chose que je ne savais comment nommer, mon cœur s'épanouit dans un élan de joie vers l'avenir.

Inutile d'ajouter que Mrs Jekes prit aussitôt Arne en grippe. Dès le premier soir, pâle et sévère, elle monta en hâte l'escalier pour nous demander de faire moins de bruit — ce n'était guère une demande, elle nous en intimait plutôt l'ordre, debout sur le seuil, ses mains croisées sur son ventre, et ses regards pleins d'aigreur :

— Je voudrais savoir dans quelle sorte de maison vous croyez vous trouver, dit-elle, et ce que vous prétendez y faire, mais si vous n'en avez pas envie, il y a des gens qui veulent dormir et je peux toujours appeler la police si ça me plaît.

Je n'ose guère la blâmer, car nous étions jeunes, gais, et nous avions dû faire beaucoup de bruit. Je craignis qu'Arne n'en vînt à lui jeter quelque chose à la tête, mais après lui avoir lancé un long regard effaré, il se contenta de murmurer un : « Oui, madame », et de se retirer dans un coin.

Après le départ de Mrs Jekes, en descendant l'escalier avec la lourdeur d'une armée, je m'aperçus de la pâleur d'Arne et de son malaise. Je me moquai de lui, mais il m'interrompit :

— Non, Eben, tu as tort de rire. C'est une horrible femme, elle entre ici comme un glaçon et me gèle mes tableaux. Oh ! non, non, à partir de maintenant je n'élève plus la voix.

J'eus beau rire de ses paroles, je m'en souvins.

Pendant une semaine environ, je parcourus la ville avec Arne, heureux du beau temps et de la compagnie de mon ami. Je l'amenai à l'*Alhambra*, où, inutile de le dire, il vociféra contre ma fresque, tout comme le faisait Dufoix dans le temps, à Paris. Aux yeux d'Arne j'avais peint une scène stupide et vulgaire ; cependant, avec une assiettée de choucroute devant lui, il alla jusqu'à considérer la possibilité de peindre lui-même un panneau, peut-être celui au-dessus de la porte de service, en reconnaissance d'une semaine de bons repas. Mr Moore y réfléchit un moment, mais après avoir vu un échantillon des travaux d'Arne, il secoua la tête avec regret :

— Ce n'est pas que je considère Mr Kunstler autrement qu'un bon artiste, mais je dois songer à mes clients et m'arranger pour que tout le monde soit satisfait ici.

— Ça n'a aucune importance, dit Arne. N'y pensez- plus.

— C'est bon, fit Mr Moore. Enfin, merci de votre offre.

Ce fut Gus qui s'effaça le plus chaleureusement de le consoler.

— N'y faites pas attention, Mack, il y a des gens qui ne s'intéressent qu'à ce qu'ils mangent. Ainsi, quant à moi, j'aime à voir quelque chose de joli quand j'en ai le temps. Mais beaucoup s'en fichent, ils disent : Apportez la soupe et allons-y.

— N'y pensez plus, dit Arne.

Il fit un geste du bras, d'un air digne.

— L'artiste ne doit pas peindre pour vivre, fit-il. Eben, prenons un autre verre de bière. Je te le revaudrai une autre fois, quand je le pourrai.

— Ah! fit Gus, voilà un brave type.

Sa grosse main, rougie aux phalanges entoura son verre. Arne nous regarda d'un air rayonnant :

— Buvons à l'art, fit-il.

— Et aux amis, ajoutai-je.

— Les amis de Mack sont mes amis, dit Gus.

Nos nez s'enfoncèrent dans la mousse blonde. Arne redressa la tête pour respirer.

— Malgré tout, fit-il avec un faible mugissement, l'art n'a de sens que pour l'artiste qui le crée.

ROBERT NATHAN

*(La fin dans le prochain numéro).*

(TRADUCTION DE GERMAINE DELAMAIN)

# JUIN 1914

*Vendredi* 5 *juin* 1914.

Arrivé à Paris, à 4 heures de l'après-midi [1], je trouve sur le quai de la gare mon secrétaire, Sabatier d'Esperan, venu pour m'annoncer immédiatement l'échec de la combinaison Bourgeois et, par suite, l'abrogation de la loi des « trois ans ».

Mon parti est pris aussitôt. La question qui se pose dépasse de beaucoup les manigances et les bas-fonds de la politique intérieure. C'est une question nationale, au premier chef : l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg n'a pas le droit de se taire.

A peine entré chez moi, rue de la Baume, je téléphone au Quai d'Orsay pour obtenir une audience de Doumergue et le prier de faire savoir à son successeur que, si la loi des « trois ans » n'est pas maintenue expressément, je donnerai ma démission d'ambassadeur.

C'est le directeur du Cabinet, Margerie, qui reçoit ma communication. Il me répond que Doumergue est absent jusqu'à demain soir, que d'ailleurs il n'a plus qualité pour recevoir ma visite.

Je téléphone alors à mon ancien ministre, Stéphen Pichon, qui comprend, à mots couverts, ma résolution et qui me dit :

— Je vous approuve entièrement. L'abrogation du service de trois ans serait un désastre national. Je savais bien que vous n'hésiteriez pas à faire votre devoir. En offrant votre démission, vous nous apportez un concours précieux, qui peut encore tout sauver... C'est Viviani qui va être chargé de former le nouve au Cabinet. Je pourrais aller le voir de votre part ; mais Briand saura mieux lui faire entendre raison. Il faut que Briand vous reçoive dès demain matin ; je vais donc lui téléphoner pour qu'il vous fixe un rendez-vous.

*Samedi* 6 *juin* 1914.

Briand me reçoit, avenue Kléber, à 9 h. 30.

— Pichon, me dit-il, m'a mis au courant de ce qui vous amène. Moi aussi, je vous approuve entièrement. La crise actuelle est une des plus

1. Paléologue arrivait de Russie, où il exerçait les fonctions d'ambassadeur.

graves que nous ayons traversées depuis 1870... Nos radicaux et nos socialistes sont fous ; ils ne voient pas qu'ils sont en train de perdre la France... Et maintenant parlons affaires. Alors, c'est vrai ce que m'a téléphoné Pichon ? Si le nouveau Cabinet ne maintient pas expressément le service de trois ans, vous donnez votre démission d'ambassadeur ?

— Oui.

— Je peux m'en porter garant auprès de Viviani ?

— Oui.

— C'est bien. Merci... J'ai déjà prévenu Viviani de ma visite. Il m'attend... Mais, avant que je ne parte, donnez-moi, en termes précis, la formule qui peut justifier le mieux votre décision.

— Rien de plus simple. Il y a trois mois à peine, j'ai affirmé à l'empereur Nicolas que la France gardera sa puissance militaire intacte, que le service de trois ans sera maintenu strictement. Je n'aurais plus, à ses yeux, la moindre autorité si je venais lui dire le contraire aujourd'hui. J'ai tenu le même langage au grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, le généralissime éventuel, quand j'ai examiné avec lui les plans d'opérations élaborés par les deux états-majors. Vraiment, je ne pourrais plus me représenter devant lui... D'ailleurs, quand j'ai accepté le poste de Saint-Pétersbourg, j'ai spécifié, devant le président de la République, que j'aurais à y appliquer la politique traditionnelle de l'alliance, politique pacifique assurément, mais ayant pour condition et pour garantie une puissance militaire toujours prête à fonctionner... Voilà ce que vous pouvez dire, de ma part, à M. Viviani, en ajoutant que, si le nouveau Cabinet ne maintient pas expressément et sans aucune réserve le service de trois ans, je lui remets aussitôt ma démission.

— Parfait, et merci encore... Laissez-moi vous poser une dernière question. Et je vous jure que je garderai votre réponse pour moi seul. Croyez-vous à la guerre ?

— J'ai l'intime conviction que nous allons vers l'orage. Sur quel point de l'horizon, à quelle date éclatera-t-il ? Je ne saurais le dire. Mais les symptômes objectifs, les signes prémonitoires sont désormais trop manifestes et trop concordants : nous n'éviterons plus la guerre.

— Alors quoi ! La guerre est peut-être imminente ?

— Oui, peut-être.

Je le quitte sur ces mots, car on lui téléphone que Viviani le prie de venir immédiatement.

A 4 heures du soir, Viviani renonce à former le Cabinet. Poincaré fait appel ensuite à Paul Deschanel, qui se dérobe.

Quelle n'est pas ma surprise de lire dans les journaux du soir que j'ai notifié à Viviani ma décision de quitter l'ambassade de Saint-Pétersbourg, si le nouveau Cabinet ne maintient pas le service de trois ans !

Or, je n'ai raconté à personne ma conversation de ce matin avec Briand, qui, d'autre part, m'avait dit :

— N'est-ce pas? Que tout cela reste entre nous! Pas un mot à personne!... Il ne faut pas qu'on puisse accuser Viviani de s'être laissé intimider par la menace d'un ambassadeur...

*Dimanche* 7 *juin* 1914.

Ce matin, dans tous les journaux, le récit plus ou moins exact de mon intervention auprès de Viviani est mis en vedette. Et, naturellement, les feuilles d'extrême-gauche me couvrent d'injures.

A 9 heures, Stéphen Pichon me téléphone :

— La personne que vous êtes allé voir hier (Briand) me charge de vous dire que, dans un intérêt supérieur, *on* a cru devoir faire connaître à la presse votre intervention. Il faut révéler à l'opinion publique toute la gravité de la crise actuelle... Merci encore de ce que vous avez fait!

A 11 heures, je vais causer avec Joseph Reinach, chez qui je trouve Adrien de Montebello. Ces deux anciens membres de la Commission de l'Armée, qui l'un et l'autre ont perdu leur siège aux dernières élections législatives, sont fort émus. Dans un subit élan de son exubérance et de sa cordialité coutumières, Montebello m'embrasse :

— Bravo, cher ami!... Vous êtes venu en sauveur. Il n'était que temps!... Oui, sans vous, sans votre courageuse intervention, Viviani capitulait sur le service de trois ans!... Et savez-vous quelle est la question qui se pose actuellement? Ce n'est ni plus ni moins que la question de savoir si, dans quelques années, il y aura encore une France!

— C'est, en effet, la question qui se pose aujourd'hui. Mais soyez sûr qu'elle sera tranchée bien avant *quelques années*.

La suite de notre conversation répète mon entretien d'hier avec Briand.

A 1 h. 45, matinée au Théâtre-Français, où l'on représente *Macbeth*, traduction de Richepin. Bartet y est incomparable d'énergie pathétique et concentrée dans le rôle de Lady Macbeth.

A 6 heures, Paul Deschanel vient me voir, rue de la Baume.

Dressant la tête, dardant ses regards, faisant vibrer sa voix, il me dit :

— Je tiens, mon cher ami, à vous expliquer pourquoi j'ai refusé hier de former le Cabinet; je veux que vous soyez exactement informé!... Vous pensez bien que je ne méconnais pas la gravité des circonstances, et vous ne doutez pas non plus que j'approuve entièrement votre généreuse intervention. Mais je crois qu'en restant à la présidence de la Chambre, je servirai beaucoup mieux la cause de nos grands intérêts nationaux... Et puis, je serai franc : je n'ai pas voulu accepter de former le nouveau Ministère, parce que, en m'offrant la présidence du Conseil, Poincaré n'a qu'une idée : me casser les reins!

Et, comme je proteste, il poursuit rageusement :

— Je vous le répète. En voulant me forcer à prendre le pouvoir, Poincaré n'a qu'une idée : me casser les reins... Et même le fond de sa pensée lui a échappé hier ; car il a osé me dire : *Je saurai bien vous arracher de votre fauteuil présidentiel...* Il ne me pardonne pas les 411 voix qui m'ont élevé à la présidence de la Chambre, il ne me les pardonnera jamais...

Pendant un long quart d'heure, toute sa vieille rancune fermente et déborde. Quand il me quitte brusquement, il a dans les yeux une inquiétante expression de colère, de méfiance et d'orgueil.

*Lundi* 8 *juin* 1914.

Depuis l'échec de Viviani, c'est Alexandre Ribot qui s'efforce de constituer le nouveau Ministère ; il se propose de confier le portefeuille des Affaires étrangères à Léon Bourgeois et celui de la Guerre à Delcassé. Violente opposition des groupes radicaux et socialistes, qui continuent à fulminer contre moi.

Ce matin, Delcassé me fait dire, de la part de Ribot, que la constitution du Ministère est en bonne voie et que la déclaration ministérielle maintiendra expressément, hautement, le service de trois ans.

A 12 h. 30, je déjeune chez la comtesse Stanislas de Castellane, avec le grand-duc Nicolas Michaïlovitch, la princesse Lucien Murat, Paul Hervieu, le marquis de Ségur, Aristide Biand, etc...

Tandis que nous passons à table, Briand me glisse dans l'oreille :

— Vous nous avez rendu un fameux service!... Mais nos fous de l'extrême-gauche sont résolus à ne pas laisser vivre, même un jour, le Cabinet Ribot.

Après le déjeuner, le grand-duc Nicolas Michaïlovitch — celui qu'on surnomme à Saint-Pétersbourg « Nicolas-Égalité » à cause de son libéralisme frondeur — m'attire dans un coin et, de sa voix claironnante qui retentit jusqu'au fond du salon, il me dit :

— Bravo! mon cher ambassadeur. Vous n'avez fait que votre devoir; mais, comme il pouvait vous coûter votre ambassade, je vous applaudis cordialement... La combinaison Ribot-Delcassé va réussir, n'est-ce pas?... Oui?... Tant mieux! Ah! comme c'est beau cette crise que vous traversez!... Tout à l'heure, notre ami Castellane me disait : « *Vous nous voyez, monseigneur, dans une sale pétaudière !* » Je lui ai répondu : « *Votre pétaudière, je l'admire et je l'envie !... Ne m'en demandez pas plus...* » Mais vous, mon cher ambassadeur, vous me comprenez. Assurément, la dispute est forte ici. Tous les partis se chamaillent, s'injurient, se déchirent, et les polémiques sont d'autant plus violentes que l'objet du conflit est un grand intérêt national. N'empêche que, dans cette bagarre, l'opinion publique se manifeste, s'affirme... Tandis que chez nous, sur les bords de notre chère Néva!... Vous avez vu comment se font et se défont les ministères! Un beau matin, sans que personne sache pourquoi, un ministre

est congédié, comme ici on ne congédierait plus un laquais! L'empereur, certes, est toujours plein d'excellentes intentions. Mais vous savez qui le mène! Vous l'avez vue en action, l'influence de l'immonde gredin, que je ne veux pas nommer [1]!... Ah! que je l'admire et que je l'envie, votre pétaudière!

A 3 heures, je fais visite au président Fallières, qui m'accueille avec sa bienveillance et sa bonhomie habituelles. Très amicalement, il me laisse entendre que la publicité donnée à mon offre de démission l'a choqué. Je l'instruis de ce qui s'est réellement passé :

— Ah! voilà qui va bien! s'écrie-t-il. Je ne vous cacherai pas que plusieurs de mes amis, des radicaux naturellement, sont venus me parler de vous avec colère. Je vous ai défendu, car j'étais sûr de votre correction; je vois que j'ai eu raison... Mais dites-moi : les affaires vont-elles donc si mal? Etes-vous donc si inquiet?

Je m'explique à fond et je conclus :

— Quand j'ai pris la direction des affaires politiques au mois de janvier 1912, vous m'avez tenu, Monsieur le président, un langage que je n'ai pas oublié.

— Quel langage?

— Vous m'avez dit, textuellement : « *Les fonctions que vous allez remplir vous mettront en main toutes nos informations diplomatiques; vous saurez tout; j'irai plus loin, vous devrez tout savoir. Eh bien! le jour où la guerre vous paraîtrait menaçante, je vous ordonne de me prévenir. J'en parlerai alors avec votre ministre et vous vous conformerez ensuite à toutes ses instructions. N'oubliez pas mon ordre...* » Vous m'avez même fait la confiance d'ajouter : « *Si je vous donne une consigne aussi péremptoire, c'est que le président de la République n'est pas toujours bien renseigné sur la politique étrangère. Le plus souvent, il n'en sait que ce qui se dit au Conseil des ministres. Or, l'on a vu parfois, au Quai d'Orsay, des ministres qui gardaient jalousement, pour eux seuls, le secret de leurs combinaisons. Et c'est cela dont je me préoccupe toujours. Car, plus j'y pense et plus je m'affermis dans cette idée : si le peuple français a conscience d'être attaqué, il marchera comme un seul homme; il ne marchera jamais pour réparer les sottises d'un de ses ministres.* »

M. Fallières m'interrompt gravement :

— Alors, vous croyez que nous sommes sous la menace d'une agression allemande?

— Pas aujourd'hui, monsieur le président, mais à bref délai... Un délai de quelques mois, et par la force des choses.

Il reste, un instant, silencieux, la figure atterrée. Puis, relevant la tête, il reprend, d'un ton ferme :

— Je vous répète, mon cher ambassadeur, ce que je vous disais, il y

1. Raspoutine.

a deux ans : si le peuple français a conscience d'être attaqué, il marchera comme un seul homme.

A 6 heures, je suis chez Millerand. Causerie affectueuse et concise, exacte et substantielle. Je lui rapporte ce que vient de me dire le président Fallières. *Si le peuple français a conscience d'être attaqué...*

Son visage se durcit tout à coup ; puis, d'une voix sèche et martelée, il me lance :

— N'en doutez pas ! Notre esprit national est excellent. Nous ne tolérerions plus aujourd'hui ce que nous avons toléré en 1905 et 1911. Si l'Allemagne nous menace, nous ne nous laisserons plus intimider. Si elle nous attaque, la France tout entière se dressera contre elle !

Il m'interroge enfin sur l'état militaire de la Russie ; je lui donne, à cet égard, toute satisfaction.

Quand j'ai quitté Millerand et que, pour rentrer chez moi, je longe à pied l'avenue des Invalides [1], j'ai l'impression d'un grand voile sombre qui descendrait sur mes yeux. Pourtant, l'ami, devant lequel je viens de m'exprimer en toute franchise, ne m'a certes pas découragé. Loin de là ! Mais, au contact de son patriotisme énergique, à l'épreuve de son jugement droit et positif, j'ai mieux senti la force de mes idées, la vraisemblance de mes prévisions.

*Mardi* 9 *juin* 1914.

Visite au général Joffre, pour le mettre au courant de mes derniers entretiens avec le tsar et le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch sur les questions militaires.

Je lui garantis que, si l'alliance avait à fonctionner, toutes les armées russes prendraient immédiatement l'offensive et que leur principal effort se développerait en direction de Breslau, Posen, Kœnigsberg.

— Parfait ! s'écrie-t-il. C'est ce que j'ai toujours conseillé au grand-duc Nicolas. Il faut que, dès l'ouverture des hostilités, l'Allemagne ait à se défendre sur ses deux fronts. L'invasion très probable de la Belgique par les Allemands doit avoir simultanément pour contrepartie l'invasion de la Prusse Orientale et de la Posnanie par les Russes. Dites bien à l'Empereur que le sort de la guerre ne se décidera pas en Galicie, contre les Autrichiens, mais sur la Vistule et sur l'Oder, contre les Allemands...

Je lui donne enfin quelques précisions techniques au sujet des opérations qu'envisage l'état-major russe.

Puis nous parlons de la crise française ; le général Joffre me confie que, si le service de trois ans n'est pas maintenu, il fera comme moi, il résignera ses fonctions. Il ajoute, de sa voix calme et lourde :

— J'y ai longuement réfléchi. Ce qui est en cause aujourd'hui, c'est une question de vie ou de mort pour la France.

Ce soir, le Ministère est constitué, avec Alexandre Ribot à la prési-

1. Millerand habitait, 2, avenue de Villars.

dence du Conseil et à la Justice, Léon Bourgeois aux Affaires étrangères, Delcassé à la Guerre, Clémentel à la Marine, etc. Le service de trois ans est sauvé!

*Mercredi* 10 *juin* 1914.

Le Cabinet Ribot est assez bien accueilli par les journaux. Seuls, les organes de l'extrême-gauche, comme *l'Humanité*, *le Radical*, *la Guerre sociale*, le couvrent d'injures et se proclament résolus à lui rendre la vie impossible. Naturellement, le « complot Paléologue » tient une grande place dans leurs anathèmes.

*Jeudi* 11 *juin* 1914.

Le Cabinet Ribot prépare la déclaration ministérielle qui sera lue demain devant les Chambres.

A 2 h. 30, je suis convoqué par mon nouveau ministre, Léon Bourgeois, qui m'invite à lui parler « en toute confiance ».

D'abord, quant aux dangers qui menacent la paix européenne, je lui répète ce que j'ai dit à Briand, le 6 juin. Il ne m'interrompt pas une seule fois ; mais son attitude penchée vers moi, la concentration de sa physionomie, l'acuité de son regard me font sentir que chacune de mes paroles se communique à son esprit. D'ailleurs, de tous nos hommes politiques, je n'en connais pas qui ait l'intelligence plus souple et réceptive.

Quand j'ai fini mon exposé, il reprend :

— Votre langage, auquel Briand m'avait préparé, ne m'en cause pas moins une forte impression. Je crains que vous ne voyiez juste... Mais ce qui est, selon moi, la partie faible de vos raisonnements, ce que je ne comprends pas et que je vous prie de m'expliquer, c'est comment vous imaginez que la guerre puisse éclater dans un bref délai.

— Vous me demandez quelle sera la cause effective et déterminante, la cause occasionnelle de la guerre. Je l'ignore absolument. Nul ne saurait prévoir sur quel point de l'horizon éclatera l'orage. Mais ce qui n'est pas douteux pour moi, c'est que désormais un incident quelconque suffirait à provoquer le conflit. Or, dans l'état de nervosisme et de fébrilité où vit l'Europe, un incident peut naître chaque jour... En tous cas, monsieur le ministre, ma conviction est si profonde et réfléchie que j'ai l'impérieux devoir de la faire partager au Gouvernement de la République, même au prix d'un grand sacrifice personnel. *Et nunc liberavi animam meam.*

Il me remercie avec une chaleur affectueuse qui me touche vivement ; il m'assure d'ailleurs que la déclaration ministérielle me donnera demain tous les apaisements que je peux souhaiter. Il poursuit :

— Mais demain, à la Chambre, la séance menace d'être tumultueuse. L'opposition est déchaînée!... Il est possible que vous soyez mis en cause. M. Ribot m'a donc chargé de vous demander une lettre, que vous m'adresserez à moi, votre supérieur hiérarchique, et qui précisera le rôle

que vous avez joué ces derniers jours. En cas de besoin, le président du Conseil l'opposerait à vos accusateurs.

Et pour gagner du temps, il me prie d'écrire cette lettre immédiatement sur son bureau. Je la rédige en quelques minutes [1]. Il l'approuve et me congédie :

— Revenez me voir après-demain ; je veux causer avec vous à loisir.

*Vendredi* 12 *juin* 1914.

Séance au Palais-Bourbon.

Sur la question du service militaire, la déclaration ministérielle est aussi ferme et précise que je pouvais la souhaiter ; elle maintient catégoriquement le service triennal :

« Les lois militaires sont, de toutes les lois, celles qui ont le plus besoin de stabilité. Si nous commettions la faute d'ébranler la loi récente, alors que rien n'est changé à l'équilibre des forces militaires en Europe, nous perdrions non seulement la sécurité dont nous avons besoin, mais encore le grand effet moral qu'ont produit le vote de la loi et son acceptation par le pays... »

Aussitôt, le débat s'ouvre. Les interpellateurs bondissent à la tribune et lancent leurs attaques.

Ribot leur répond avec la haute et simple assurance qui lui est propre. Mais son discours est haché d'interruptions violentes, où le nom de « Paléologue » résonne plusieurs fois, suivi d'épithètes gracieuses.

Quand le président du Conseil descend de la tribune, ses adversaires déposent devant la Chambre un ordre du jour, très habilement rédigé, qui va permettre à toute la gauche de voter contre le Cabinet, sans que l'on puisse lui reprocher de n'avoir pas maintenu la loi militaire. Mais Ribot exige la confirmation expresse du service triennal. On vote. Le Cabinet est renversé par 306 voix contre 262.

Ainsi, le Cabinet Ribot, en qui je plaçais tant d'espérances, est mort sans avoir vécu ! Mais, s'il succombe, ce n'est que par un artifice de procédure. Le vrai combat n'a pas été livré : la Chambre a éludé la question militaire. Il faudra bien que, tôt ou tard, elle prenne sa responsabilité devant le pays et devant l'histoire... Espérons encore !

*Samedi* 13 *juin* 1914.

Ce matin, à 9 heures, Stéphen Pichon me téléphone :

— Après le vote d'hier à la Chambre, êtes-vous encore dans les intentions que vous m'avez confiées l'autre jour ?... Si le prochain Ministère ne maintient pas le service de trois ans, donnerez-vous immédiatement votre démission ?... J'ai besoin de le savoir avec exactitude pour la combi-

1. Cette lettre, simple rappel des faits, se termine ainsi : « Comment la presse a-t-elle connu l'entretien confidentiel que je venais d'avoir avec M. Briand et qui était destiné à l'information de M. Viviani, je l'ignore. Mais j'affirme n'avoir ni directement, ni indirectement participé à cette divulgation. »

naison qui se prépare dans la coulisse. Je ne peux vous en dire plus par le téléphone.

— Je persiste plus que jamais dans ma résolution.

— Très bien!... Merci!... Je garde un peu d'espoir.

Ces paroles sibyllines s'éclairent pour moi, quand j'apprends, vers midi, que le président de la République vient de rappeler Viviani pour lui confier de nouveau la mission de résoudre la crise. Je sais que Poincaré apprécie beaucoup son patriotisme, la culture de son esprit et la richesse de ses dons oratoires. D'autre part, l'intransigeance de son radicalisme, la crudité de son langage, le débraillement de ses mœurs, enfin un certain charme puissant, généreux et vulgaire le rendent très sympathique à l'extrême-gauche. Peut-être donc les vainqueurs d'hier, sentant déjà le péril de leur victoire, comptent-ils sur lui pour inventer les formules transactionnelles que la situation commande.

La chute du Cabinet Ribot provoque, à l'étranger, une vive émotion. Les journaux de Berlin exultent; la presse anglaise est consternée. Le *Times* écrit : « Le vote d'hier peut avoir des conséquences très sérieuses pour la France et pour l'Europe. Nous déplorons la conduite des députés français; elle diminuera forcément la confiance de l'Europe dans la ténacité de la France à garder le rang que son histoire lui assigne parmi les nations... »

La combinaison d'un Cabinet Viviani était si bien préparée dans la coulisse que, vers 5 heures, le nouveau Ministère est constitué. Viviani prendra les Affaires étrangères; il maintiendra le service de trois ans tout en déclarant que la loi militaire n'est pas intangible et que, plus tard, aussitôt que les circonstances le permettront, etc...

A 6 heures, j'ai audience de Poincaré.

Depuis une semaine que je suis à Paris, je m'étais abstenu de le voir, afin de ne pas le compromettre dans ses laborieuses négociations pour l'enfantement d'un nouveau Cabinet.

Accueil très affectueux, bras ouverts. Il s'écrie :

— Je peux enfin te voir, sans que nous ayons l'air de conspirer!... La crise a fini mieux que je ne croyais... Tu as été fortement houspillé; mais tu as bien agi : ta situation eût été impossible à Saint-Pétersbourg... Je fonde beaucoup d'espoir sur Viviani : il est patriote, il a du courage et du talent; c'est enfin l'un des hommes qui ont le plus d'action sur la Chambre.

— Oui; mais il n'a pas la moindre notion des affaires diplomatiques; il est paresseux comme un loir et c'est le plus mal embouché de tous nos politiciens. Pour t'accompagner à Saint-Pétersbourg, tu aurais pu trouver mieux.

— Tu es trop exigeant.

Puis nous parlons de la situation européenne, des nuages qui s'accumu-

lent à tous les points de l'horizon. Je conclus, comme dans mes entretiens avec Briand et Bourgeois :

— Nous allons vers l'orage ; nous n'éviterons plus la guerre.

Poincaré me répond :

— Moi aussi, je suis inquiet, sans être pourtant aussi pessimiste que toi. Mais l'opinion française ne voit pas, ne veut pas voir le péril ; elle ne s'intéresse qu'à l'affaire Caillaux. Quel aveuglement!... Néanmoins, tu as beaucoup impressionné Briand et Bourgeois ; ils me l'ont avoué tous les deux.

Pour finir, je concerte avec Poincaré le programme des questions qu'il traitera bientôt à Saint-Pétersbourg ; je lui indique deux sujets, qui me paraissent d'une importance capitale :

1° Obtenir de l'empereur que les chemins de fer stratégiques soient achevés dans le plus bref délai ;

2° Amorcer l'alliance russo-anglaise, en démontrant au Gouvernement impérial la nécessité de régler au plus vite le litige persan.

Là-dessus, Poincaré, qui a fort a faire, me congédie, en me priant de venir le revoir, la veille de mon départ ; il ajoute, avec un gros soupir :

— Tu sais que je ne m'amuse pas tous les jours ici!

Dîné chez la baronne de Pierrebourg, avec la princesse Lucien Murat, la comtesse Mathieu de Noailles, Paul Hervieu, l'abbé Mugnier, etc.

Paul Hervieu me prend à part :

— J'ai vu hier, me dit-il, Léon Bourgeois. Il est terrifié de ce que vous lui avez raconté ; il pense, comme moi, que nous devons à tout prix éviter la guerre, vous entendez, *à tout prix ;* car la propagande socialiste a détruit toute discipline et tout patriotisme dans l'armée...

Madame de Noailles m'interroge passionnément sur la Russie et l'âme russe ; mais elle n'écoute pas une seule de mes réponses. Elle part de ses propres questions pour se lancer dans des dithyrambes apocalyptiques et fulgurants. Elle me rappelle la sibylle de Lucain :

« Jamais Apollon ne posséda plus pleinement le corps d'une pythonisse... »

*Dimanche* 14 *juin* 1914.

Visite de Stéphen Pichon, qui veut causer avec moi plus librement que nous n'avons pu le faire par téléphone ; il voudrait connaître « à fond » les impressions que j'ai rapportées de Saint-Pétersbourg et qui m'ont déterminé à prendre, dans la crise ministérielle, une attitude si catégorique.

Après m'avoir écouté en silence, il me dit :

— Vous avez encore plus raison que je ne croyais. Évidemment, nous marchons à la guerre... D'ailleurs, vous vous rappelez nos pronostics de l'automne dernier, quand nous avons appris les stupéfiantes déclarations de Guillaume II au roi des Belges : *La guerre est inévitable et prochaine.*

*Le peuple allemand veut en finir avec la France*... Depuis lors, j'ai, comme vous, la conviction que désormais un incident quelconque peut mettre le feu à toute l'Europe.

Il ajoute affectueusement :

— Votre intervention a produit un excellent effet. Les socialistes eux-mêmes commencent à voir le péril extérieur. Aussi, vous avez pu le constater ce matin, leurs journaux ont cessé de nous attaquer. Enfin — et c'est le plus important — Viviani a reçu de Jaurès l'assurance que l'extrême-gauche ne cherchera pas à le renverser après-demain, quoique la déclaration ministérielle refuse nettement d'abroger la loi militaire... Vous voyez, cher ami, que vous avez fait du bon travail : j'ai tenu à venir vous en remercier.

Ce matin, l'empereur Nicolas, l'impératrice Alexandra et leurs enfants, naviguant à bord du *Aandart*, sont arrivés à Constantza, pour leur visite au roi Carol et à la famille royale de Roumanie. Sazonov et Jean Bratiano accompagnent leurs souverains.

Que sortira-t-il de cette rencontre? Sazonov me disait récemment : « Je ferai tout le possible pour amener la Roumanie dans le jeu franco-russe [1]. »

*Lundi* 15 *juin* 1914.

J'ai voulu attendre le dénouement de la crise ministérielle pour aller voir Isvolsky [2]. Dès ce matin, je vais lui communiquer les bonnes impressions que Stéphen Pichon est venu m'apporter hier. Je le trouve, comme d'habitude, sombre, nerveux, excité, d'ailleurs très intelligent et très bien renseigné, mais s'exprimant toujours d'un ton si acerbe et si agressif qu'il vous ferait abjurer vos propres opinions par cela seul qu'il les soutient.

— Vous m'enlevez, me dit-il, un grand poids que j'avais sur le cœur. Tous ces jours-ci, j'ai tremblé pour notre alliance... Jamais peut-être le péril germanique n'a été plus menaçant. De toutes parts, les mauvais symptômes s'accumulent. Il est visible que l'Autriche et la Bulgarie travaillent à rallumer le feu dans les Balkans. L'Allemagne s'installe en maîtresse à Constantinople... Pas plus que moi, sans doute, vous ne savez ce que l'empereur Guillaume et l'archiduc François-Ferdinand viennent de comploter à Konopischts. Mais soyez sûr qu'ils se sont excités l'un l'autre sur la guerre, sur le démembrement de la Serbie, sur la transfor-

1. Depuis le traité de Berlin (1878), depuis l'annexion brutale de la Bessarabie à l'Empire des Tsars, la Roumanie témoignait à la Russie une méfiance irréductible. En 1883, le roi Carol s'était même secrètement affilié à la coalition des Puissances germaniques. Après l'entrevue de Constantza, les relations des deux pays s'inspirèrent d'un esprit nouveau, qui rendit bientôt possible l'accession de la Roumanie à la Triple Entente.

2. Ambassadeur de Russie à Paris.

mation de l'Europe... Et c'est le moment que la France choisirait pour réduire ses armées! Ce serait une folie, une abdication, un suicide. Grâce à Dieu, votre instinct national a fini par l'emporter... Vous connaissez mes idées : je ne vois de garantie pour la paix générale que dans l'équilibre européen, c'est-à-dire l'équilibre des alliances, donc l'équilibre des forces militaires...

Puis durant dix minutes, il se lance dans une charge à fond de train contre sa grande ennemie l'Autriche, « cette stupide Autriche, qui ne comprend même pas qu'elle n'est plus de taille à satisfaire ses convoitises balkaniques et qu'elle en sera la première victime. »

Quand je sors de son cabinet, il me dit :

— L'empereur vous sera très reconnaissant du rôle que vous avez joué dans la crise.

*Mardi* 16 *juin* 1914.

Le nouveau Cabinet se présente, cet après-midi, devant les Chambres.

Au Palais-Bourbon, Viviani donne lecture de la déclaration ministérielle qui, par sa netteté vigoureuse, dépasse toutes mes espérances :

*Un des devoirs les plus hauts du Gouvernement sera de persister dans la politique extérieure suivie depuis tant d'années par la République. Nous développerons une alliance féconde en heureux résultats, fortifiée à l'épreuve du temps, au milieu des sympathies qui unissent deux peuples, tous deux attachés à la paix... Mais ce n'est pas seulement de cette alliance que la France tire sa force. Elle la tire d'elle-même. Le Gouvernement déposera, à bref délai, un ensemble de projets sur la préparation militaire de la jeunesse et sur la réorganisation des réserves. C'est seulement après que ces projets auront été votés, puis appliqués, c'est quand leur application aura démontré leur efficacité que le Gouvernement pourra proposer un allègement partiel des charges militaires. Jusque-là, le Gouvernement s'en tiendra à l'application exacte et loyale de la loi.*

Interpellé par Jaurès, Viviani répond dans un langage pressant, alerte et coléré, qui respire une conviction ardente. C'est, je présume, la première fois qu'un ministre d'extrême-gauche s'institue l'avocat et le champion des grands intérêts nationaux. Il en est récompensé par un bel ordre du jour, qui lui accorde la confiance de la Chambre par 370 voix contre 137.

1. Le 12 juin 1914, l'archiduc-héritier François-Ferdinand avait reçu l'empereur Guillaume dans son merveilleux domaine de Konopischt, en Bohême. Cette rencontre a suscité de nombreuses légendes. Historiquement, l'énigme n'est pas résolue.

*Mercredi* 17 *juin* 1914.

Je reçois à déjeuner, au restaurant Laurent des Champs-Élysées, André Tardieu, rédacteur de la politique étrangère au *Temps*, qui vient d'être élu député, André Chaumeix, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, et mon secrétaire de Saint-Pétersbourg, Charles de Chambrun.

Nous parlons de la situation générale, de tous les tristes dessous que nous a découverts la crise récente. Je me félicite néanmoins du brillant succès remporté par Viviani à la Chambre ; j'y vois un signe d'heureux augure pour le relèvement de notre esprit national.

Tardieu est pessimiste.

— Cette fois, la France est perdue — dit-il — la dégringolade est commencée et s'accélérera de jour en jour. Nous sommes déjà plus bas qu'au temps du Directoire.

J'objecte :

— Quand cela serait — et cela n'est pas — nous aurions encore le droit d'espérer le miracle du Consulat.

Et je cite la belle pensée de Richelieu : « Si notre inconstance naturelle nous jette souvent en des précipices effroyables, notre légèreté même ne nous permet pas d'y rester et elle nous en tire avec une telle promptitude que nos ennemis, ne pouvant prendre une juste mesure de variations si fréquentes, n'ont pas le loisir de les mettre à profit. »

Mais Tardieu reprend :

— L'histoire vous illusionne, cher ami. Je vous le répète : la France est perdue. Vous ne vous doutez pas des ravages que la propagande socialiste a causés dans le peuple et dans l'armée. Cette guerre, que vous annoncez à brève échéance, elle ne se fera pas. La mobilisation générale ne pourra pas s'exécuter. Il y aura des émeutes et des grèves sur tout le territoire. Les réservistes refuseront de partir ; les régiments lèveront la crosse en l'air au chant de *l'Internationale*. Voilà comment notre pays répondrait demain à une provocation de l'Allemagne [1]!... Faites donc tout le possible et même l'impossible, mon cher ambassadeur, pour nous épargner la guerre!

— C'est précisément ce que je fais. Et notre ami Chambrun, qui est là, peut vous attester le langage que je tiens à Saint-Pétersbourg, dans

1. Au mois de mai 1913, le maintien de la classe sous les drapeaux avait provoqué de graves mutineries dans les garnisons de Belfort, Toul et Paris. Le 21 mai, *la Gazette de la Croix*, de Berlin, écrivait :

« Les graves manifestations des soldats français à Toul, Belfort et Paris jettent une vive lumière sur l'état de choses qui règne dans l'armée de la France républicaine. Toutes les tentatives d'étouffement des milieux officieux ne réussiront pas à dissimuler l'esprit nettement antimilitariste qui règne actuellement au sein de l'armée française.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il ne peut plus exister le moindre doute que ce mouvement contre le rétablissement du service de trois ans a été mis en branle par les éléments révolutionnaires et socialistes ».

tous les milieux, en toute occasion. Il vous attestera aussi les rapports confiants que je m'efforce d'entretenir avec mes collègues d'Allemagne et d'Autriche...

Pour changer le cours de mes idées après cette lugubre conversation, je vais, à 6 heures, entendre le maître organiste Bonnet à Saint-Eustache. L'église est déserte, portes closes ; mais l'immense nef est tout illuminée, toute dorée par les feux du soleil couchant ; et les superbes vitraux de l'abside rayonnent magiquement. Je trouve dans la tribune de l'orgue, la comtesse Stanislas de Castellane, le prince et la princesse de Bassiano (Caetani, Boniface VIII!...), Abel Bonnard et Gabriel d'Annunzio. Les grandioses harmonies de Bach et le lyrisme passionné de Liszt m'enlèvent aux inquiétudes présentes. Belle figure de Bonnet, quand le flot des ondes symphoniques l'emporte ; puissante et contagieuse émotion qu'il diffuse autour de lui. Un instant, d'Annunzio me glisse à l'oreille :

— Vous rappelez-vous notre méditation, à Florence, devant le sublime portrait du moine organiste dans le *Concert* de Giorgione ? Vous rappelez-vous ses mains nerveuses qui semblent évoquer les sons ? Vous rappelez-vous la spiritualité fascinante de ses yeux qui ne voient plus le monde extérieur ?

Au sortir de l'église, j'offre à d'Annunzio de le ramener dans ma voiture. Il accepte. Mais quand nous arrivons au quai du Louvre, devant le jardin de l'infante, il me propose de marcher un peu. Nous allons ainsi jusqu'à la place de la Concorde.

— Maintenant, me dit-il, je voudrais vous parler politique. La crise que la France vient de traverser m'a secoué dans toutes les fibres de mon patriotisme. Nous vivons une époque infâme, sous le règne de la multitude et la tyrannie de la plèbe... Jamais encore le génie latin n'est tombé si bas ; il a totalement perdu le sens des énergies altières et des vertus héroïques ; il se traîne dans la fange et se complaît dans l'humiliation... La guerre, une grande guerre nationale, est la dernière chance de salut qui lui reste. C'est par la guerre seulement que les peuples abâtardis s'arrêtent dans leur déclin ; car elle leur donne infailliblement ou la gloire ou la mort... Si le génie latin n'est plus capable de recouvrer son antique noblesse, eh bien! qu'il meure, qu'il s'ensevelisse dans les décombres illustres de son passé!... Donc cette guerre prochaine que vous semblez craindre, moi, je l'appelle de toutes les forces de mon âme [1]!...

*Jeudi* 18 *juin* 1914.

A 11 heures, j'ai audience du nouveau président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, Viviani.

1. Si l'on publiait ces notes, il faudrait rappeler ici le magnifique rôle d'animateur et de combattant que Gabriel d'Annunzio a joué dans la guerre mondiale.

Sans me laisser même le temps de m'asseoir, il me demande brusquement :

— Eh bien! vous croyez donc à la guerre?... Briand et Bourgeois m'ont rapporté vos déclarations ; elles m'ont stupéfait... Voyons : parlez! Mais songez à la gravité de ce que vous allez me dire.

Et ses yeux jettent des flammes.

— Oui, je crois que la guerre est désormais fatale, imminente même, et que nous devons nous y préparer.

Il me presse de questions rapides, nerveuses :

— La guerre fatale, imminente! Je ne comprends pas... Et pour quel motif éclaterait-elle?... Et qui donc oserait assumer, devant l'Histoire, une aussi effroyable responsabilité?... Non, vraiment je ne comprends pas.

Il me laisse enfin lui exposer toutes les raisons de mon déterminisme et, par instant, il prend quelques notes au crayon. Mais l'effort visible qu'il s'impose, pour entrer dans mes idées, me fait mesurer combien son cerveau de politicien démocrate et socialiste est rebelle à la conception autocratique et militaire qui prévaut à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Je conclus par ces mots :

— Quand j'observe tous les signes d'orage qui se précisent, de jour en jour, sur le baromètre de l'Europe, j'ai peine à croire qu'une pareille tension électrique se prolonge au delà de six mois.

Il reprend, d'une voix frémissante :

— Alors, vous croyez que, dans un délai de six mois, l'Allemagne pourrait attaquer la France?

— Oui, monsieur le président.

Il assène un coup de poing sur la table ; puis, impétueusement :

— Alors, n... de D...! alors on reverra la France de 1792!...

Et dans une magnifique envolée de lyrisme, où passe comme un souffle de Danton, il évoque devant moi la France oubliant soudain ses querelles d'aujourd'hui pour se dresser tout entière, d'un élan unanime, contre l'étranger.

De cette noble et martiale effusion, je le ramène aux réalités immédiates, aux mesures pratiques ; je lui demande :

— Ainsi donc, je peux affirmer à l'empereur que non seulement vous maintiendrez le service de trois ans, mais que vous appliquerez l'alliance franco-russe dans son esprit le plus intime!

— Oui, certes. Je l'ai déjà solennellement déclaré avant-hier à la Chambre et j'aurai soin de le répéter bientôt. N'ayez là-dessus aucun doute...

Sur un ton plus calme, un peu gêné, il poursuit :

— Maintenant, donnez-moi un conseil... Voici, l'empereur Guillaume a prié le prince de Monaco d'inviter Briand à venir causer avec lui, aux régates de Kiel... Qu'en pensez-vous? Ne croyez-vous pas que cela pourrait détendre la situation?

— Je n'en crois rien... C'est toujours le même jeu. L'empereur Guillaume couvrira M. Briand de flagorneries et de fleurs ; il lui jurera que son désir le plus ardent, son rêve unique est d'obtenir l'amitié, l'amour même de la France. Il se donnera ainsi, aux yeux du public français et de l'Europe, l'apparence du souverain le plus pacifique, le plus conciliant, le plus magnanime. Notre opinion s'y laissera prendre. Et, dans la réalité officielle, la diplomatie allemande poursuivra contre nous ses manœuvres perfides, sa tactique d'insolence et de provocation.

— Vous avez raison ; je déconseillerai à Briand d'aller à Kiel.

Nous avons un dernier sujet à traiter : le voyage du président de la République à Saint-Pétersbourg. Mais aussitôt, Viviani éclate, injurieusement :

— Ah! oui, parlons-en de ce voyage!... C'est idiot d'avoir choisi la date du 20 juillet!... Le jour même où commencera le procès Caillaux! Pendant que nous échangerons des salamalecs et des niaiseries à Saint-Pétersbourg, on se foutera des coups à Paris... Dites-moi : il n'y aurait pas moyen de l'ajourner un peu, ce voyage?

— Impossible. Toutes les occupations de l'empereur sont minutieusement réglées jusqu'à l'automne.

— Alors, nous irons... Mais, n... de D... quelle sacrée corvée!... n... de D...!

Voilà qui me promet de l'agrément.

*Vendredi* 19 *juin* 1914.

Cet après-midi, je reprends avec le général Joffre l'examen des questions sur lesquelles il souhaite que j'appelle tout spécialement l'attention de l'empereur, du grand-duc Nicolas et du nouveau chef d'état-major, le général Janouschkevitch :

1° Moyens d'activer la mobilisation générale et les transports de concentration ;

2° Nécessité d'une offensive rapide et mordante, par la Prusse Orientale, en direction de Kœnigsberg ;

3° Obligation de prévoir une guerre très longue, avec une énorme dépense de fusils, canons et projectiles.

Puis le général Joffre me dit :

— Les Affaires étrangères m'ont communiqué récemment une de vos dépêches, qui m'a beaucoup intéressé ; vous y étudiez la question de savoir si, en cas de guerre, la mobilisation des armées russes ne risque pas d'être plus ou moins entravée par un mouvement révolutionnaire [1].

— Oui, j'ai été amené à cette étude par une déclaration qu'un socialiste allemand a formulée devant le Reichstag et dont voici le thème : *La Russie n'est aucunement belliqueuse, par l'excellente raison qu'elle a la*

1. Cette dépêche porte la date du 21 mai 1914 et le n° 125.

*révolution chez elle... Si le tsar Nicolas voulait partir en guerre, il ferait sagement de fixer une jugulaire à sa couronne, pour qu'elle ne lui soit pas enlevée par l'ouragan révolutionnaire.* L'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg ne pouvait pas laisser passer sans examen une pareille affirmation.

— Cette affirmation, vous la démentez absolument?

— Oui, absolument... Je ne garantis certes pas que si, demain, le tsar décrétait la mobilisation générale, on ne verrait pas se produire çà et là, dans les milieux ouvriers, quelques manifestations révolutionnaires. Mais je suis sûr que toute émeute grave serait immédiatement étouffée dans le sang... Ma conclusion revient à dire que les forces du tsarisme autocratique me semblent dépasser de beaucoup les forces révolutionnaires. Je crois même que, dans le cas d'un péril national, la Russie tout entière, la Sainte Russie du panslavisme orthodoxe, serait soulevée d'un mystique enthousiasme, comme en 1876, au début de la guerre contre les Turcs, comme en 1904, au début de la guerre contre le Japon. Mais si les armées russes n'étaient pas victorieuses ou si elles devraient s'arrêter dans leur victoire, on reverrait, comme en 1879, comme en 1905, l'explosion du courroux populaire. Selon moi, c'est la défaite seule qui peut renverser le tsarisme.

— Alors, si la guerre éclatait demain, vous croyez que je pourrais compter entièrement sur le concours de nos alliés?

— Je n'ai là-dessus aucun doute.

*Samedi* 20 *juin* 1914.

Pour me rassurer pleinement, le président du Conseil me disait avant-hier qu'il saisirait la plus prochaine occasion d'affirmer « en paroles incontestables » son attachement à l'alliance franco-russe. Il vient de s'exécuter, en adressant au grand journal de Saint-Pétersbourg, le *Novoié-Vrémya*, les déclarations suivantes :

*Voilà précisément vingt ans que la politique extérieure de la France est fondée sur son alliance avec la Russie, vingt années pendant lesquelles la collaboration pleinement confiante des deux Gouvernements a mis en lumière combien ce pacte répond aux intérêts permanents et aux sentiments des deux pays. Au moment où je prends la direction des Affaires étrangères, il m'est particulièrement agréable de vous affirmer mon absolue conviction en l'efficacité d'un accord que j'ai toujours considéré comme immuable. Jamais d'ailleurs cette efficacité n'est apparue plus manifeste que pendant les événements qui, au cours de ces deux dernières années, ont si profondément troublé l'Europe... La Russie et la France n'auraient pu réaliser aussi pleinement leur œuvre, sans l'entente qui les associe l'une et l'autre à l'Angleterre. C'est ce rapprochement de Londres et de Pétersbourg qui a permis à notre alliance de produire tous ses effets utiles. Je me félicite grandement d'être appelé, le mois prochain, à accompagner en Russie M. le Président de la République. Ce sera un des plus grands honneurs de ma carrière.*

*Dimanche* 21 *juin* 1914.

Voici que, sans nul motif, la presse allemande attaque de nouveau la France et que, dans chaque journal, on voit reparaître les avertissements comminatoires. Le *Berliner Lokal Anzeiger* écrit, par exemple : « Nous n'avons certes pas oublié l'affaire du Maroc et nous saurons empêcher qu'il s'en reproduise une pareille... » La *Post* est plus explicite encore : « Si les puissances de la Triple Entente continuent de faire obstacle à l'irrésistible poussée de notre peuple vers son expansion nécessaire, elles nous mettront de force l'épée à la main. Et alors, malheur aux vaincus!... »

*Lundi* 22 *juin* 1914.

A 4 h. 30, je fais ma visite d'adieu à Poincaré.

— Alors, me dit-il gaîment, tu vas me préparer là-bas une belle réception.

— Je te la promets superbe..., si on ne la gâte pas ici.

— On ne la gâtera pas, je t'en réponds. Depuis la dernière crise, notre situation politique s'est beaucoup améliorée.

Nous réglons ensuite les innombrables détails pratiques du voyage officiel : arrivée à Cronstadt, séjours dans les palais impériaux, équipages, cérémonial, discours, toasts, décorations, cadeaux, visite à la tombe d'Alexandre III, revue militaire à Tsarskoïé-Sélo, conversations avec l'empereur et Sazonov, réception de la colonie française, dîner de gala à l'ambassade de France, etc., etc...

Puis nous passons aux questions politiques dont Poincaré devra s'entretenir avec le tsar ; nous examinons surtout les moyens d'associer plus étroitement l'Angleterre à l'intimité franco-russe. Je rappelle d'ailleurs au président que j'ai traité le problème à fond, dans une longue dépêche en date du 27 mai dernier. Il se souvient de l'avoir lue ; il va en réclamer une copie au Quai d'Orsay.

Nous abordons ensuite le problème, non moins difficile et certainement plus délicat, des relations russo-roumaines. Poincaré me demande :

— Quels sont, d'après toi, les meilleurs arguments que je pourrais invoquer devant le tsar ? Et dans quelles dispositions crois-tu que je le trouverai là-dessus ?

— Il m'est impossible de te répondre dès maintenant ; il faut d'abord que je me renseigne sur ce qui s'est passé à l'entrevue de Constantza. Si l'on y est arrivé à quelque résultat diplomatique, je le saurai par Sazonov. Quant au projet matrimonial, je suis sûr que la grande-duchesse Vladimir m'en parlera spontanément, ne serait-ce que pour contrôler ses informations par les miennes. Je télégraphierai aussitôt à Viviani [1].

1. Au mois de mars 1914, le prince royal et la princesse royale de Roumanie étaient venus passer quelques jours à Tsarskoïé-Sélo, avec leur fils Carol, dans l'espoir secret de le fiancer à la grande-duchesse Olga, fille aînée de l'empereur

— C'est bien... Et maintenant, il faut que je te congédie. Au revoir donc, cher ami, dans un mois sur les bords de la Néva... Je ne t'en dis pas plus ; mais tu me comprends! Au revoir.

Sur le pas de la porte, je lui dis :

— Tu sais que j'aime les contrastes... Devine où je vais à l'instant même...

— Où vas-tu?

— Chez l'Impératrice Eugénie... Elle traverse Paris et m'a fait demander, ce matin, d'aller la voir ; elle m'attend à 6 heures.

— Elle est toujours très liée avec la Cour d'Angleterre?

— Oui, et particulièrement avec la princesse Hélène, seconde fille de la reine Victoria.

— Si tu apprends quelque chose par elle, ne manque pas de me l'écrire... Adieu, cher ami.

A 5 h. 45, l'Impératrice me reçoit dans son appartement habituel de l'hôtel Continental, rue de Rivoli. Notre dernier entretien date d'il y a cinq mois ; je venais d'être nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Avec sa vivacité coutumière, qui semble défier l'âge, elle m'accueille par ces mots :

— Eh bien! monsieur l'ambassadeur, nous voici donc peut-être à la veille d'une grande guerre?

— A la veille!... Pas encore, madame. Il n'est pas douteux qu'un danger de guerre plane sur l'Europe ; mais les moyens de sauvegarder la paix sont loin, très loin d'être épuisés. Le plus efficace de ces moyens est que la France ne craigne pas d'envisager le péril et qu'elle se tienne prête à l'affronter. Or, le sentiment national s'est beaucoup relevé depuis quelques jours, et le nouveau Ministère saura prendre toutes les mesures que la situation commande. A cet égard, j'ai reçu de M. Viviani les déclarations les plus catégoriques, avec l'ordre de les rapporter à l'empereur Nicolas.

— Que je suis heureuse de vous entendre!... Vous me ranimez!

Puis elle m'interroge sur les dessous de la crise ministérielle que nous venons de traverser :

— J'étais si inquiète!... Quand j'ai appris la chute du Cabinet Ribot,

Nicolas. Du point de vue politique, cette union, qui eût fait entrer la Roumanie dans l'orbite russe, était souhaitée par le tsar ; mais Olga Nicolaïevna s'était montrée violemment réfractaire au charme du prétendant roumain, en quoi elle avait prouvé son discernement et son goût. On s'était alors adressé à la seconde fille des souverains russes, la grande-duchesse Tatiana, qui n'avait pas été insensible à la perspective de ceindre un jour le diadème royal : elle avait réclamé cependant quelques mois pour réfléchir.

La grande-duchesse Marie Pavlovna, veuve du grand-duc Vladimir, qui me témoignait une confiante amitié, s'intéressait vivement à ces négociations matrimoniales, car elle ambitionnait la main de la grande-duchesse Olga pour son fils aîné Boris.

je me suis demandé : *Les Français ont-ils donc oublié* 1870 *? La leçon terrible ne leur a donc servi de rien? Vont-ils retomber dans les mêmes fautes?... Et Dieu ne m'a-t-il fait vivre aussi longtemps que pour me faire assister à l'écroulement final de la France?...* Mais vous me rendez l'espoir... Dieu soit loué!

A mon tour, je la questionne sur les dispositions du Gouvernement et de l'opinion britanniques envers la France :

— Oh! me dit-elle, je n'hésite pas à vous répondre. Si l'Allemagne attaque la France, l'Angleterre se déclarera contre l'Allemagne, quel que soit le parti au pouvoir. J'ai su récemment, de très bonne source, que c'est l'opinion intime de M. Asquith... Mais dans l'hypothèse, qui est pour moi une certitude, où le Gouvernement britannique se déciderait à secourir la France, les armées de secours n'arriveraient-elles pas trop tard? Un programme de coopération militaire est-il déjà concerté entre Paris et Londres? Ces programmes-là ne s'improvisent pas au dernier moment; ils supposent de longues études. Nous en avons fait la dure expérience, hélas! en 1870, quand nous escomptions l'alliance de l'Autriche et de l'Italie.

Sur ces mots, elle s'arrête, en portant son mouchoir à ses yeux. Puis, d'un ton grave et suppliant, les mains tremblantes, elle poursuit :

— Vous savez que je suis capable de garder un secret... Je ne tiens plus et même je n'appartiens presque plus à la vie. Mais pour la tranquillité de mes derniers jours, ce me serait un tel soulagement de savoir que la France pourrait compter sur l'intervention immédiate de l'armée anglaise!... Votre vieille amie, la pauvre Impératrice déchue, qui a tant souffert, vous conjure de lui répondre.

— Sous le sceau d'un triple secret, Madame, voici ma réponse. Militairement, tout est prévu, tout est combiné. Politiquement, la conclusion du pacte est différée jusqu'au jour où l'imminence des hostilités la rendra nécessaire. Les principes de la Constitution britannique n'ont pas permis d'aller au delà.

— Merci, merci!... Quel bien vous me faites!

Et de nouveau, des larmes lui montent aux yeux. Puis elle me serre longuement la main.

Tout à coup, elle sursaute : la pendule de voyage, qui est à côté d'elle, sonne 7 heures :

— Déjà 7 heures!... Allez-vous en vite!... Pourtant que de choses il me reste à vous demander! Mais probablement n'aurai-je plus l'occasion de vous les demander. Songez donc : je viens d'entrer dans ma quatre-vingt-neuvième année!... Vous partez après-demain, je crois?

— Oui, madame, et j'ai hâte d'être à Saint-Pétersbourg; une lourde besogne m'y attend.

— Que Dieu vous aide!... Quand vous verrez l'impératrice Marie, transmettez-lui mes plus affectueux souvenirs. Pour l'impératrice

Alexandra, je n'ai rien à lui dire..., sinon qu'elle me fait horreur avec son Raspoutine.

*Mardi* 23 *juin* 1914.

Trois heures de séance au Quai d'Orsay pour régler, avec le service du Protocole et la direction des Affaires politiques, tous les détails du voyage présidentiel.

Ensuite, je prends congé de Viviani. La perspective du voyage continue de l'exaspérer, de l'empoisonner. Il acquiesce à chacune de mes propositions ; mais, dix fois au moins, il me répète :

— Ah! n... de D...! quel besoin avions-nous d'aller en Russie!...

D'un ton furieux, que d'abord je ne comprends pas, il me demande si j'ai lu ses récentes déclarations au *Novoié-Vrémya*.

— Oui, elles sont irréprochables.

— Eh bien! elles m'ont fait engueuler par mes amis dans les couloirs de la Chambre ; ils m'accusent de m'être inféodé au tsarisme... Je ne sais plus que leur répondre.

— Vous n'avez qu'à leur répondre ceci : depuis quelques mois, sous l'inspiration de l'empereur Guillaume, le comte Witte mène à Saint-Pétersbourg une campagne très habile pour détacher son pays de la France et le ramener, comme autrefois, dans les eaux germaniques. Or, le jour où le tsar ne croirait plus pouvoir compter sur nous, il accepterait immédiatement les offres séduisantes de son cousin Guillaume, et la France resterait seule en tête à tête avec l'Allemagne.

— Ce serait épouvantable! Nous y perdrions notre indépendance nationale!... Ce ne serait pas seulement la fin de la République, ce serait la fin de la France!

Il se passe un instant la main devant les yeux. Puis, comme soulagé de son émotion, il m'interroge froidement sur l'efficacité du concours militaire que nous apporterait la Russie.

— De vous à moi, êtes-vous sûr, absolument sûr qu'à l'heure du péril notre alliée ne se déroberait pas à ses obligations militaires?

— Je n'ai là-dessus aucun doute. Le caractère de l'empereur m'inspire, à cet égard, une confiance totale.

— Mais les armées russes arriveront-elles à temps pour nous secourir?

— Le général Joffre estime que, dès le quinzième jour, nos alliés seront capables de prononcer une offensive en direction de Kœnigsberg ; il leur faudra cependant une dizaine de jours encore avant de pouvoir engager la masse de leurs forces.

— Alors quoi! Pendant vingt-cinq jours, les Allemands auront toute facilité pour nous écraser!... Il n'y a donc pas moyen d'abréger ces délais?

— J'en ai plusieurs fois parlé avec l'empereur et le grand-duc Nicolas. Ils ne demandent qu'à nous aider le plus vite possible ; mais les distances

sont énormes en Russie et le réseau des voies ferrées n'y est que peu développé... ; sans compter le désordre et la négligence propres à l'administration russe.

— N... de D...! vous verrez que les Allemands seront à Saint-Quentin avant que le canon ait tonné sur les bords de la Vistule!... Mon cher ambassadeur, cette question est pour moi d'une importance extrême, d'une importance capitale. Reparlez-en au tsar et au grand-duc Nicolas ; expliquez-leur bien que tout le sort de la guerre dépendra de la promptitude avec laquelle les Russes entreront en ligne.

— Je n'y manquerai certes pas.

Revenant aux questions diplomatiques, je félicite Viviani d'avoir terminé ses déclarations au *Novoié-Vrémya*, en insistant sur la nécessité, pour la Russie, de s'entendre étroitement avec l'Angleterre. Selon moi, la paix du monde n'a pas de plus forte garantie que la Triple Entente.

*Mercredi* 24 *juin* 1914.

Je quitte Paris, à 13 h. 45, par le Nord-Express ; je dois arriver à Saint-Pétersbourg, vendredi 26, à 10 h. 30.

Dimanche 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg sont assassinés à Sérajévo.

MAURICE PALÉOLOGUE

# ESSENTIALISME ET EXISTENTIALISME

## LE NÉANT ET M. SARTRE

QUE *sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?* Telles sont les trois questions qui ont donné naissance à la philosophie et que, sous forme de plaintes, de craintes ou de simples interrogations, les hommes, tous les hommes, du plus humble au plus superbe, du plus ignorant au plus cultivé, se sont posées au moins une fois dans leur carrière terrestre. Ce problème, car il est *un* sous ses trois faces, a pris bien des noms au cours des siècles : de la *destination de l'homme* des anciens jusqu'au *sens de la vie* de nos contemporains, en passant par le *être ou ne pas être* que Shakespeare a rendu célèbre, il ne s'agit en effet jamais d'autre chose que de l'être et du néant.

L'Être, le Néant, deux énigmes. A vrai dire, si l'honnête homme conçoit aisément dès l'abord que la première l'intéresse assez pour mériter d'y appliquer son étude, il lui paraît cependant évident que toutes deux doivent trouver leur solution ensemble et que la seconde puisse par conséquent être négligée comme un corollaire mythique, incapable au surplus d'inspirer une activité positive. Il n'en est rien : « Les philosophes, écrit Bergson, ne se sont guère occupés de la question du néant. Et pourtant, elle est souvent le ressort caché, l'invisible moteur de la pensée philosophique. Dès le premier éveil de la réflexion, c'est elle qui pousse en avant, droit sous le regard de la conscience, les problèmes angoissants, les questions qu'on ne peut fixer sans être pris de vertige. Je n'ai pas plus tôt commencé à philosopher que je me demande pourquoi j'existe ; et quand je me suis rendu compte de la solidarité qui me lie au reste de l'univers, la difficulté n'est que reculée, je veux savoir pourquoi l'univers existe ; et si je rattache l'univers à un principe immanent ou transcendant qui le supporte ou qui le crée, ma pensée ne se repose non plus dans ce principe que pour quelques instants ; le même problème se pose dans toute son ampleur et toute sa généralité : d'où vient, comment comprendre que quelque chose existe ? Ici même, dans le présent travail, quand la matière a été définie par une espèce de descente, cette descente par l'interruption d'une montée, elle-même par une croissance, quand un

Principe de création enfin a été mis au fond des choses, la même question surgit : comment, pourquoi, ce principe existe-t-il, plutôt que rien? » (*L'Evolution créatrice*, page 298.)

C'est dans un chapitre consacré à l'*Existence et au Néant* que Bergson parvient à démontrer que l'idée de Néant n'est pas recevable ; du moins, du point de vue *logique* : le Rien n'existe pas. Il appartenait à Heidegger d'en restaurer la possibilité *métaphysique* en la fondant sur les données *psychologiques* de Kierkegaard, grâce au subterfuge d'une *angoisse* qui, soudain et à l'ébahissement des sectateurs de l'antique sagesse, prendra figure d'autorité probante et légitimante comme si elle était un être d'intelligence et de raison : *Le Néant existe*, dit-il, *car il est le père de l'Angoisse*.

Que cette manière de philosopher paraisse étrange à tout esprit méditerranéen, cela va sans dire. Mais on perçoit à bien des signes qu'il est dès à présent urgent et nécessaire de reconstituer pour s'en défendre la genèse de telles folies.

***

Au contraire de nos contemporains, ce n'est pas au Néant mais à l'Être que les anciens ont consacré leurs réflexions. A l'origine, le ciel, la foudre, le soleil étaient dieux ; ensuite ils ne furent que demeures ou instruments de dieux imaginés désormais à la ressemblance des mortels et capricieux comme eux ; puis, les découvertes des lois mathématiques dont les premières furent dues, semble-t-il, aux nécessités de l'arpentage, ouvrirent les yeux aux hommes en leur montrant que certaines choses terrestres échappaient à l'arbitraire divin ; les lois astronomiques et physiques corroborèrent, dès qu'elles furent connues, ces conclusions ; il apparut que le pouvoir suprême qui régissait l'univers appartenait, non aux caprices imprévisibles d'autocrates célestes et passionnés, mais à des lois immuables ; les dieux ne furent plus que la figure des éléments ; et les lois, à leur tour, les servantes des principes, ces principes eux-mêmes ne pouvant que dériver d'un *principe* premier et éternel dont les *états* seuls variaient. L'*être* demeurait, les *êtres* changeaient perpétuellement soit pour naître et se développer, soit pour dépérir et mourir.

Mais si le verbe *être* se démontra à ceux qui en sondèrent la signification véritable comme impossible à définir dans aucune langue et s'appliquant aussi bien aux créatures viables de l'esprit (telles que les figures de la géométrie) qu'aux animaux, aux végétaux et aux quatre éléments, on sentit néanmoins de combien de déterminations nouvelles il s'enrichissait, au moins en apparence, en passant des *êtres* spirituels ou inertes aux *êtres* animés. Le branle était donné à la véritable réflexion métaphysique et le moment ne devait pas tarder où les *sages*, qui prendraient bientôt le nom de *philosophes*, exerçant leur esprit aux notions d'être et

d'exister dissocieraient l'*essence* de l'*existence*. Tout système qui confère la primauté à l'essence sur l'existence est un *essentialisme*. Tout système, au contraire, qui réserve à l'existence la primauté sur l'essence est un *existentialisme*.

***

Il a fallu arriver à notre époque pour que pût être discutée la primauté de l'essence. Car, dit la philosophie classique, dans la phrase : « Tel homme existe », le sujet grammatical de la proposition qui gouverne le verbe marque l'essence et ce verbe l'existence. Rien ne peut *exister* sans un sujet préalable, car l'existence est toujours existence de quelque *chose* ; mais cette *chose*, puisqu'elle va exister, n'est pas un impossible, un cercle carré, par exemple ; elle est un possible, un concevable logique et rationnel un être de raison : autrement dit, avant même d'exister, elle possède la possibilité ou, en jargon d'école, la *puissance* d'exister : cela est autre chose que le néant : c'est déjà, sinon une manière d'exister, du moins une manière d'être ; aussi dira-t-on qu'elle *est* : elle possède l'*essence*. L'essence précède donc l'existence. Et ceci est indiscutable. Lorsque les existentialistes nous diront : chez l'homme *l'existence précède l'essence*, ils joueront sur les mots ; ils voudront dire que l'homme est en perpétuel changement, qu'il ne peut jamais considérer l'être qu'il est comme invariable, son essence comme définitive, jusqu'à sa mort. Essayons, pour représenter cette essence, d'une figure géométrique qui variera avec elle dans le temps. Prenons la plus simple, par exemple un carré inscrit dans une circonférence pour correspondre à l'essence de l'homme quand elle est la plus simple : quand elle est celle du moment de la naissance, celle de l'enfant. Dans ce sens, cette essence-témoin qui est celle d'un carré se compliquera avec ce qu'elle représente. Supposons qu'elle s'enrichisse, qu'elle prolifère, qu'elle éclate comme une graine qui germe : imaginons pour cela que chaque côté du carré *se brise* en son milieu ; les demi-côtés ainsi formés s'allongeant par une lente évolution et ce milieu où ils se touchent tendant vers la circonférence, on aboutira au bout d'un an, par exemple, à un polygone de huit côtés inscrit : l'essence sera devenue celle d'un octogone ; au bout de la deuxième année, par la même loi de transformation, l'essence sera celle d'un polygone de seize côtés ; de trente-deux au bout de trois ans ; et si l'enfant, devenu homme, meurt à quatre-vingts ans, le polygone qui représente sa croissante complexité aura plusieurs millions de côtés et sera pratiquement confondu avec la circonférence qui leur est circonscrite : son essence sera celle d'une circonférence. Mais notre carré du début a eu beau devenir circonférence, en proliférant suivant sa définition et ses possibilités de polygone régulier, il n'a changé d'essence que par un abus de langage : car, si nous avions dit dès le début : *il a l'essence d'un polygone régulier*, ce qui est plus général (tout en étant aussi vrai) que de dire : *il a l'essence d'un carré*, nous n'aurions pu après sa quatre-vingtième transformation que répéter la même

chose. De même, l'homme qui, à vingt ans, a l'essence d'un mystique peut avoir à quatre-vingts ans celle d'un athée, il n'a jamais que l'essence de l'homme : il n'a jamais autre chose en effet qu'une des possibilités bien connues que possède l'homme et qui entre dans *l'essence de l'homme*, dans *la nature humaine*. C'est pourquoi nier *la nature humaine*, qui se définit *l'essence de l'homme*, c'est commettre un enfantillage ou un jeu de mots.

J'y insiste donc à cause de ces abus étonnants que l'on constate chez tels prétendus philosophes d'aujourd'hui : l'essence est ce qui forme le fond de l'être ; elle est aussi l'ensemble des déterminations qui définissent un objet de pensée. Les espèces, les types, les catégories sont des essences. Si je conçois une figure tracée par le compas c'est une essence, une circonférence de cercle ; elle ne possède que l'être ; si je considère une bague circulaire, je vois que cette *essence* a passé à l'*existence* en se concrétant matériellement.

Mais deux êtres existants ne sont jamais identiques absolument. La science, dont le propre est de généraliser, ne pourrait donc s'édifier si elle les considérait en tant qu'individus puisqu'ils diffèrent tous ; aussi ses lois ne s'appliquent-elles qu'à ce que leur définissent de commun les classes auxquelles ils appartiennent. D'où la nécessité pratique de cette abstraction généralisante qu'est l'essence. Nécessité qui se double dans le cas de l'homme des urgences de la vie sociale, celles-ci réclamant la définition d'un type humain, comme une référence indispensable au législateur, au moraliste, à l'éducateur.

***

La primauté de l'essence est telle chez Platon qu'il lui réserve la réalité et la dénie à l'existence. L'existence n'est que l'ombre de l'essence dans l'allégorie bien connue de la caverne ; car les essences sont éternelles et parfaites ; et, quand elles passent à l'existence, ce n'est que pour être incarnées, c'est-à-dire individualisées, limitées, mélangées, altérées. Certes, Socrate est un sage, dira Platon, mais qu'est *sa sagesse* à côté de *la Sagesse?* une ombre ; ou, mieux, un reflet obtenu par Socrate en se tournant vers la Sagesse, en devenant son miroir, en la contemplant pour en assimiler ce que notre misérable nature humaine peut absorber de cette essence à seule fin d'en vivre ; on le voit, ce n'est que par *la contemplation des essences* que nous établirons *nos règles d'existence*, car nous ne sommes pas des dieux.

La Divinité de Platon elle-même, bien que supérieure à notre être et même à l'Être, ne l'est cependant pas aux essences qu'il appelle aussi les Idées. Mais le Dieu de Plotin qui va lui succéder dans la généalogie métaphysique est supérieur aux Idées et trois chemins mènent à lui : l'art, l'amour, la philosophie. Qui s'y risque ne doit pas ignorer qu'il aura à se dégager de toutes ses contingences terrestres, de toutes ses rela-

tivités humaines ; à ce prix seulement il acquerra l'intuition pure de l'absolu qui est une véritable *vue* de Dieu ; *vue* normale pour l'homme de bien dans la vie à venir, *vue* irréalisable dans la vie d'ici-bas, sinon par un *ravissement :* et qu'on n'aille pas croire qu'il s'agisse là d'une mythologie ou d'une figure de rhétorique ; il s'agit de faits vécus, d'événements dans notre propre histoire : Plotin a eu quatre de ces ravissements ; il est un des premiers mystiques qui ait *raisonné* sa mysticité.

Avec saint Augustin le platonisme prend la figure qui va perdurer dans le christianisme. Les essences ne sont plus un monde réel, comme le prétendait Platon et après lui Plotin, mais les idées de Dieu. La bonté, la justice, la sagesse sont la substance de ce Dieu qui n'est plus une entité métaphysique mais une *personne ;* et ce mot suffit à faire apparaître une nouvelle manière de se manifester de la Divinité qui, sans revenir au barbare anthropocentrisme des dieux d'autrefois, teinte néanmoins son essence d'une couleur d'existence ; et les hommes ne sont plus des ombres ni des reflets, ils sont des êtres existants. Mais la seule connaissance véritable est celle qui atteint l'essence et l'essence est en Dieu ; et la seule morale qui soit possible vient de Lui.

***

C'est avec saint Bonaventure sans doute que nous arrivons à l'accomplissement chrétien du platonisme essentialiste. Pour lui, le négatif n'est connu que par le positif ; notre connaissance n'est possible qu'éclairée par les reflets de l'Essence absolue dont l'immuabilité compense notre faiblesse. Le néant est une conception postérieure à celle de l'existant ; le possible à celle de l'actuel ; mais le possible est en principe un incomplet ; il s'exprime toujours par une comparaison à une chose — ne serait-ce qu'à un autre possible ; même complété, il demeure un imparfait qui implique, par le fait du sentiment de cette imperfection, une relation à un parfait ; c'est, en dernière analyse, un relatif qui postule l'absolu. Et qu'est-ce que l'Absolu, sinon la plus évidente, la plus élémentaire définition de Dieu ? L'être premier est l'*exemplaire* absolu et le type de toutes choses.

Cependant, parallèlement au platonisme, avait cheminé une autre doctrine pour qui le monde des essences vivantes et l'exemplarisme divin n'étaient qu'aberrantes fictions. Aristote s'était borné à constater qu'en apercevant Callias et Nicomaque il pensait : ce sont deux hommes. Le *concept* d'*homme* ne lui apparaissait plus, contrairement à Platon, comme une Idée vivant dans l'empyrée, mais comme une représentation que se forme l'esprit. Nous ne pouvons, dit-il, vivre sans connaître ; et qu'est-ce que connaître sinon d'abord classer dans l'univers qui frappe nos sens tout ce qui peut être rangé en catégories générales par voie de concepts ; car il ne saurait être de science autrement. Et, entre autres objets, l'homme ayant été ainsi étudié et connu dans ses caractères *essentiels* comme les

choses, la morale qui sera établie sera celle qui convient à son *essence*. On définira la nature humaine *essentielle* ou, si vous voulez, idéale, dont la nature des hommes *existants* ne diffère que par des lacunes et des imperfections. Le rôle de la morale sera de guider l'homme pour combler les unes et supprimer les autres. Encore une fois l'essence prime l'existence. Et saint Thomas d'Aquin ne fera qu'entériner cette philosophie en l'accordant au christianisme : notre science étudie les choses *existantes* mais pour y retrouver les *essences ;* notre morale est faite pour des *existants*, mais en vue de les rendre semblables à Celui qui les crée à son image, à l'*essence* humaine que le Christ a réalisée en perfection.

***

Certes, c'étaient de la Science et de la Morale deux définitions viables et qui l'ont bien montré. Elles devaient cependant un jour révéler leur vice secret à l'inquiétude contemporaine. En ne s'occupant que des essences, la Science risquait ou bien de voir échapper à ses prises des zones immenses et des brassées de faits comme l'histoire en renferme en quantité illimitée qui ne se laissent pas grouper en espèces ni codifier en lois — ou bien d'élever des monuments apparemment solides, mais en réalité éphémères comme telles constructions sociologiques établies à grand ahan et qui s'écroulent tout à coup un beau jour sous le dédain, l'indifférence et la dérision. La Morale, elle, devait au Dieu qui lui servait de garant ainsi qu'à sa conformité avec la loi naturelle de résister davantage. Mais Science et Morale souffraient néanmoins du fait qu'elles tournaient le dos aux êtres du concret — et, en particulier, aux existants. Aussi les existants finirent-ils par murmurer.

Les savants y furent pour beaucoup. L'esprit positiviste les avait pénétrés, comme il était fatal. Et le positivisme avait été conçu par un mathématicien qui étendait aux sciences — et même à ce qu'il nommait, non sans quelque abus, la philosophie — l'idéal et les procédés de la mathématique. Son but ne fut que le plus haut degré de généralisation de l'Expérience. Ne firent partie du corps scientifique que les faits rassemblés ou rassemblables par des lois. Le concret isolé en vint à être nié. Une doctrine très singulière et dont il semble incroyable qu'elle ait pu naître et continue de prospérer, le *scientisme*, décréta que la nature était rationnelle et susceptible d'être entièrement mise en équations et conclut que tout ce qui n'entrait pas dans ces équations n'existait pas. Dans le domaine de la philosophie, Hegel, avançant du même pas, reconstruisait le monde par des enchaînements d'abstractions où il voyait en marche la *réalisation* de l'esprit.

Le positivisme ne faisait pas, dans ses débuts, profession d'athéisme. L'athée, disait-il, est à sa manière un théologien : car nier Dieu c'est avoir un système sur l'existence et l'origine des choses, ce qui, aux yeux d'Auguste Comte, était la définition même de la théologie. Aussi Stuart

Mill put croire que la question restait ouverte jusqu'au jour où Littré lui signifia le contraire sans ménagements : « Il ne faut pas considérer le philosophe positif comme si, traitant des causes secondes, il laissait libre de penser ce qu'on veut des causes premières. Non, il ne laisse là-dessus aucune liberté. » Et au cours d'une polémique célèbre, Comte, qui avait reproché à Broussais d'avoir professé l'existence d'une cause première, se vit reprocher par Saint-Simon son « *sec athéisme* » sans pouvoir protester. Il ne devait revenir à la Divinité que plus tard et par un illuminisme qui n'avait plus rien à voir avec le positivisme — ni même avec la philosophie.

Les grands épigones de Comte : Littré, Taine, Renan, Berthelot, devenus philosophes officiels de la Troisième République et pères spirituels du Radicalisme, l'athéisme s'étala et il eut, comme l'avait prévu le fondateur du positivisme, sa théologie qui remplaçait Dieu par les atomes. Jusque-là tout était facile. Le plus ardu était de construire une morale sans Dieu, et c'est-à-dire sans obligation ni sanction, comme l'essaya Guyau. Issue d'une science essentialiste, la morale ne pouvait être qu'essentialiste. Elle se posa en fondements les mêmes valeurs idéales du Bien, du Juste, du Vrai, les mêmes valeurs absolues que ses aînées essentialistes depuis Platon et Plotin ; elle se proposa la même essence-type de l'homme — mais elle ne la soutint pas par l'absolu d'un Dieu. « Rien ne sera changé, pensèrent ses auteurs, si Dieu n'existe pas ; nous retrouverons les mêmes normes d'honnêteté, de progrès, d'humanisme, et nous aurons fait de Dieu une hypothèse périmée qui mourra tranquillement et d'elle-même. » C'est M. Sartre qui écrit cela, non sans humour. Or l'hypothèse prétendument périmée n'est pas morte chez les uns ; mais la morale, et c'est le drame, ne semble pas avoir survécu chez les autres.

***

Le problème de ces essences devenues inhumaines à force d'avoir tendu à l'extrême pureté préoccupa les bons esprits. Elle préoccupa aussi les autres. L'Allemand Husserl, qu'il est aussi difficile d'admirer que de dédaigner, résolut, au début de ce siècle, de s'y appliquer. Mais une doctrine se dressait devant lui : celle de l'idéalisme absolu. On en connaît la teneur : de ce que nous appelons le monde nous ne connaissons que les schémas, les « représentations » que nous en donne notre esprit ; nous devons donc en nier l'apparente réalité, car, dit Hegel, il n'y a de réel que l'idée.

Que le monde extérieur n'existe pas, il faut être philosophe jusqu'au delà du point où on ne l'est plus, c'est-à-dire jusqu'à la manie, pour le croire. « Si quelqu'un, écrit à peu près Alain, émettait sérieusement devant moi une pareille sottise, je le fuirais avec la célérité et la simplicité de l'homme des cavernes. » Husserl n'était pas hégélien, mais il respectait Hegel. Il ne voulait pas nier le monde extérieur, mais il ne voulait

pas non plus l'affirmer ; il se contentait, comme il le dit élégamment, de le « mettre entre parenthèses ». Il alla donc, comme Bergson, à la recherche des données immédiates de la conscience, mais, à l'inverse de son illustre contemporain, il n'admit aucune référence au monde extérieur ; il ne voulut connaître de l'homme que la solitude la plus pure de tout élément étranger, la plus intime, la plus absolue, et, comme il dit, la plus *transcendantale*, ce qui, peut-être, y introduisait déjà en germe et en puissance le désespoir sans que nul s'en aperçût. On conçoit aisément que cette analyse réflexive qui ressemble beaucoup, dans sa conception et dans sa technique, sinon dans ses conclusions, à celle de notre grand Lagneau, l'ait conduit à déterminer non pas les activités de la conscience, mais ses structures : la perception, la mémoire immédiate, le souvenir, l'attente avant perception, etc. L'étonnant, c'est qu'il nomme *essences* ces structures universelles et directement saisies par intuition dans chaque cas concret. Mais sommes-nous à une époque où l'on doive s'étonner de quoi que ce soit ?

Husserl se disait phénoménologue parce qu'il étudiait les phénomènes sur l'expérience immédiate, mais dans le dessein d'atteindre l'inconnu qu'ils nous masquent. La première conclusion de ses travaux est que la *conscience* est toujours *conscience de quelque chose* et que le *je pense* de Descartes, ce *je pense* sans complément direct, est insensé, car on pense toujours quelque chose et il eût dû s'énoncer : *je pense ceci* ou *cela*. C'est étrange à dire, mais nous nous en doutions et nous croyions aussi que Descartes s'en doutait, car *respirer* c'est aussi respirer quelque chose. Et vouloir supprimer le droit de dire *je pense* sinon flanqué d'un *quelque chose* est aussi ridicule que d'interdire le *je respire* sans complément direct. De telles arguties nous font invinciblement songer à la montagne qui accouche d'une souris. Cependant, le fait que la conscience serait totalement sans contenu sera exploité par les existentialistes du dernier bateau qui en déduiront audacieusement que la conscience n'est, exactement et littéralement, *rien*.

La seconde conclusion de Husserl est que les essences qu'il a découvertes vivent d'une existence particulière, existence qui reste, il est vrai, à définir. Voilà bien des vérités fondamentales dont nul ne s'est douté depuis qu'il y a des hommes — et qui pensent, comme dit Pascal — et même qui pensent quelque chose comme le veut Husserl. Elles n'ont pas suffi cependant aux disciples du philosophe allemand : ils sont allés plus loin que lui dans la voie qu'il leur avait tracée. Car le maître ayant défini une des structures de la conscience par la tendance qu'a celle-ci à se porter vers les objets qui lui conviennent, le mot d'*intentionnalité* forgé à cette occasion a proliféré chez les disciples comme il arrive toujours en philosophie et surtout en philosophie germanique. Le procédé est connu : on accole au substantif diverses épithètes et on essaie les couples ainsi formés. Le couple *intentionnalité émotionnelle* de la conscience a donné de grandes promesses de fécondité. On y a vu la possibilité

d'atteindre les valeurs que la voie de la raison ne pouvait ni découvrir ni justifier. Scheler et Hartmann ont ainsi révélé un monde qu'ils nous garantissent réel. Le premier voit ces valeurs sous forme d'essences qui se fondent en Dieu ; le second les voit veiller et prospérer dans un autre règne de l'être que celui de l'existence où il reconnaît bien celui des essences platoniciennes « que l'on peut saisir par l'intuition de l'esprit sans pouvoir le voir ou le toucher ».

Ainsi, après un long circuit, poussée par une inexplicable nécessité intérieure, la philosophie la plus moderne et la plus révolutionnaire revient aux vieux modes platoniciens comme aux seuls qui semblent assurer une base valable aux nécessités de l'action et de l'esprit.

***

Peut-être des sécurités de cet ordre auraient-elles suffi en des temps normaux et paisibles. Mais l'époque est marquée de deux guerres ou plutôt d'une seule guerre de trente ans. C'est dans le fracas des armes ou dans les accalmies dont on redoutait le pire que se sont élaborées les spéculations nouvelles par quoi une humanité effarée tentait de s'expliquer ses destins. Qu'elle ait mis l'accent sur l'existence, la présence de la mort toujours rôdante et menaçante l'explique assez. Que le concept de l'angoisse s'y soit imposé, on le comprend aussi sans peine. Mais que la pensée du désespoir s'y soit insinuée et y ait ensuite trouvé un accueil résigné chez les uns, une résistance triomphante chez les autres, cela surprend, tant notre société matérialiste semblait invulnérable à un romantisme si désuet.

C'est dans l'excès de superbe et de présomption de l'âge précédent que nichait le ver. L'heureux XIXe siècle avait trop cru au progrès, à la science, à l'amélioration sans régression possible de l'homme. De très honnêtes gens, comme les épigones de Comte que j'ai déjà nommés, de grands poètes comme Hugo, de grands professeurs comme Burdeau, de grands ministres comme Paul Bert avaient créé en France un état d'esprit naïvement émerveillé, une confiance totale dans la science, le droit, l'impératif catégorique et la sagesse de l'homme. La célèbre crédulité celtique avait oublié le « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* », de Rabelais et le « *Je trouverai toujours un juriste pour me justifier* », de Frédéric II. Notre peuple était convaincu que la science supprimerait le travail et créerait le bonheur de tous ; et que le droit établirait de façon définitive la justice et la paix. Il était également persuadé que la cruauté, la barbarie, la violence individuelles ou collectives n'étaient que souvenirs et peut-être même légendes... En dessillant les yeux, les horreurs de la réalité ouvrirent à beaucoup les portes d'un enfer spirituel... Quant aux rares amateurs de métaphysique, ils y trouvèrent matière à réfléchir : une science nette et neutre et qui, croyait-elle, n'avait

à strictement parler aucun reproche à se faire, ne pouvait engendrer de telles calamités sans causes aussi secrètes que profondes. Existait-il un remède ? La conscience devait-elle désormais s'imposer comme élément composant dans cette science orgueilleuse qui, après avoir prétendu réaliser sans tuteur le bonheur de l'humanité, n'avait abouti qu'à sa perte? Et, dans l'affirmative, comment, sous quelle forme, en vertu de quels principes, ou rationnels ou passionnels, l'y introduire? Et pour commencer, comment découvrir et éliminer les causes secrètes de l'abominable aberration qui avait dévoyé au carnage l'outil même dont l'orgueil humain avait espéré la paix?

Par ailleurs, les rapports du droit et de la force se présentaient à la lumière de la catastrophe sous un jour nouveau. Et d'abord, laquelle d'entre les collectivités nationales et sociales avait droit à la vie, au bonheur à l'abondance avant toutes les autres, même si celles-ci devaient en être frappées à mort? Comment établir ce droit, comment distribuer la puissance pour qu'il ne soit pas un vain mot? Comment surtout l'empêcher de s'altérer et de devenir le palladium d'une mauvaise cause ou le piège des pires scélératesses?

Se poser de telles questions comportait autant de périls que de chances. Des esprits subtils réalisèrent sans tarder l'immense dérision que réservaient derrière la magnifique façade les coulisses d'une civilisation pourrie ; l'échafaudage des systèmes *rationnels* qui la justifiaient s'écroula *sans raison ;* des siècles de réflexion, d'apparente sagesse, de résultats célébrés aboutissaient sans qu'on comprît pourquoi à quelque chose qu'il fallut bien nommer une *absurdité de néant :* de quoi créer et justifier le désespoir.

D'autres esprits aussi subtils mais plus intelligents pensèrent qu'il était peut-être sage d'y aller voir de plus près. Ils se demandèrent si l'enquête sur les systèmes théoriques ne devait pas porter tout autant sur la manière dont ils avaient été mis en pratique, sur les relations entre les abstractions dominantes et le concret régnant, sur l'aristocratie seule visible qu'était le monde des essences et le tiers état méconnu qu'était celui de l'existence... Les uns et les autres se mirent au travail, se cherchèrent des ancêtres, se créèrent des traditions, des aspirations, des vocabulaires, se mélangèrent et se divisèrent, se confondirent et se disputèrent, et peu à peu en vinrent néanmoins à la fin à nous permettre de les distinguer.

***

La tristesse et l'incertitude de la condition humaine ne sont pas choses nouvelles pour l'homme ; et s'il lui est arrivé d'en douter en des siècles heureux, les avertissements ne lui ont pas manqué. On peut suivre dans l'histoire depuis la plus haute antiquité la trace persistante des pessimistes, des anxieux et des désespérés : Job, le vieil Ecclésiaste et les prophètes d'Israël, Démocrite et ses disciples, les sombres figures du christianisme

qui, depuis saint Augustin, tremblent devant le spectre de la prédestination jusqu'au jour où le Concile de Trente viendra apporter un peu d'espérance aux fidèles en promettant la grâce à ceux d'entre eux qui s'en montreront dignes, les terrifiants coryphées de la Réforme, du Jansénisme, enfin Pascal jalonnent cette route. Et le dernier venu, le Danois Kierkegaard, n'est pas le moins tourmenté de ces précurseurs. Il arrivait dans la première moitié du XIXe siècle au moment où la spéculation romantique s'imaginait avoir dialectiquement aboli toutes les antinomies de la destinée humaine. Malade, difforme, porté aux extrêmes et passant dans l'instant du rire aux larmes, de la débauche à la contrition, de l'exultation au désespoir, il était bien fait pour ériger en dogmes la nécessité du choix entre les oppositions les plus parfaitement déterminées (c'est ce qu'il appelait le dilemme *ou bien-ou bien*) et l'obligation pour l'homme de s'y définir en s'y fondant, en s'y moulant, en s'y trempant (c'est ce qu'il appelait la sculpture de *l'individu*), dogmes existentialistes avant la lettre s'il en fut jamais! « Une fois, écrit-il, qu'on a conduit quelqu'un où il n'a plus d'autre issue que de choisir, il choisit le vrai. » Voire. Mais il ne conçoit de choix véritable qu'entre la jouissance et la douleur, car, dit-il, *il n'y a pas de milieu*. Et l'acceptation du risque est le signe des élus. « Être joyeux au-dessus d'un abîme de soixante-dix mille brasses d'eau et à des milles et des milles de tout secours humain, voilà qui est grand. Nager au bord en compagnie de baigneurs, ce n'est pas là le religieux! » Le double concept de l'angoisse et du *moi-jeté-dans-le-monde* (je m'excuse devant les mânes de Descartes, mais c'est ainsi que parle la philosophie contemporaine) devait, comme bien on pense, féconder la pensée germanique. Heidegger y engraissa la doctrine que son disciple français, M. Sartre, devait conduire à ses limites. Jaspers y trouva le facteur pathétique dont il manquait : la preuve que la réalité empirique de l'univers et les impératifs dont il somme la personne, autrement dit, les éléments étrangers à cette personne qui entrent comme déterminants dans son existence en deviennent fatalement les plus envahissants et les plus tyranniques et la vident de sa substance pour aboutir de cette manière « naturellement au néant ».

*Naturellement au néant!* Ainsi, dès qu'une philosophie — ou la sorte de littérature qui en prenait le nom — s'emparait résolument du thème où l'abandon des *essences* jouait le rôle principal et qu'elle entendait pousser à son terme la théorie et les concepts dont l'*existence* était l'enjeu... elle aboutissait au *néant!*

***

La philosophie française n'a pas admis comme valable la contradiction implicite et dérisoire d'une telle conclusion. Certes, elle n'a pas ignoré le mouvement qui, en ces temps de désastres, attirait irrésistiblement les êtres vers les problèmes de l'existence et du concret. Les maîtres qui n'ont pas dépassé l'âge de la maturité : Louis Lavelle, René Le Senne,

Gabriel Marcel ont assez pratiqué et approfondi les grands thèmes de l'existentialisme pour qu'on les ait rangés dans cette école : la précarité et la contingence de l'homme, le sentiment de la solitude, de la mort, du néant leur sont connus. Aussi vigoureusement que les Allemands ils ont su mettre l'accent sur l'importance du facteur vital là où leurs prédécesseurs n'avaient voulu voir que les évidences rationnelles. Plus subtilement, plus véridiquement que leurs collègues germaniques ils ont su nous rendre les méandres de nos comportements les plus naturels et les plus cachés. Surtout, en ouvrant aux Essences les champs de l'existence, ils ont montré que les divisions et les classifications où les doctrines consacrées compartimentent en quelque sorte mnémotechniquement l'esprit et son objet n'ont pas plus de réalité que les méridiens et les parallèles si elles ont autant d'utilité. Des ouvrages comme le *Journal métaphysique*, de Marcel, comme *Obstacle et Valeur*, de Le Senne, témoignent avec éclat d'une libération enfin réalisée : on ne considère plus, en effet, désormais avec une superstition anxieuse la pseudo-nécessité de s'inscrire dans tel spiritualisme, dans tel idéalisme ou dans tel naturalisme catalogués. Édifier une construction vraie, probe, en accord avec la conscience, l'aspiration, l'esprit, les impératifs intimes et pour cela pénétrer et décrire avec plus d'exactitude et de raffinement les franges diaprées d'ombres et de lumière où s'épousent mystérieusement les Essences et les Existences est aujourd'hui une ambition qui ne fait plus scandale. Il arrive ainsi que quelques penseurs aient découvert, à ceux qui cherchent en gémissant, des havres ou plutôt des îles fortunées qui diffèrent d'aspect, certes, qui sont séparées par des eaux quelquefois amères, mais dont les socles se rejoignent sous la mer et dont le même soleil baigne les bords.

C'est évidemment le recours à la notion d'essences rattachées à l'existant qui a sauvé la philosophie de la stérilité sommeillante où l'eût plongée l'excès d'un essentialisme déraciné de toute vie — et du néant où l'existentialisme matérialiste voit son inévitable aboutissement ; elle seule pouvait garantir l'Absolu faute duquel la vérité, l'action, la morale — conséquemment la vie véritablement adéquate à l'homme — n'avaient plus qu'à disparaître. L'admirable et le rassurant sont que ce recours ait moins été l'élaboration de dialectiques nouvelles que la confirmation des anciennes certitudes rationnellement établies par les philosophies classiques et retrouvées surtout dans un mouvement d'amour. Ce dont je vais maintenant traiter étant moins connu que ce dont j'ai traité jusqu'à présent, le lecteur tiendra compte ici de la nouvelle échelle que je suis obligé d'employer ; il en aura une idée en constatant que M. Sartre va tenir dans cette seconde partie plus de place que Platon dans la première...

***

La tâche la plus facile dans l'essai de redressement philosophique fut évidemment celle de Gabriel Marcel du jour où il se convertit au catholicisme ; du même coup l'obsession du néant cédait la place au mystère

des fins voulues par le Père dont le Fils s'était lui-même incarné pour sauver les hommes. Sa foi n'en est pas abêtie. Ce n'est pas lui qui dira avec Tertullien : « Le Fils de Dieu fut crucifié : ce n'est pas honteux parce que c'est honteux ; et le Fils de Dieu est mort, c'est encore plus croyable parce que c'est inepte ; et, enterré, il est ressuscité, c'est certain parce que c'est impossible. » Dieu ne lui est pas la pointe d'une pyramide de raisonnements : il lui est une personne. Il ne peut penser Dieu que comme un recours absolu ; et par là il met l'accord sur cette relation personnelle si essentielle entre Dieu et l'homme. On comprend bien que l'idée de Dieu surgisse avec une telle force dans les circonstances tragiques où l'individu ne peut accepter sa solitude au lieu qu'une certaine vie sociale tend à l'oblitérer.

Il va de soi que dans un esprit si fortement établi et retranché les thèmes désespérés des Germaniques n'ont plus qu'un faible écho. La mort ne lui apparaît pas comme un anéantissement mais comme un dépaysement. Et il voit dans le suicide une absurdité car, si l'existentialisme du désespoir l'a nécessité comme sa fin logique, comment faire confiance à une doctrine qui, ayant pour dessein avoué d'exalter l'existence, conclut à sa suppression volontaire ?

René Le Senne, lui, va chercher ses réalités *existentielles* dans le monde des valeurs : la vérité, la beauté, le bien, l'amour. Elles ne sont évidemment que les rayons d'une Valeur indéterminable aux hommes : nous ne la connaissons que par une invocation. Nos valeurs se manifestent *à l'existence* par des épreuves intellectuelles *et émotionnelles*. On pourrait presque dire que nous prenons les essences en flagrant délit d'incarnation. C'est par elles que, du sein de l'éternité où se concentre l'éminente réalité de Dieu, émane son efficience de création et de spiritualisation. Considère-t-on les valeurs vécues, Dieu est mieux appelé Valeur ; considère-t-on les valeurs vivantes, la Valeur est mieux appelée Dieu puisqu'elles révèlent qu'il est au suprême degré une personne. Dieu est la valeur au vocatif. De toutes les expressions métaphysiques de la réalité première le théisme est la plus précieuse : d'une part, il ne cesse d'inviter l'homme à se dépasser pour se faire à l'image de Dieu en niant ce qui le fait trop humain ; d'autre part, ce dépassement ne l'entraîne pas à abdiquer et à se suicider dans l'impersonnel puisqu'il reconnaît que la personnalité est la valeur la plus haute dans ce Dieu à l'image duquel il veut se façonner.

Par la manifestation directe de Dieu en nous la valeur satisfait la générosité de Dieu dont l'amour fait l'intimité ; ceci ne s'accomplissant pas sans notre recherche et sans notre assentiment, en vertu de notre liberté. De ce point de vue, l'affirmation de l'existence de Dieu où s'exprime l'accord de notre conscience claire avec l'exigence de notre conscience profonde est la première condition pour que nous puissions développer en nous la confiance indispensable à toute recherche. C'est la première prière.

Non moins belle que cette haute doctrine est la synthèse que nous propose Louis Lavelle. Il admet sans trouble la plupart des données de l'existentialisme mais ne leur abandonne dans sa sagesse que leur place légitime. Que dit-il en effet? Que notre personnalité, que notre essence ne soit réalisée qu'au jour de notre mort, soit; c'est une raison pour regarder toujours en avant, dans le sens de l'Espérance, vers un certain dessein que nul objet n'a pu remplir et qui ouvre toujours devant moi un nouvel avenir. Que tous nos actes engagent notre responsabilité, sans doute; mais au delà des plus immédiates que notre conscience doit prévoir et dont nous avons à délibérer, les conséquences ne nous regardent plus : car elles ne sont pas l'effet de notre volonté mais de l'ordre du monde. Que la société, les *autres* ou le *On* d'Heidegger nous modèle et nous altère, possible : mais c'est qu'alors nous aurons oublié que notre réalité singulière et précieuse c'est ce *moi* qui se cherche constamment et jouit de la volonté et de la liberté. Que la mort, l'inquiétude, l'angoisse soient notre lot, c'est incontestable; mais il ne dépend que de nous de trouver dans l'angoisse la tension suprême de notre espérance. Qu'avons-nous à redouter? « Tous les possibles ont une existence globale et actuelle à l'intérieur de l'être pur », c'est-à-dire en Dieu. C'est dans ses possibles que nous choisirons ce que nous voulons être, l'essence qui valorisera notre existence. Car l'homme est ce qu'il se fait lui-même mais ses idées viennent de Dieu où elles ont leur monde comme chez Platon. Il n'est que d'y entrer pour nous sentir éclairés : « Notre propre nature, notre destinée, la conduite que nous devons tenir, nos relations avec les autres êtres nous apparaissent dans une lumière mobile qui rejoint notre regard et aimante notre volonté. Dès que nous la quittons, nous sommes livrés aux forces aveugles de la nature : nous ne sentons plus que notre esclavage et notre misère. »

Ainsi, ces trois philosophes : Marcel, Le Senne, Lavelle, si différents d'esprit, aboutissent à des solutions analogues et ne se sauvent du désespoir et du néant que par la considération simultanée de l'essence et de l'existence et le recours à Dieu.

A Dieu et à l'amour. Car, comme l'écrit excellemment Lavelle : « L'amour est le lieu de l'Être fini et de l'Être infini, ce qui montre qu'il n'y a d'amour que de Dieu, mais que l'amour que nous avons pour un être particulier ne peut être lui-même qu'un amour infini parce qu'il a toujours Dieu lui-même comme objet... »

Une grande doctrine était achevée lorsque les vocables existentialistes prirent possession de la pensée française; et elle est trop connue pour qu'il soit besoin d'en redire ici les thèmes : c'est celle qui a pris ses directions définitives et son plein épanouissement dans ces admirables travaux d'Edouard Le Roy qui honorent la France et la philosophie. Le dernier, qui vient de paraître, est le digne couronnement de l'œuvre : on y trouve nouées avec une force insigne les deux réalités, naturelle et

surnaturelle, découvrant ainsi sans étonnement que l'existentialisme véritable et pur s'inscrivait tout naturellement dans la ligne de la pensée bergsonienne. Une voix manque encore qui se fait attendre et représente les traditions les plus anciennes de la pensée occidentale... Étienne Gilson, cependant, a promis dans un entretien récemment publié qu'il apporterait sa contribution au renouveau philosophique. Nul n'est mieux qualifié que l'historien de saint Bonaventure et d'Abélard pour faire ici dans l'esprit de la *philosophia perennis* la synthèse de l'essentialisme et de l'existentialisme tels que l'on peut imaginer qu'ils apparaissent à la lumière de l'Éternel.

***

Et maintenant il faut bien que nous en venions à la *philosophie de la nausée* puisque c'est là le nom que son auteur lui a attaché. Que tout dans cette doctrine justifie ce vocable écœurant, on l'accorde volontiers. Ce qu'on lui accordera moins aisément c'est de se compter au rang des philosophies. Ce n'est pas qu'elle n'y tende et de la façon la plus paradoxale : en prenant dans la partie la plus connue de l'œuvre la forme du conte et du roman ; hélas! et forcément du roman à thèse, genre hybride et désespérant qui ne satisfera jamais ni l'amateur de romans, ni l'amateur de thèses.

A cette littérature il faut joindre deux essais sur l'imagination et l'ouvrage capital intitulé l'*Être et le Néant*. Ce dernier est de lecture difficile ; non par la hauteur de la pensée, mais il est touffu, diffus, confus ; le jargon barbare déplaît d'autant plus qu'il est inutile ; l'intention de scandale et d'énigme rebute et plus d'une fois on abandonne ce traité de 722 pages d'un texte serré qui représente bien celui d'une douzaine de romans, avec un baillement — alors qu'on n'abandonne ni Lagneau ni Bergson.

Mais tous ces livres fermés, oubliées les obscénités et la pourriture où se complaisent ensemble l'auteur et les héros de ses romans, passé l'écœurement que provoque leur lecture aussi bien que l'agacement et l'ennui que fait éclore *l'Être et le Néant*, un sentiment très étonnant demeure : celui d'une pitié et — qu'on m'entende bien — non pas dédaigneuse, mais amicale envers l'auteur si pathétiquement isolé et désolé. L'œuvre ne tient pas debout : tout ce qui n'y est pas truisme y est paradoxe, absurdité, gratuité. En outre, *l'Être et le Néant* est sans précédent dans notre littérature philosophique où il donne par sa structure, sa langue, son esprit, l'impression d'une traduction. Le lire après une lecture de Descartes, de Malebranche, de Bergson vous le fait tomber des mains... Et puis surtout, cette personne seconde où s'incarne le philosophe pour la durée du livre et qui est constamment présente dans le filigrane de chaque page y inscrit cette présence avec une insistance qui en accuse

de plus en plus le caractère, la densité, l'épaisseur. Elle finit par apparaître dans sa vivante et incommunicable angoisse ; *incommunicable* parce qu'elle est seule à avoir ses raisons d'anxiété, raisons secrètes qu'elle ne peut ou ne sait dire et transpose en propos métaphysiques qui ne convainquent pas ; *vivante* parce qu'on la sent vraie. Mais orgueilleusement et qui a pris parti contre toutes choses par désespoir d'on ne sait quoi qu'on n'ose pénétrer : carences, anomalies, impuissances, infirmités ? et qui la retranchent de la communauté des sentiments et des pensées, du reste des hommes. Encore une fois, je ne confonds pas Julien Sorel avec Stendhal, ni Balzac avec le Père Goriot, ni M. Sartre avec l'homme dont il raconte l'histoire dans ses traités aussi bien que dans ses romans. Mais je dis que, contrairement aux véritables philosophes, il ne nous décrit pas *l'Homme* mais *un homme* et moins encore qu'un homme, *un cas*, un cas de psychanalyse morbide.

Est-ce licite ? En littérature, oui, naturellement. Lorsque Balzac écrit *Le Père Goriot* ou décrit le Père Grandet, il peut le faire avec tranquillité et même en disant *Je*. Ces deux caractères si différents seront développés, par deux personnes secondes qu'il anime sans s'y confondre et qui mourront sitôt qu'il les aura abandonnées en ne laissant que leur double dans les livres où il les a immortalisées. Mais en philosophie ? Que le Roquentin de *la Nausée* subsiste dans la galerie des types romanesques, soit. Mais que cette exception se pose en disant *Je* dans la psychologie normale, que dis-je ? qu'elle se donne pour le portrait de l'Humanité — alors qu'elle est à cette Humanité la plus monstrueuse exception — dans la partie la plus essentielle et la plus élevée de ce qu'on appelait autrefois la Sagesse, dans l'Ontologie — non, cela ne se peut raisonnablement admettre.

Mais dira-t-on, si ce type en qui M. Sartre voit l'homme normal n'est pas l'homme normal, d'où est venu le succès de M. Sartre ? Eh ! d'où vient le succès de *Rocambole* et celui de *Fantômas ?* Pourtant les Rocambole et les Fantômas n'abondent pas — et ils ne sont ni l'un ni l'autre, en tout cas, le type de l'*homo sapiens*. Non ; les gens qui n'ont pas de casier judiciaire, et ils sont la majorité en tous pays, ne détestent pas qu'on chatouillé leurs mauvais instincts embryonnaires ou mort-nés ; et les criminels adorent la petite fleur bleue : chacun cherche son contraire avec une inavouable nostalgie. Et j'ai dit aussi plus haut le désarroi de l'époque qui a fait éclore ce renouveau philosophique. Pourquoi ne s'est-on pas jeté sur les œuvres de Marcel, de Le Senne, de Lavelle, demandera-t-on ? Eh bien, parce que celles de M. Sartre étaient des romans (car *l'Être et le Néant* n'a certainement pas, et pour cause, plus de lecteurs que le *Journal métaphysique*) et que l'auteur et son éditeur ont mieux fait leur publicité et que, enfin, et ceci est plus grave, l'immoralisme de M. Sartre légitime les pires instincts et qu'il est agréable à l'homme de pouvoir s'adonner aux vices sans remords.

***

Ceci exposé, essayons de traduire l'essentiel de la doctrine de M. Sartre en langage clair.

Débarrassons-nous d'abord de ce qui nous encombrerait inutilement et pourrait créer chez le lecteur, à l'encontre des thèses exposées, des objections qui n'ont pas de raison d'être. M. Sartre n'admet ni l'existence de Dieu, ni celle de l'âme. Il n'admet que celle du corps. A la surface de ce corps (je parle par images) il y a quelque chose qui est au corps ce que la pensée était, d'après le matérialiste Büchner, au cerveau : une espèce de phosphorescence. Et maintenant que votre esprit peut s'accrocher à quelque chose, oubliez ce que je viens de dire car la doctrine n'est pas tout à fait cela. « La conscience c'est le corps, elle n'est même rien de substantiel, c'est une pure apparence en ce sens qu'elle n'existe que dans la mesure où elle s'apparaît. » Je vous le dis : « Une phosphorescence qui se connaîtrait. » Mais comment s'apparaît-elle à elle-même ?

Voici la réponse : « *Ainsi le pour-soi en tant qu'il n'est pas soi est une présence à soi qui manque d'une certaine présence à soi et c'est en tant que manque de cette présence qu'il est présence à soi.* »

Si je cite ce texte qui compte parmi les plus faciles dans un livre qui est littéralement bourré de ce genre d'énigmes, c'est d'abord pour qu'on ait aisé d'imaginer l'agrément de telles lectures, ensuite qu'on puisse décider si le nombre des existentialistes mondains qui ont lu leur prophète est le même que le nombre de ceux qui prétendent l'avoir lu, enfin que chacun juge à sa manière ce qui domine du doctoral, du bouffon, de l'ironique ou de l'avantageux, dans le personnage qui l'a écrit.

On peut sans doute traduire ce texte ainsi : « Prendre conscience de soi, c'est devenir observateur et observé, c'est se dédoubler en sujet et objet pour s'examiner, c'est donc ne plus coïncider avec soi et, ainsi, troquer le mode de présence à soi qu'est la coïncidence de l'objet et du sujet contre ce mode moins total qu'est le dédoublement. » C'est un truisme, une banalité ; et peut-être une absurdité car cette arithmétique entre valeurs qui n'ont rien de quantitatif peut n'être que fantaisie... Le texte cité plus haut trouve son complément dans un autre qui est de la même encre mais plus facile et que je laisserai au lecteur la joie de déchiffrer :

« *La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui.* » C'est évidemment un jeu de société : trouver une phrase contenant sept substantifs dont cinq soient le même mot. Il nous ramène tout droit à l'*obscurantisme* honni du moyen âge, aux exercices purement verbaux de la Scolastique décadente. A quand le *Barbara* et le *Baralipton?*

Cette présence de soi à soi où s'exerce l'*analyse réflexive* que la philosophie classique considère comme l'instrument le plus sûr de la connaissance et dont l'usage lui semble correspondre à la plénitude de l'être,

M. Sartre n'y aperçoit, à cause de la *distance* du dédoublement, qu'une fissure, une dégradation, une maladie : « Le ver dans le fruit ». On voit tout de suite la fausseté de la déduction : de l'expression purement verbale : *distance* (entre la partie de soi qui est observée et celle qui l'observe et s'en est éloignée, au figuré naturellement, pour l'observer), de cette *distance* imaginaire, dis-je, entre un sujet observateur et un objet observé qui ne sont ensemble que le même soi, de cette *distance* donc qui ne correspond à aucune réalité spatiale et par suite ici à aucune réalité véritable puisque l'analyse de soi n'a rien à voir avec l'espace, le philosophe a abouti par métaphores successives à la fissure réelle (?!), à la dégradation, à la maladie.

Penchons-nous sur cette étrange maladie. Voici le diagnostic : « *La conscience est ce qu'elle n'est pas et n'est pas ce qu'elle est.* » Qu'est-ce à dire? Toujours la métaphore de la distance dans le dédoublement. Je me pense et je me vois à distance en face de moi ; je suis à la fois le sujet et l'objet, à la fois moi-même et ma pensée, à la fois donc moi-même et un autre que moi-même, je suis ce que je ne suis pas et je ne suis pas ce que je suis. D'accord? — Oui, mais c'est du *pilpoul*, me dit un rabbin de mes amis, et je ne *marche* plus. — Attendez, ce n'est pas fini :

« *Le pour-soi surgit comme néantisation de l'en-soi et cette néantisation se définit comme projet vers l'en-soi : entre l'en-soi néanti et l'en-soi projet, le pour-soi est néant. Ainsi le but et la fin de la néantisation que je suis, c'est l'en-soi. Ainsi la réalité humaine est désir d'être-en-soi... en tant que pour-soi.* »

Ce qui signifie à peu près : « Je ne suis pas ce que je suis et je suis ce que je ne suis pas (ainsi que je l'ai déjà expliqué). Je n'ai pas la plénitude de l'être en tant que conscience-observateur, je n'ai pas la conscience en tant qu'être-observé. Je voudrais à la fois posséder la plénitude de l'être et la conscience d'en être le possesseur. » Mais cela est impossible, M. Sartre ne le veut pas. *La réalité humaine*, dit-il, ne saurait être cette totalité. Aussi est-elle malheureuse sans dépassement possible de l'état de malheur.

L'existence est donc cette poursuite imbécile d'un état impossible à atteindre, cette galopade de l'âne derrière la carotte que de son siège un cocher invisible tend à sa faim au bout du fouet? — Oui, dit M. Sartre. — Mais ne professiez-vous pas que liberté et existence ne faisaient qu'un? — Sans doute. — Ne pouvons-nous alors choisir de laisser courir ces entités artificielles que vous appelez barbarement l'*en-soi* et le *pour-soi* et de rester en paix? — Ah! mais non! « La liberté est liberté de choisir et non de ne pas choisir. Ne pas choisir, en effet, c'est choisir de ne pas choisir. Je puis choisir ceci ou cela mais non pas ne pas choisir. » (Vous reconnaissez le jeu de société : sept verbes, un seul mot.)

Laissons conclure M. Sartre : « Le choix est fondement de l'être choisi mais non pas fondement du choisir. *D'où l'absurdité de la liberté.* »

Je suppose que le lecteur qui aura vu les grosses ficelles, les métaphores prises pour du réel, la pensée accordée à l'espace, la fantaisie de *canular* qui font de ce monument baroque une hilarante parodie, aura déjà conclu que l'absurdité est moins dans la *liberté* de la conclusion que dans l'*enchaînement* des arguments.

A celui que cette dialectique aurait néanmoins convaincu il resterait une chance d'échapper à ce monde absurde par le suicide. Mais ce serait encore plus absurde car qui professerait la doctrine si les vrais existentialistes se conformaient à sa logique? La logique n'a pas voix au chapitre puisque le propre de ce monde est l'absurdité.

On nous le fait bien voir, d'ailleurs. Il ne faut pas se donner la mort, nous disent ces « penseurs », car la grandeur de l'homme est la révolte contre l'absurdité du monde. Je veux bien. Mais qu'est-ce que la grandeur? Et grandeur par rapport à quoi, à qui, à quelles valeurs-étalons puisqu'il n'y a ni normes, ni valeurs, ni vertus, ni sagesse, ni Divinité — puisqu'il n'y a rien?

***

Entrons maintenant davantage dans les détails et essayons de voir les différences entre l'existentialisme de l'homme normal et celui de M. Sartre. Ils se sont posé la même question après Pascal : « Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps ont-ils été destinés à moi? » Mais le premier, s'il confesse que « nous sommes embarqués » s'en tirera en pariant qu'il y a un Dieu ou, mieux encore, en retrouvant en soi la présence divine. Le second, au contraire, pratique la politique du pire. Que dit-il? Il dit : « L'homme *est là*. Il est là *comme ça*. Il a été *jeté là*. Et pour quoi? *pour rien*. Il est là stupide, idiot, absurde et, comble d'ironie, il se sent, il se sait *de trop*. »

Absurde, soit, dit le sage. Mais nous avons un génie intime qui ne nous trompe pas. Nous avons le sens du vrai, du beau, du bien. Un tel peut soutenir que Rembrandt a moins de talent que Bonnat, personne ne connaît le moyen de lui démontrer le contraire : des goûts et des couleurs on ne peut discuter. Soit. Mais nous *savons* que c'est pourtant Bonnat qui a moins de talent que Rembrandt. Et si, comme le dit encore Pascal, nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme, nous avons aussi une idée de la vérité invincible à tout le scepticisme ; et que si l'absurdité régnait à ce point, on ne saurait définir l'absurde ni s'en rendre un compte exact. Mais M. Sartre s'en tient à son absurde et n'en démord pas : c'est son décret ; il s'y tient sans preuves comme l'autre à Bonnat parce qu'il le sent, dit-il, *comme ça*. Et comment lui démontrer le contraire à lui aussi?

Cependant, n'y-a-t-il pas, pour nos « désespérés » eux-mêmes, une chance de sortir de cette absurdité? Les existentialistes pensent tous

que l'homme *fait* son essence jour après jour, qu'il tend vers l'avenir; et beaucoup y voient un moyen de salut. Mais M. Sartre n'y voit qu'impuissance. Qu'est-ce que je sais de ce qui m'entoure? dit-il. Uniquement les représentations que je m'en donne. Qu'est-ce que c'est que le monde? les apparitions qui le manifestent à moi. L'être? il n'est que ce qu'il paraît. Tout cela n'existe que quand je le regarde et par mon regard. Tout cela varie avec chacun, avec le lieu qu'il occupe, avec l'apparition d'un autre. Devant ce monde *de trop*, il me vient, à moi (qui suis *de trop* également) un malaise indéfinissable, une *Nausée* pour peu que je n'appartienne pas à la catégorie des *Salauds*. (On voit à quel point et dans quelles directions le vocabulaire philosophique s'est enrichi depuis Pascal). A ce compte et si, comme il semble, M. Sartre, est une exception, le nombre des *Salauds* est étrangement élevé. Attendez, car la gratuité de cette métaphysique nous ménage encore des surprises. La conscience étant, comme nous l'avons vu, ce qu'elle n'est pas et n'étant pas ce qu'elle est, il est fatal qu'elle soit de mauvaise foi essentiellement. C'est la non-coïncidence entre les deux parties du moi que nous avons signalée plus haut, c'est la fissure entre la partie observante et la partie observée qui permet cette mauvaise foi. Et par cette fissure s'introduit quoi? *Le néant*. Car, chose curieuse, dans cette philosophie où la *conscience* est définie comme étant *rien*, le *néant* se conduit comme étant *quelque chose*.

Mais nous verrons pire. Déjà M. Sartre nous montre la conscience s'engluant dans ce qu'il appelle le *visqueux*. Le visqueux c'est le passé, c'est le monde, c'est les autres. Je suis *là, comme ça ;* mais le visqueux est aussi *là, comme ça ;* et il m'entoure et menace constamment de m'engloutir. Des médecins ont finement observé que c'est ici un complexe de paranoïaque comme d'autres avaient diagnostiqué de l'agoraphobie dans les symptômes nauséeux. Cette conjonction de signes qui répondent tous deux à une terreur de l'emprise et de l'étouffement pourrait bien expliquer du côté intellectuel le désir d'échapper à toutes attaches, à celles des valeurs, de l'absolu et de Dieu qui marque si fortement la construction de M. Sartre. La mort elle-même qui est pour le spiritualiste l'entrée bienheureuse dans le sein du Père semble effrayer ce nihiliste par la possibilité de liens nouveaux. Aussi la joint-il aux événements aussi absurdes que les hommes et dont on ne peut présumer davantage ni moins. Il est absurde que nous soyons nés, il est absurde que nous mourions. La mort est comme moi, elle est *là*, elle est *jetée là, comme ça*. Ah! cet éternel *comme ça !*

Toute cette carrière où l'homme ne vit que des représentations, des apparitions d'un monde d'où il ne tire que crainte et tremblement comporte une effroyable solitude. L'existentialiste, comme l'exilé de Lamennais est irrévocablement seul. Et secret, puisque ses communications avec le *monde* et avec les *autres* sont précaires, énigmatiques, rudimentaires. A l'existentialiste chrétien. Dieu cependant apportera une réponse : soit, chez Kierkegaard, qu'il ne puisse résister à sa tactique

de défis, de paris et de supplications alternées ; soit, chez Marcel, que l'amour, la grâce et l'invocation soient inséparables ; soit, chez Le Senne, que la prière éveillée par la valeur, reflet de la valeur suprême, découvre enfin celle-ci ; soit, chez Lavelle, que la communion intime entre l'être et la présence divine ne soit jamais refusée à qui la veut d'amour. Chez M. Sartre, au contraire, pas de Dieu ; solitude complète. Mais la solitude absolue est-elle seulement autre chose qu'un concept ? Est-elle même un concept ? Est-elle seulement pensable ?

***

Dans ce néant de toutes choses et de toutes valeurs où, déclare M. Sartre « tout être naît sans raison, se prolonge par faiblesse, meurt par rencontre », il est tout à coup parlé de l'amour et de la liberté. Comme bien on pense, l'amour ne saurait venir d'autre part que du corps, ce corps qui est ma conscience et paradoxalement se révèle à cette conscience qu'il est par la nausée, « ce goût fade et sans distance qui est mon goût ». Mais le corps de *l'autre* existe aussi et en nous l'affirmation de son existence que nous appelons désir. D'où la sexualité que M. Sartre appelle « cette immense affaire » et qui anime, en en faisant le succès, toute sa littérature dont Valéry disait avec un sourire un peu scandalisé : « *Quelle étonnante cochonnerie !* »

L'amour ne sera pas plus que le reste protégé des piétinements du philosophe. « Le fait d'autrui est incontestable et m'atteint en plein cœur. Je le réalise par *le malaise ;* par lui je suis perpétuellement *en danger*. » Mais celui qu'on aime doit-il être traité comme un indifférent ? Eh ! pourquoi non ? Il suffit de trouver la manière, la forme de possession : l'amant ne possède pas ce qu'il aime « comme on possède une chose : il réclame un type spécial d'appropriation, la possession d'une liberté comme liberté ». Le conflit est toujours là ; et la raison n'en change pas : « Ma chute originelle, c'est l'existence de l'autre. » A moi de me défendre. C'est la psychologie de la mante religieuse. Nous sommes loin des épithalames de Lavelle, des effusions de Le Senne, des roucoulements de Marcel.

Telle est dans ses grandes lignes et sous ses principaux aspects la plus récente forme de l'existentialisme athée. Les cercles philosophiques ne l'ont pas jusqu'à ce jour pris au tragique ni même peut-être au sérieux et il ne semble pas, à y regarder de près, qu'ils aient eu tort. Tel qu'il est et la littérature, l'obscénité, la publicité, la badauderie et aussi le snobisme aidant, il fera encore des remous qui, comme les ondes provoquées par un caillou jeté dans l'eau d'une rivière, iront s'amortissant. Et peut-être qu'un jour, comme d'aucuns l'ont prétendu, M. Sartre confessera-t-il qu'il a simplement voulu monter à ses contemporains une énorme mystification.

Ici se termine la courbe que nous avons voulu tracer ; nous l'eussions désirée plus ample mais la place nous a manqué, et des événements aussi essentiels dans une telle histoire que *la querelle des universaux* et *la dispute de la grâce* réclamaient aussi un langage qui n'eût sans doute pas été intelligible aux lecteurs peu préparés. Telle qu'elle est cependant, cette vue rapide montre assez l'importance relative des notions de l'essence et de l'existence. On peut peut-être dire que la notion d'*être* s'apparente à la première et celle d'*avoir* à la seconde. Et qu'il est impossible d'*avoir* sans *être*, et pénible d'*être* sans *avoir*.

A chacun de conclure. Pour moi je m'en tiendrai à ces mots de l'admirable madame de Rocquadour, que j'ai rapportés fidèlement dans *On vous interrogera sur l'Amour* : « Il ne faut pas prier pour *avoir* davantage dans la hiérarchie des *Biens* mais pour *être* davantage dans la hiérarchie du *Bien*. »

Le Bien, les Biens ! Je ne connais pas de meilleur critère de l'essence et de l'existence, de l'être et de l'avoir.

LUCIEN FABRE

# REDINGOTES ET ROBES LONGUES

MADAME...

1870-1900 = trente ans. Qui aurait la prétention de décrire, ou simplement d'indiquer l'évolution, pendant trente ans, de la toilette féminine, c'est-à-dire d'une féerie sans cesse renouvelée, changeante, fugitive? Trente ans : le temps, pour une jeune fille, de devenir une grand'mère — le temps, pour une mode, de devenir désuète, bientôt ridicule — trente ans, le temps d'une vie... Qui se hasarderait à suivre une femme à sa toilette pendant trente ans? Il suffira sans doute de feuilleter des images, de rêver devant un portrait, une photographie, au secret d'un vieil album, d'éveiller des souvenirs, d'évoquer des visages chéris...

Les dames, dès 1867, s'étaient débarrassées de leurs crinolines, mais non point pour se libérer. Après avoir ressemblé à des fleurs épanouies, elles se serraient comme les tiges d'un bouquet. Les lignes, abondantes en délices, du corps féminin, continuent, à l'aube de la République, de se dérober, ou de s'exagérer si fort qu'on ne les reconnaît pas. Plus que jamais, la femme se tient sur la défensive, se protège par des avancées ou par des positions d'arrière solidement cuirassées. Consciente de sa puissance, il semble qu'elle renonce à se montrer telle qu'elle est, et veuille faire voir que, malgré les extravagances de la mode qui la rendent méconnaissable, elle est, toujours et malgré tout, souveraine.

Or donc, elles s'avisèrent d'abord de se ligoter étroitement aux genoux, d'enfermer le haut du corps dans un étroit fourreau qui serrait sans mouler et de donner toute leur attention à l'arrière-main, comme disent les gens de cheval. J'imagine le spectacle de la rue au temps des « tournures » : toutes ces silhouettes étrangement bossuées, projetées en avant par le fardeau postérieur, trottant menu sur les bottines à hauts talons. Pas une femme qui n'eût la croupe en coussinet, des actrices aux trottins, des bourgeoises aux grandes dames, des boutiquières aux femmes de chambre. Un chapeau tout droit, voilette sur le nez, boa au cou, man-

chon à la taille, ombrelle à la saignée, elles avaient, me semble-t-il, avec cette mode-là, l'air plus jeune qu'avec aucune autre.

« Suivez-moi, jeune homme ». Au signal gaillard, au tendre signal, Guy, Gontran, Gaston emboîtent le pas, coudes au corps, nuque en avant, canne en arrière, le court favori taillé à l'ordonnance et le monocle en position. « Suivez-moi, jeune homme » : en fait, c'est un large ruban qui descend des épaules vers la taille, flotte au gré du vent, parfois tombe tout raide et parfois se soulève, semble faire signe. C'est l'époque du mantelet, des épaules haut relevées, des collets montant jusqu'aux pendants d'oreilles et même plus haut.

Je revois d'autres images. Vers 1890, la manche à gigot rend la silhouette féminine de plus en plus irréelle. Pour quelle traversée, pour quelle ascension, la mode leur suspend-elle aux épaules ces ballons démesurés qui semblent toujours gonflés d'un souffle inapaisé ? J'entends la douce invite, je revois le geste tendre et respectueux : « Rentrez-moi mes manches, voulez-vous... » Sous le manteau entr'ouvert, c'était toute une affaire de les introduire sans les froisser, sans les déchirer, pareilles à des bulles de savon géantes dont un contact trop appuyé risquait de détruire la ravissante illusion.

Je revois les robes à traîne, sur lesquelles pendaient les doubles jupes, les polonaises, et ces guirlandes posées de biais, dont on avait si fort le goût, aux environs de 1895. Je revois ces « robes de plage et de visites », spécifiait-on ingénument, dont on se demande comment on pouvait, en si grand appareil, s'asseoir sur le sable ou, plus simplement, se mouvoir dans un salon de dimensions moyennes, sans risquer de tremper dans la crème du goûter les longs effilés des manches pagode, sans renverser les guéridons au vent de sa traîne. Mais les dames ne s'embarrassaient pas pour si peu. Je revois le coup de talon qu'elles savaient si bien donner pour faire virevolter cette traîne et dégager le terrain. Je revois les boléros à boutons énormes, dégageant la haute ceinture étroitement serrée, offrant à l'admiration des foules l'objet de toutes les convoitises, le résultat de tous les efforts : une taille fine. Pour une fine taille, que ne ferait-on ? Puisque le sport n'existe pas encore pour les femmes, celles qui veulent maigrir ou rester minces n'ont qu'une ressource : la grève de la faim. C'est le temps où les femmes boudent au plus savoureux repas, rêvent de biscottes et de légumes cuits à l'eau, le temps où la corsetière n'a jamais de lacets assez solides pour qu'on puisse tirer, serrer, serrer encore, serrer toujours, jusqu'à en étouffer.

Je revois ces jupes qu'on disait courtes, et qui dégageaient à peine les chevilles, et vers 1892, les premiers costumes tailleur, réputés fort hardis, et toute la gamme des chemisettes qu'ils firent naître. L'année 1900, la grande foire de l'Exposition nous valut les robes princesse, fermées dans le dos par d'innombrables petits boutons. Tout doucement, la mode s'acheminait vers l'étrange supplice des jupes entravées. La guerre

vint, avec ses servitudes, mais qui donna du moins la liberté aux jambes des dames. Celles-ci ne semblent pas près de vouloir y renoncer.

■ ■

L'élégance d'une femme, disait la Sagesse, se marque à ses gants, à ses chaussures et à son mouchoir.

Les gants : aucune fortune n'y aurait tenu, sans le bienfaisant ministère du teinturier. Encore faut-il se méfier des signes mystérieux qu'il a la manie d'inscrire au revers des gants nettoyés et qui peuvent, en un instant, vous faire dégringoler tous les degrés du prestige, jusqu'au plus bas — et cette odeur aussi, ces relents de benzine, qui dominent les plus vigoureux parfums. La mode, pour une fois favorable aux bourses modestes, proscrit, il est vrai, en 1880, les gants blancs dans la journée et quelles que soient les circonstances, mais les tons qu'elle préconise sont à peine moins fragiles que le blanc : la couleur du blé mûrissant, du beurre frais, de la crème et une femme comme il faut ne se dégante jamais. Bien mieux : lors des visites officielles, la présidente, la directrice, la ministresse qui reçoit reste gantée, pour bien montrer la solennité de la cérémonie. Des gants longs, interminables, qui glissent parfois, malgré les huit, dix, seize boutons, et découvrent un peu le bras, le tiède secret de la saignée. En 1905 seulement, le bouton-pression, récemment créé à Grenoble, fera son apparition dans la ganterie. Il ne sera utilisé dans la couture qu'à partir de 1913. Il est vrai qu'en compensation, vers 1890, la toilette de bal, le plus généreux décolleté, s'accompagne du gant court, fermé au poignet par un bracelet étroit, marqué d'un camée, d'un chiffre, ou par une lourde gourmette, ou encore par de souples liens d'or, en forme de serpent.

■ ■

Le Second Empire, outre le cachemire, base obligée de toute corbeille de mariage, de tout trousseau, outre le châle qui drape, souligne la majesté des formes et rehausse les bustes chétifs — l'Empire avait légué aux dames les hauts souliers d'étoffe, sans talons à leurs semelles de fin cuir. Ils étaient faits pour des femmes qui ne connaissaient de la marche dans la rue que l'étroit espace entre le seuil de la porte et le marchepied de la voiture. Mais chacun sait que depuis l'Empire les honnêtes femmes vont à pied. Ces chaussures qui ressemblaient fort à des pantoufles prirent rapidement le chemin du fripier, cependant que les châles allaient dormir dans des cartons. Les bottines de cuir véritable furent appelées à l'honneur de chausser ces dames, et d'aussi près que possible. La mode est au pied petit. L'esthétique de Cendrillon et de la Chine règne de façon absolue. La bottine doit être très haute, couvrant quasi le mollet, les talons très dégagés tenant le pied perché et quasi vertical. Le soulier Richelieu est admis pour les courses du matin, mais c'est une chaussure

négligée et presque d'incognito. Le cuir jaune est considéré toujours comme une plaisante fantaisie, tolérée, mais dont, à en croire les rigoristes, il n'y a pas lieu de se vanter.

■ ■

C'est en 1872, exactement, qu'un usage de la mode décréta que le port du mouchoir à la main n'était plus d'obligation. Jusqu'alors, et depuis des lustres, une dame à la mode ne se fût aventurée nulle part sans tenir, à la main, un beau carré de dentelles, chiffré, enjolivé, transparent. On ne veut plus désormais que des mouchoirs minuscules, qu'on glissera à sa ceinture ou dans l'ouverture de son gant. Il ne sera pas, on le pense bien, question de s'y moucher. Tout au plus, pourra-t-on l'agiter d'un geste mutin au départ d'un ami cher, ou en tamponner des yeux pleins de larmes précieuses, ou l'appuyer sur une tempe flagellée par la migraine.

Au demeurant, où l'auraient-elles mis, leur vaste mouchoir d'autrefois, les pauvres dames privées de poche? En hiver, du moins, elles ont leur manchon où elles cachent leurs trésors, mais à la belle saison? Chose singulière : en un temps où tout est à la discrétion, à la modestie, dans le sens théologique du mot, l'usage exige des femmes qu'elles dissimulent sous la soie de leur jupe, dans le fouillis des jupons, une poche de pauvresse, suspendue à un cordon et que pour la moindre nécessité, elles soient contraintes de se retrousser sans ménagement, pour fouiller dans cette musette. En 1894, le salut leur vint, par l'adoption du réticule, pudique altération du mot « ridicule » et qui ne l'était du reste pas tant que ça. Elles purent enfin mettre à l'abri leur porte-cartes, leur bourse, leur trousseau de clefs. Pour comble, en effet, l'intransigeance leur interdisait de rien suspendre à leur ceinture, hormis, éventuellement, une (*sic*) face à main. La montre seule trouvait grâce ; une longue chaîne, portée en sautoir, la soutenait, car la mode de la glisser dans le cou, suspendue à l'amorce d'une gourmette, n'a vécu que quelques mois.

Le bon ton rend, en toutes matières, des arrêts impérieux, qu'on voudrait motivés. Pourquoi, en 1897, les puissances invisibles décrètent-elles qu'une dame ne peut porter un bouquet qu'au côté gauche de sa ceinture ou au cou, mais toujours du susdit côté — non point, grands dieux, au milieu de la poitrine, au départ d'un troublant sillon? Rien, au demeurant, ne doit, du moins de jour, être soupçonné des dessous, rien, ou le moins possible. Les corsages sont boutonnés jusqu'aux premiers frisons, prolongés par des guimpes, elles-mêmes soutenues par de vigoureuses baleines. A peine si, parfois, un petit bout de valenciennes aperçu par l'échancrure d'une chemisette trop lâche risque de faire scandale. Comment, à travers toute cette opacité pourrait-on percer le secret des lingeries si décentes, si sagement hermétiques et compliquées?

Le linge de couleur, le linge de soie réservé, jusque là, à ce que les galantins d'autrefois appelaient la haute bicherie, font dans la bourgeoisie, vers 1893, une timide apparition. Rares sont celles, du reste, qui se hasardent à une si audacieuse innovation. La grande majorité des femmes demeure fidèle aux robustes percales, aux calicots, à ces madapolams dont le nom singulier nous intriguait dans les catalogues. Fidèles aux cache-corset, aux jupons de dessous. Fidèles, longtemps, aux jarretières qu'on voit, en 1895 seulement, concurrencées par les jarretelles, nées des perfectionnements apportés au corset.

■ ■

Quelquefois, pour notre plus grande joie, ma mère ouvrait les armoires où elle rangeait ses vieilleries. Une odeur de camphre, de lavande, de fleurs séchées montait des boîtes, des coffrets. Les robes pliées reprenaient leur forme, semblaient revêtir d'invisibles corps ; d'un tiroir, se déroulaient des rubans, des dentelles, des broderies légères. Des colliers égrenaient leurs perles de cristal, un flacon de sels se débouchait, à la rude senteur. Un nécessaire de couture, une sage liseuse d'ivoire mille reliques modestes qui nous paraissaient les plus précieux des trésors.

Le rayon des chapeaux, au plus haut de l'armoire, était pour nous particulièrement chargé de mystère. Ma mère, conservatrice et minutieuse, et qui eût été de taille à inscrire sur une boîte le fameux libellé « petits bouts de ficelle ne pouvant servir à rien », ma mère gardait tout et même ce qui semblait ne pouvoir être d'aucun usage.

Ainsi de ses chapeaux. Ils avaient successivement abrité ses longues boucles, retombant sur les épaules, ses « repentirs », ses petits frisons dans le cou, sa haute torsade, sa frange, son chignon bas selon le caprice du jour. Les chapeaux, sous lesquels elle avait traversé la vie, elle aimait à en retrouver les grâces défuntes et à en coiffer, par plaisanterie, ma petite sœur. Nous regardions avec admiration tourner, aux doigts de notre mère, les feutres et les pailles, les hautes formes de 1880, semblables à des coiffures militaires, les petits bibis de 1885, plantés en équilibre, les toques de 1890, les capelines à brides, les petites capotes si drôlement nouées sous le menton, et que les jeunes filles, nous expliquait maman, coiffaient pour la première fois à la mairie, le jour du mariage civil, et à quoi se marquait leur dignité nouvelle — les coiffures de fleurs, violettes, marguerites ou roses pompon, les vastes cloches, les canotiers, les chapeaux ronds, les chapeaux de jardin à décoration rustique. Et tout l'arsenal des ornements, les boucles, les plumes, les rubans, les fleurs et les fruits, parmi lesquels, on ne sait pourquoi, les modistes choisissaient les seules

cerises, comme si les prunes de jade ou les abricots d'or, n'avaient pas, aussi bien que les bigarreaux, qualité pour pousser sur des têtes féminines — les oiseaux aux ailes déployées, au bec grand ouvert, pour un muet chant de triomphe, colibris, martins-pêcheurs, ou lophophores. Et les épingles à chapeau, armes terrifiantes, flèches, javelots, poignards, dardés on ne sait contre quelles attaques. Et les voilettes qui donnaient aux dames des visages colorés aux nuances diverses de l'arc-en-ciel, les voilettes, masque ténu, transparent abri, aérienne protection au travers desquelles, paraît-il, les premiers baisers avaient un si bon goût d'abandon et de victoire...

■ ■

Le couturier était aussi un legs du Second Empire. Avant le 4 septembre, C.-F. Worth, régulièrement, troquait son veston de velours contre son habit noir et s'en allait aux Tuileries, présenter à l'Impératrice ses plus récentes créations. Il passait au retour par la rue de Courcelles où l'attendait la princesse Mathilde et par l'ambassade d'Autriche où madame de Metternich piaffait d'impatience. La chute du régime impérial, l'établissement de la République, ne décidèrent pas les belles Parisiennes à renoncer à la tyrannie de cet homme aux rudes moustaches qui commandait à ses clientes comme un colonel à des recrues. Il régna longtemps encore, mais sa gloire eut à lutter contre celle, naissante, de ses imitateurs.

Dans chaque domaine de l'élégance féminine, un maître s'impose, hors duquel il n'y a pas de salut. En 1877, par exemple, une femme à la mode devra, sous peine de déchéance, s'adresser pour ses robes à Worth ou à Laferrière, astre montant ; pour ses chapeaux, à madame Reboux ; pour ses chaussures, à Ferry. Ses ombrelles doivent venir de chez Dupuy et ses gants de chez Jouvin. Ces puissants seigneurs seuls sont capables de rendre à la beauté des femmes le tribut à quoi elle a droit.

Du moins, c'est eux qui le disent. L'immense majorité des femmes continue de s'habiller, de se chausser, de se coiffer chez de moins somptueux fournisseurs. L'habitude est constante des couturières en journée qui tirent l'aiguille à la maison. Les journaux de modes ne sont pas encore nombreux, mais la vieille *Mode illustrée*, fondée en 1859, la jeune *Mode pratique*, qui date de 1891, suffisent à renseigner les femmes, surtout en province, sur ce qui se porte et ne se porte pas.

A Paris, les premiers couturiers ont bien essayé de lancer des modèles à grand tapage. Worth a imaginé les « mannequins », vivantes gravures de modes. Mais n'est pas admis qui veut dans le temple de la rue de la Paix.

■ ■

On voudrait savoir à quelles fleurs était embaumé le parfum favori de la princesse Mathilde, « Bouquet du comte de Chambord ». La fille des Césars, par esprit de fronde, affectait pour la cour de Frohsdorf, groupée

autour de son auguste maître, le respect le plus grand et presque la sympathie. A quelles fleurs? Les lys n'ont guère de parfum. Le secret, sur ce point, du dernier roi de France semble avoir été enseveli avec lui. Faute de le pouvoir connaître, le commun des mortels et surtout des mortelles ne renonçait point à s'oindre d'odorants mélanges. En 1894, les augures décernent le brevet d'élégance à la violette impériale, à l'héliotrope blanc, à la peau d'Espagne, et au datura indien (?), sans oublier le patchouli et l'opoponax. Leurs noms nous séduisaient par leur étrangeté que Franc Nohain commentait en vers familiers :

*L'opoponax,*
*Est-ce un animal que l'on chasse?*
*— Chassons le patchouli comme l'opoponax —*
*Ou quelque fleur qu'on cueille en un jardin joli?*
*— Cueillons l'opoponax avec le patchouli.*

Les parfums, en ce temps-là, étaient fabriqués par les parfumeurs, et non point, comme aujourd'hui, par les couturiers. Ils se présentaient sous une forme moins élégante, dans des écrins et des cristaux moins précieux; ils portaient des noms moins évocateurs, mais leur arome était aussi grisant et ils faisaient, tout aussi bien, chavirer les vertus les mieux arrimées. Le vaporisateur passait encore en 1877 pour une curieuse nouveauté : comment faisaient les dames, avant cette date, pour s'inonder, pour s'imprégner de troublants effluves? Ce sont là des mystères pour nous impénétrables.

Il ne semble pas, depuis plus de dix mille ans, qu'il y a des femmes et qui veulent plaire aux hommes — il ne semble pas qu'un temps ait jamais existé où elles ne se peignaient pas le visage. Mais jusqu'à nos jours es plus proches, elles n'avaient pas l'habitude d'opérer en public et non sans une extrême complaisance, les ravalements nécessaires, ni de porter partout avec elles le matériel d'exécution. Aussi bien, les moralistes stigmatisaient, dans le maquillage devant tout le monde, « une idolâtrie de soi-même ou l'indice d'une frivolité dont devrait rougir toute femme digne de ce nom ». Nos chères mamans, certes, se mettaient de la poudre, du rouge et du bleu peut-être, et même du noir, mais dans le mystère de leur cabinet de toilette, loin des regards. Les petits nécessaires de maquillage n'existaient du reste pas encore : à peine une houpette, écrasée contre le miroir de poche. Quant aux instituts de beauté, chargés du gros œuvre, ils ne paraîtront qu'après 1900.

■ ■

Au temps de l'Empire, où les dames se coiffaient en bandeaux, à l'image de la souveraine, elles soupiraient après les vacances : « Je vais pouvoir, disaient-elles, reposer ma raie. » La Troisième République maintint, pendant quelques années, cette coiffure qui n'allait pas avec la beauté chiffonnée, mais s'accommodait fort bien des profils réguliers. Nombreuses

furent celles qui gardèrent jusqu'à leur dernier automne la mode qui avait été celle de leur printemps. On trouvait encore, vers 1885, maintes vieilles dames qui avaient été jeunes sous Louis-Philippe et portaient des « anglaises », en souvenir de leurs vingt ans. En dépit, cependant, de cette fidélité au passé, la faveur des coiffeurs et des coiffées va moins au lisse, à l'ajusté qu'au flou. Littré, qu'on aurait cru moins expert en la matière, énumère avec gravité les divers modes de coiffure pour dames : « nattes, berthes, rouleaux, repentirs, crêpés et même cachefolies », sur lesquels lui, si précis, ne donne que des renseignements évasifs.

Les dames, les plus bourgeoises et souvent les plus occupées, confiaient chaque matin, de longs moments durant, leur chevelure aux mains d'une femme de chambre. Pour les grands jours, le coiffeur, comme autrefois, se rendait à domicile. Les soirs où mes parents sortaient en grand gala, on mandait le maître à la maison. M. Arlès, ainsi qu'il sied, portait la barbe, une jolie barbe frisée et des cheveux assortis. Il arrivait à la nuit tombante, environné d'un parfum discret et tenace dont, après tant et tant d'années, je crois encore respirer l'arome. Il me faisait l'effet d'un magicien puissant qui, dans la chambre de maman, où l'on m'empêchait d'entrer, se livrait à de mystérieuses et passionnantes opérations. Ma mère apparaissait enfin, suivie de M. Arlès, toujours souriant, mais empreint de la gravité, non exempte de superbe, de l'artiste qui vient faire admirer son chef-d'œuvre.

C'en était un, en effet, que la coiffure de ma chère maman. Je ne saurais le décrire, sans risquer une hérésie. Comment peindre ces frisettes, ces ondulations, ces coques, ce souffle qui semblait soulever le blond édifice, ces longues vagues apaisées, et l'armature serrée des bouclettes? Point de fantaisie. La construction, si aérienne qu'elle parût, était solide, bien établie, et retenue à grand renfort d'épingles invisibles, de peignes étincelants, de filets de front. La nuque, toujours dégagée : tant pis pour celles à qui la nature l'avait faite osseuse ou boudinée. La nuque est un élément premier de la beauté féminine : elle doit donc être librement offerte aux regards des admirateurs. Le chignon sera donc relevé, du moins jusqu'en 1897 où triompheront — fugitive victoire — les coiffures basses, cachant les oreilles, les fameuses coiffures « à la ventre affamé », traînant derrière elles un lourd chignon. Mademoiselle Cléo de Mérode lança la mode des bandeaux encadrant, très bas, le visage. Cette jeune dame devait à une auguste protection, autant qu'à sa beauté parfaite, une réputation qui dépassait les boulevards de Paris, et même de Bruxelles. A sa ressemblance, toutes les dames coiffées à la ventre affamé avaient l'air de madones. En ces saisons-là, l'art nouveau commençait de florir, avant de sévir les années suivantes, en toute liberté. Les dames prétendaient toutes ressembler à des figures de Botticelli ou, plus simplement, de Burne Jones. Elles tenaient pour le croulant, l'abandonné, voire, pour le décoiffé. Leurs chevelures semblaient toujours prêtes à s'écrouler, sous le poids d'une blonde, brune ou rousse avalanche. Leurs corps se dissi-

mulaient sous des robes flottantes, mal attachées, semblait-il, et sur le point de céder à la moindre offensive. Les vertus, croyons-nous, n'étaient pas pour cela moins vigilantes. En revanche, la forte position du corset, réputée inébranlable au temps des robes ajustées, s'affaiblissait tous les jours, à mesure que les dames songeaient moins à faire valoir la finesse et la souplesse de leur taille.

La corsetière. En revenant du lycée, nous nous attardions à sa vitrine. Les corsets s'offraient à notre émoi, non point pudiquement dissimulés sous l'apparence de ceintures ou de gaines, mais dans toute la rigidité de leur architecture, avec leurs tenants et aboutissants au complet. Ils étaient blancs, d'ordinaire, ou nuancés aux plus tendres couleurs, quelques uns semés de fleurettes brodées. C'est un corset à fleurs que portait madame de Gromance, cherchant, dans le fouillis parfumé de ses lingeries, les éléments divers, reconstitués l'un après l'autre, de sa dignité de grande dame. Le corset noir, à en croire Paul Bourget, confesseur en pied des belles pécheresses, représentait le luxe suprême, avec un rien de pervers et presque de diabolique. La défense de la vertu par le corset semblait pourtant être assez aisément tournée, à voir le nombre qu'on déposait tous les jours aux objets trouvés de corsets oubliés, retrouvés dans les fourrés du Bois de Boulogne ou sur les banquettes des fiacres.

Qui dit corset, à cette époque, dit bas noirs. L'un ne va pas sans les autres, du moins dans les dessins galants et la littérature égrillarde. Le bas de couleur est proscrit, n'est, en tout cas, toléré qu'avec la robe de soirée ou de bal. La duchesse de Guermantes, en toilette couleur de feu, porte des bas noirs et des souliers rouges. Bas de soie, cela va sans dire, pour le soir ; mais le bas de fil et même de coton n'est point tenu pour infamant. Les trousseaux bourgeois, voire aristocratiques, en alimentent les armoires familiales pour la vie entière : que pèsent, à côté de ces approvisionnements, les deux ou trois paires de bas de soie destinés aux séances de gala ? Aussi bien, les dames ne montrant jamais leurs jambes, sous peine de déshonneur, il importe peu que celles-ci soient gainées d'une façon plutôt que de l'autre. Telle est du moins l'opinion déclarée des mères de famille, il ne s'ensuit pas qu'elle exprime la réalité des choses.

■ ■

Fait-il moins chaud qu'autrefois, ou nos belles, aujourd'hui, sont-elles, contre la chaleur, plus vaillantes, plus stoïques que ne l'étaient nos mères ? On ne sait, mais comment nier que l'éventail soit aujourd'hui réduit à l'emploi de pièce de vitrine ? Quelle jeune femme possède encore un éventail, quelle jeune fille ne sourit de pitié quand elle furette dans les tiroirs de sa grand'mère, devant les écrins où dorment, dans leur défroque pailletée, les éventails, pareils à des papillons morts ?

Pour nous rafraîchir, nous n'avons plus que nos mouchoirs et les

« petits vents du nord » en carton plissé vendus par les camelots ou distribués par les grands magasins. Nos chères mamans du moins, ne souffraient point les ardeurs de la température. L'éventail, insigne de commandement, attribut souverain, ne les quittait pas. Il accompagnait leur dire, soulignait leur geste, dessinait, autour d'une silhouette un peu lourde, de souples, de légères arabesques ; à une trop mince stature, il donnait de l'ampleur. Son langage était subtil et divers ; sa cadence, brusque ou alanguie révélait, mieux que toutes les formules du monde, les émois et les colères. Qu'eût fait une pudeur soudain alarmée, sans l'éventail protecteur, ce sage et gentil compagnon qui, même lorsqu'il cache le visage empourpré, permet aux yeux curieux de voir entre les feuillets entr'ouverts? Quelle plus belle leçon aux impertinents qu'un sec petit coup d'éventail sur des doigts trop aventureux? L'éventail est un confident, un ami ; il permet de tout entendre et même de tout écouter. Ces ailes palpitantes, comment les femmes ont-elles pu y renoncer, les rejeter dans le tiroir aux accessoires qui ont cessé de plaire, dans ce qu'elles traitent de musée des horreurs? Comment ont-elles fermé les yeux à toute cette tendresse qui naissait au souffle des éventails, à la poésie de ces fleurs mouvantes qui s'ouvraient dans leurs mains, au gré de leur fantaisie?

Il existait des éventails pour toutes les heures de la journée, pour toutes les circonstances de l'année, des éventails de soirée, de bal, de ville, de dîner, de théâtre, de courses, de plage, de voyage et même d'enterrement, des éventails brodés et des éventails peints, minuscules ou monumentaux, gravés d'or ou couronnés d'impérieuses plumes d'autruche, couleur de nuit, de perle ou de neige. Leur essence est variée à l'infini, depuis le papier gauffré jusqu'à la dentelle aérienne, en passant par les soies, les velours, les satins, les brocarts ; il en est d'exotiques, de chinois, de japonais, de moscovites, de rustiques, de militaires, de marins — des éventails à personnages, à symboles, à emblèmes, à rébus, à devises. Une mode élégante, pour une maîtresse de maison qui se pique de bel air, consiste à faire inscrire à ses invités de choix une pensée, un distique, sur la soie de son éventail — à demander à un illustre artiste un croqueton, un bout d'aquarelle et à exposer ensuite l'éventail, sous verre, à l'admiration des fidèles.

On garde toujours son éventail à la main, ou balancé au bout d'une cordelette de soie, voire d'une chaîne d'or, de métal ouvragé. On ne s'en sépare pas, même à table, où il repose à côté des gants, et parfois dans la même flûte à champagne. Car les belles s'éventaient pendant le dîner ; cela les occupait, les distrayait d'un voisinage parfois fastidieux. Il est vrai qu'elles n'avaient point alors la ressource, pour occuper le temps,

de faire à table la toilette de leur visage et le badigeonnage complet auquel à chaque service, nos amies se croient obligées.

... Et Monsieur.

L'Ecriture, en termes précis, flétrit « les hommes de col roide », réputés rebelles au joug divin. On aime à croire que cette malédiction ne s'étendait pas aux élégants de notre jeunesse. Ils étaient raides, en effet, et engoncés dans leurs carcans, lesquels leur montaient jusqu'aux oreilles et empêchaient les molles inclinaisons du cou, interdisaient les airs penchés et obligeaient tous les hommes désireux de plaire, à tenir la tête haute, sans jamais fléchir. D'autant qu'ils augmentaient leur raideur par leur coiffure, dite familièrement cul-de-singe.

Celle-ci comportait, essentiellement, une raie fort large, tracée droit, sans une hésitation, un arrêt, une bavure, à travers la chevelure, du front à la nuque. La tête, de ce fait, semblait projetée en avant. Plus, sur le derrière de l'occiput, les cheveux étaient rigides et solidement comestiqués, maintenus en place à grands coups de brosses dures, plus le propriétaire de cette raie pouvait se tenir pour satisfait. Vu de dos, dans la rue, un homme chic apparaissait ainsi, strié du haut en bas par la ligne de la raie, au-dessous des rayons dardés du chapeau de soie, par la lourde couture verticale du pardessus, descendant fort bas, presque jusqu'aux pieds.

Cette dure armature se complète par la rigueur de la tenue de soirée. Jamais, l'empois du plastron ne semble assez rigoureux. Les gens chic se font — ou, du moins, ils le laissent entendre — blanchir à Londres : les repasseuses parisiennes et *a fortiori* les provinciales, n'ont pas, disent les purs, le secret de l'amidonnage qu'on ne trouve qu'entre Piccadilly et West-End.

Sur le noir de l'habit, le plastron de chemise jettera une note d'autant plus éclatante que le gilet est toujours noir. Toute fantaisie en cette matière est sévèrement proscrite. Quand Félix Faure, jaloux de l'autorité vestimentaire du prince de Galles, et comme lui soucieux de lancer des oracles de mode, apparut, un jour de gala, vêtu d'un gilet blanc, les chroniqueurs restèrent bouche bée. Il ne s'en tint pas là, du reste, et n'hésita pas, lors de son inoubliable voyage en Russie, à chausser des guêtres blanches. Des guêtres avec l'habit, et blanches encore! il y avait là matière à des commentaires inépuisables. D'un homme capable de pareilles innovations, que ne pouvait-on attendre, espérer ou craindre?

Son prédécesseur à l'Élysée, le fugitif Casimir-Perier, avait timidement hasardé un col rond rabattu avec son habit noir : on répétait, sans rire, que l'accueil réservé à cette tentative n'avait pas pesé d'un mince poids dans la décision prise par le Président d'abandonner le pouvoir. Félix Faure fit preuve d'un plus ferme propos. Ce faux-col rabattu, bafoué chez Casimir, il l'adopta, en fit sa marque. Comment, d'ailleurs, géant qu'il

était, aurait-il pu, à la coupée du *Pothuau*, s'incliner vers le tsar Nicolas, haut comme une botte, et recevoir, avec un col carcan, l'accolade impériale? Hélas, les voies du snobisme, sont impénétrables. On acclama le Président, mais on ne le suivit point. Les gens du monde continuèrent de s'emprisonner le cou dans de hauts cylindres empesés.

Quant à la triste livrée noire et blanche, quelques-uns, qui n'étaient pas des freluquets, mais des gens d'âge dont le crâne se partageait entre un poil grison et une décente calvitie, quelques élégants s'avisèrent d'égayer leur lugubre tenue de soirée et pour danser, revêtirent l'habit rouge. Entre 1880 et 1890, on le portait à Paris, parfois même en province, avec un gilet couleur d'innocence, une culotte de satin noir et des bas de soie assortis. L'inanité d'une semblable tentative apparut vite. Un habit aussi voyant suppose un cadre approprié, un luxe de réception, des façons qui, déjà, en ce temps-là, n'étaient plus que des souvenirs. De l'élégance parfaite, du chic suprême à la mascarade, il n'y a qu'un tout petit pas. L'habit rouge tomba dans une prompte désuétude et seuls continuèrent d'y rêver quelques dandys des départements et leurs petites amies.

■ ■

Le smoking est une nouveauté, arrivée d'Angleterre et adoptée en France, avec la piété que l'on pense, par tous ceux qui savent d'où vient la lumière véritable. A en croire les historiens du vêtement, cette étrange et composite tenue serait née d'une erreur ou plutôt d'une solution de désespoir. Le prince de Galles, ayant accepté d'aller tirer des grouses en Écosse, chez un lord de ses amis, le premier valet de chambre, au moment d'habiller son maître pour dîner, s'aperçut qu'il avait oublié à Saint-James l'habit, sinon le gilet et le pantalon, de Son Altesse Royale. Celle-ci, bien que peu encline au badinage en matière de service, prit l'aventure du bon côté. Il ne lui déplaisait pas d'avoir à sortir, par une initiative hardie, d'un mauvais pas où il se sentait guetté par toute l'Europe élégante. Que faire? Paraître à table en tenue de chasse? dîner dans ses appartements? repartir pour Londres? Toutes solutions inacceptables. Le prince de Galles, soudain saisi d'une inspiration d'En Haut, fit demander à son hôte un veston sombre et ainsi mi-parti, avec son gilet d'habit, son pantalon à galon de soie et son pet-en-l'air, descendit au salon.

Une mode était lancée. Bien mieux : un vêtement était créé. Dès le lendemain, les hauts tailleurs de Bond Street, alertés par télégramme, mettaient en chantier le nouveau type d'*evening dress*. Paris suivit, et la province, mais celle-ci fort timidement. Le smoking mit longtemps à s'implanter chez nous. Jusqu'en 1914, il est à peu près inconnu de la moyenne bourgeoisie française; il n'apparaît guère que dans quelques cérémonies solennelles, première communion ou mariage et comme menue monnaie de l'habit. Détail qui nous surprend, mais qui rappelle

les origines fortuites du smoking : il se porte d'abord avec la cravate blanche. C'est ainsi cravaté que se montre M. Le Bargy, incarnant le marquis de Priola, aux élégances inimitables.

■ ■

*R'gardez-moi donc c'bel enfant là,*
*C'est l'amant d'Amanda...*

Amanda portait tournure et boa de plumes légères. Son amoureux la suivait, chapeau gris sur l'oreille, carreau à l'œil, stick aux doigts, une molle cravate enserrant le col largement échancré, le torse serré dans un veston boutonné, la croupe à l'aise dans un pantalon à pied d'éléphant. Caricature? Bien sûr, mais point tant qu'il nous semble. Les albums de photographies familiales présentent, aux abords de 1880, un nombre assez impressionnant d'amants d'Amanda. C'est ce pantalon surtout qui nous étonne, si étrangement évasé, et sous lequel pointe timidement le bout de la botte vernie. Il est vrai que, par une de ces réactions radicales dont sont coutumiers les tailleurs, l'an 1885 voit le triomphe du pantalon collant. Le système d'ouverture dit « à pont » n'a pas disparu, c'est-à-dire un rabattement des deux parties avant et arrière, sans le pertuis vertical dont sont dotés aujourd'hui nos « inexpressibles ». Le pli du pantalon, comme sous l'Empire, est marqué sur le côté ; il ne passera devant qu'en 1890. C'est cinq ans plus tôt que sont mis en jeu les premiers extenseurs qui donnent aux falzars ces lignes verticales à quoi se reconnaît, paraît-il, l'élégance véritable.

■ ■

A l'entrée du parc de Vallières, proche Senlis, on pouvait, on peut sans doute encore voir une pancarte portant ces mots étonnants : « *Défense aux visiteurs d'ôter leur redingote* ». Le feu duc de Gramont fit poser cette inscription vers l'an 1880. Tout le monde portait alors la redingote, et même pour aller à la campagne. Malgré ses revers de soie, ses boutons d'étoffe, son allure à la fois digne et boudinée, la redingote est universelle ; les employés de bureau la portent comme le directeur, et le vendeur au magasin comme le client. La redingote n'a encore aucun caractère cérémonieux ; elle est décente et familière. Il arrive même que certains émancipés la portent déboutonnée ! Vers 1890, commencera son déclin, en même temps, étrange paradoxe, que son ascension. Peu à peu elle deviendra vêtement de petit gala, puis d'apparat. Elle cèdera, dans la vie courante, le pas à la jaquette, laquelle, très vite, sera vaincue, définitivement, par le veston.

Ce fut, croit-on, l'incomparable M. Le Bargy, de la Comédie Française qui, en 1899, se mariant à la Madeleine, eut l'audace, le premier,

de rompre avec les usages établis et de renoncer au frac traditionnel. Peut-être, lorsqu'il marchait à l'autel en redingote grise, pensait-il à celle de l'Empereur, y voyait-il un symbole, une promesse de victoire. Elle vint, en effet, éclatante. Peu de temps après, à Saint-Philippe-du-Roule, devant une assistance béant d'admiration, Pierre Louÿs parut, au bras de sa jeune épouse, dans une redingote de drap gris-bleu, ornée d'un col et de parements de velours. Et quand, en 1901, Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés, académicien, enfant chéri de la République, se maria à son tour en redingote, la cause parut entendue. On ne voulut plus, pour les grands mariages ou prétendus tels, d'autre tenue que la « redingue » de fantaisie, le gilet clair et le pantalon rayé. En province surtout, où l'on affecte volontiers de raffiner sur l'élégance parisienne, la vieille tenue de noces traditionnelle fut reléguée au vestiaire, avec les oripeaux de mascarade. « Quelle mine aurais-je, avec ma queue de pie en plein jour? Laissons cela aux petites gens. Voyez, d'ailleurs, les Anglais : ils n'endosseraient pas leur *evening dress* avant le coucher du soleil, quand même il s'agirait du salut de leur âme, sinon de celui de l'Empire. »

En vain, timidement, répondait-on que les Anglais sont les Anglais et que nous, Dieu merci, sommes Français, en France — que ce qui est vérité au delà du Channel peut fort bien s'avérer erreur en deçà — qu'un habit noir et un plastron blanc souffrent la lumière du jour aussi bien qu'aucune autre défroque — qu'à l'heure de son mariage, l'épousée apparaît en une toilette dont on ne peut nier qu'elle ne soit exceptionnelle, puisqu'elle ne sera plus jamais portée — et, qu'à côté de cette robe de conte de fées, il peut sembler curieux que le promis ne se présente point en grande tenue — et qu'après tout, ce n'est pas de notre faute si la dureté des temps ne nous a rien laissé de plus cérémonieux, de plus flatteur que ce pauvre habit méprisé, bafoué, honni...

Retour des choses : la redingote est morte, les fripiers même n'en veulent plus. L'habit noir vit toujours et nul ne rougit de le voir, devant un porche d'église, au grand soleil de midi, à côté d'un blanc nuage, voilé de tulles et de mousselines.

■ ■

Il faut dire que les hommes qui avaient été jeunes sous l'Empire n'étaient pas encore, en 1900, de très vieux messieurs. Qu'ils aient gardé longtemps la silhouette de leur bel âge, rien de plus naturel. Ils attachaient à la correction extérieure une importance qui peut faire sourire à distance, mais grâce à quoi la vie quotidienne, dans tous les milieux, ne glissait point au laisser-aller. On ne voyait guère, en ce temps-là, des hommes âgés prétendant à la jeunesse et cherchant à se survivre : non que les vieux beaux n'existassent, et les vieux marcheurs avec leurs vêtements

trop clairs, leurs moustaches trop noires, leurs cheveux trop strictement alignés ; non certes, que les barbons ne fussent, comme toujours, nombreux, qui prétendaient être aimés pour eux-mêmes. De ceux-là, on riait gaîment et le père Labosse est demeuré comme leur joyeuse incarnation. Mais, à part ces joviaux excentriques, la masse des hommes, passé l'âge où commence à descendre le chemin, gardait l'aspect, la tenue, les mœurs d'autrefois. Jusqu'en 1900, on verra ces poches posées haut, sur le devant du pantalon, et qui permettaient aux importants du Second Empire de prendre des poses — ces longues chaînes de montre, retenues aux boutonnières du gilet par des barrettes — et ces montres à clef, conservées, malgré l'invention mémorable du remontoir. On verra ces pantalons blancs portés avec l'habit, pour dîner à la campagne. Ces habitudes aussi : celle de ne point enfiler ses gants, mais de les tenir à la main, ou glissés dans le creux du gilet d'habit — comme on faisait à Frohsdorf, c'est-à-dire à la cour de France, antique survivance des temps troublés où le contact de gants peut-être empoisonnés était tenu pour dangereux ; l'habitude de payer en or, de montrer une méfiance extrême à l'égard de cette commodité, depuis peu importée des pays anglo-saxons et nommée « chèque » — l'habitude de déjeuner à midi tapant et de dîner à sept heures précises et de ne rien vouloir connaître à ces cadrans, qui depuis 1898, indiquent, sinon midi à quatorze heures, du moins un temps étrangement morcelé de 0 à 24.

A côté de ces tenants de l'ancien temps, et les dépassant, les bousculant un peu en chemin, galope la foule bigarrée des jeunes élégants.

*Ce sont les vernis, les petits vernis,*
*Les pschutteux, les chics, les vlans, les fleurs de gomme.*

Ceux-là changent de silhouette de saison en saison, au gré du caprice de leur tailleur, de leur chapelier, de leur bottier, de leurs divers accessoiristes. On les a vus, en route pour l'Opéra, les pans de leur queue de morue dépassant largement le bas de leur pet-en-l'air jaune mastic ; on les a vus, pareils à des demi-soldes, la moustache conquérante, la cravate avantageuse, sanglés dans des pardessus à taille, traînant jusqu'aux pieds ; on les a vus, au bal, au théâtre, tenant leur claque à la cuisse, comme un maréchal de France son bâton ; on les a vus, en smoking, serrant dans leur main un petit chapeau mou, étroitement plié, dont ne voit rien que les revers de soie et qu'ils seraient bien embarrassés de mettre sur leur tête ; on les a vus, au bord de la mer, canotier sur l'oreille, vêtus de blanche flanelle, ceinturés de soie jusqu'aux aisselles, retroussés jusqu'aux genoux, en train de faire trempette avec de belles dames, empêtrées dans leurs jupons empesés ; on les a vus, le soir, drapés dans leur mac-farlane,

tenant à bout de bras, ainsi que le bon genre l'exige, leur parapluie aiguille — en costume de voyage, la casquette plate à carreaux posée bien droit, le plaid sur l'épaule ; on les a vus tous les jours avec un gilet nouveau, soyeux, pelucheux, brodé, broché, pailleté, fleuri, sévère ou tendre, rude d'aspect ou doux au toucher. Où ne les a-t-on pas vus ? Que n'a-t-on pas dit sur eux, les gommeux d'avant 1900 ? Mais quelle mode, à distance, ne paraît ridicule ? et de ceux qui lèvent aujourd'hui les épaules, devant ces images d'autrefois, qui sait ce que l'on dira demain ?

■ ■

On ose à peine, après avoir évoqué des raffinements de toilette, parler du décrochez-moi ça. Il est d'ailleurs difficile de fixer à une année près la création des premiers magasins de confection pour hommes. Aux gens malchanceux, aux gens pressés, qui n'avaient ni la fortune ni la patience suffisantes pour recourir aux offices d'un tailleur, restait la ressource du fripier, du « chand d'habits ». Peu avant la guerre de 70, cependant, des maisons se fondent, offrant des vêtements tout faits. Avec eux naissent les mannequins de bois sur lesquels on les présente. La « Redingote grise », rue du Pont-Neuf, l'une des premières maisons de confections, restera peut-être dans la mémoire des hommes, par la grâce d'une chanson publicitaire, insigne rareté vers 1880 :

*Pour cinq francs soi*
*Pour cinq francs soi*
*Pour cinq francs soixant' quinze,*
*On a un pardessus,*
*Avec du poil dessus...*

Cent sous et quelques centimes, un paletot, c'était donné, même s'il s'agit de cinq francs or.

Les cravates représentent, dans l'esthétique masculine, la plus voyante nouveauté. Jusqu'en 1870, on ne portait généralement qu'une sorte de cravate, à plusieurs tours, et noire ou blanche, selon les circonstances. La cravate de couleur constituait une rareté ; celles de Mérimée, teintes du plus pâle azur, faisaient sensation. L'élégance résidait dans la finesse du tissu et dans l'art de le nouer en coques harmonieuses.

Vers 1873, surgit, au cou des hommes, une floraison merveilleuse qui les libère, de tout le blanc, de tout le noir à quoi ils étaient condamnés. Les jeunes hommes vont pouvoir gonfler le jabot, arborer les couleurs de leurs belles. Successivement, fleurirent les plastrons, les petits nœuds, les régates, qu'on nomme d'abord les « batelières », insigne des canotiers, ceintes d'un large anneau d'orfèvrerie, les lavallières. La cravate blanche reste à la fois le signe des dignités magistrales et celui du grand deuil ;

la cravate noire marque la gravité de l'état et le sérieux du caractère ; elle est toujours correcte, toujours banale. Chose singulière : vers 1880, la mode lance les cravates toutes faites. Les gommeux se crurent obligés d'arborer des régates à élastiques, d'étranges petits nœuds qui avaient l'air en bois : frénésie de mauvais goût, vite apaisée.

Les épingles abondent, sans discrétion pour la plupart. Quand viendra le temps où une perle ronde, sans monture apparente, suffira pour maintenir l'édifice compliqué de la cravate ? L'élégance masculine est encore trop chargée pour pouvoir se pénétrer des divins mérites de la simplicité.

Le chemisier le savait bien qui préparait à ses clients de troublants dessous, des « gilets de peau » de la plus molle douceur, des chemises de nuit à jabot, des caleçons à dessins, à pois, à ramages. Caleçons toujours longs, leurs lacets terminaux, jusque vers 1890 que naquirent les jarretelles, servent en même temps à maintenir les chaussettes. Le pyjama était à peu près inconnu avant 1900. La robe de chambre en tenait lieu ; elle s'adjoignit bientôt le veston d'intérieur. Quand d'Angleterre, et plus précisément des Indes anglaises, nous arriva le pyjama, il fallut toute la puissance du prestige britannique pour le faire adopter chez nous. Longtemps, il fut tenu pour audacieux, risqué et même inconvenant. Longtemps aussi, il fut réservé aux seuls et entreprenants célibataires, interdit à leurs complices, si délurées qu'elles se piquassent d'être.

■ ■

Le luxe, a dit un sage, le luxe d'un objet, d'un usage, d'une habitude, se mesure en raison inverse de son utilité. Ce philosophe voyait clair, quant aux cannes, dont nul homme ne se séparait, aux jours d'autrefois. Pour marquer le peu de cas qu'ils en faisaient, en tant du moins que bâton et soutien, le chic voulait que les élégants tinssent leur canne par le petit bout, laissant le pommeau ou le corbin effleurer le sol. Ils la campaient dans la poche du rasepet, l'extrémité dardée vers le ciel, ils la suspendaient à leur bras : tout, plutôt que s'appuyer dessus. La canne était un insigne de commandement, un sceptre ; on eût rougi qu'elle pût servir à autre chose qu'à attester cette dignité symbolique.

Un livre charmant décrit les cannes de M. Paul Bourget, l'auteur de *Voyageuses*, étant envisagé, un peu étourdiment peut-être, comme l'incarnation de l'élégance masculine. Pommeaux ciselés, où s'entrelaçaient l'or jaune et l'or vert — béquilles d'ivoire, de blonde écaille, joncs, bambous, rotins, essences rares, épines, ébènes, bois de rose, il y avait des cannes pour toutes les circonstances, et, disait-on, pour tous les états d'âme. On ne s'en séparait point, pas plus en voiture qu'au théâtre ; on applaudissait avec sa canne. On la coiffait, aux soirs de bamboche, d'une lanterne vénitienne, ou du chapeau de la petite amie. Aux interminables défilés de sacristie, la canne permettait de soulever, au-dessus de l'océan

des têtes, les tubes fragiles et facilement ébouriffés. Aux jours de manifestation, des monômes, elles scandaient les cris, les huées, elles ébranlaient les devantures, martelaient les rideaux de fer des magasins. Armes offensives ou défensives, quelques-unes cachaient en leur sein une lame acérée, d'autres, dans un pommeau d'apparence inoffensive, dissimulaient une lourde boule de plomb, de quoi assommer un bœuf. Selon la mode de la saison, on voyait des cannes, semblables aux bâtons des toucheurs de bestiaux ou des badines légères, fléchissant au moindre effort, mais quelles que fussent leur ligne, leur nature, leur emploi, — soit qu'elles cinglassent les airs, fissent mille pirouettes, au bout des doigts gantés, soit que leur extrémité de fer, de corne, d'ivoire ponctuât, à coups secs, un éloquent discours — qu'elles fussent portées sur l'épaule, sous le bras, à la saignée ou dans la poche, les cannes ne servaient exactement à rien. C'est pourquoi nul n'eût cru pouvoir s'en passer. Elles ajoutaient, du reste, dans un salon, à l'embarras du chapeau de soie et des gants, qu'on traînait avec soi, et qui semaient sur le chemin de l'homme du monde, tant et de si périlleux obstacles.

■ ■

« Il a l'air d'un comique... » J'entends encore la voix narquoise de mon père. La porte venait de se fermer sur la sortie d'un de nos cousins qui s'était avisé d'arriver à la maison, le visage rasé. Il a l'air d'un comique... Tout le mépris de la bourgeoisie pour les histrions, toute sa méfiance envers les nouveautés, les changements, transparaissaient sous ces simples mots. Comment, si l'on n'était pas prêtre ou officier de marine, si l'on n'appartenait à l'une de ces professions où le visage glabre était d'habitude, si l'on ne portait la toge d'avocat, l'hermine de magistrat, la cravate blanche de médecin, comment oser se montrer dans le monde, rasé comme un acteur ou un valet de chambre? La mode toute puissante était plus que jamais du côté de la barbe ou des favoris, ou de la moustache fournie, de tout ce qui peut se friser, s'onduler, se caresser, se peigner complaisamment.

L'impériale, symbole du régime disparu le 4 septembre, ne subsistait que dans l'armée, mais le poil au menton n'avait pas, pour cela, perdu sa faveur. Jusque à 1890, ce n'étaient que barbes longues, courtes, rondes, pointues, étalées en éventail, séparées par une élégante raie médiane; ce n'étaient que favoris, colliers, pattes de lapin. Vers 1895, la barbe cède du terrain; les favoris se raréfient, mais la moustache est souveraine: elle menace le ciel, se recourbe en girandoles; hérissée, roulée, ondulée, frisée au petit fer, soulignée d'une mouche, liée aux joues, orgueilleuse ou découragée, la moustache est universelle. Elle prête aux gestes gracieux, à de charmants effets de mains et de manchettes quand on l'effile, elle donne de l'autorité aux timides et je ne sais quoi de martial aux plus

pacifiques des employés de bureau — elle adoucit, au dire des connaisseuses, la rudesse de certains baisers. Je connaissais un lieutenant de hussards, possesseur d'une moustache merveilleuse, blonde, fuselée, caressante. Il l'avait surnommée « marquise », et la soignait, la bichonnait, la parfumait comme une amie, une complice. Cette moustache était pour lui une personne vivante. Un jour, il brûla une de ses pointes, en la voulant friser ; plutôt que de la voir diminuée, il préféra la raser entièrement et, les visages glabres étant interdits dans l'armée, il donna sa démission. Après quoi, il mourut de chagrin.

■ ■

Le monocle est tout puissant, le monocle est roi. Un homme du monde, sans cet attribut, se sentirait incorrect, déshabillé, nu. C'est la marque de fabrique, l'estampille. Il est civil, aussi bien que militaire. Pas un jeune officier, surtout parmi les cavaliers, qui ne pare son orbite d'un disque ou d'un carreau de verre. Si bien vissé, d'ailleurs, que l'officier de cavalerie parfait doit pouvoir, sans que son monocle tombe, franchir les obstacles et même faire panache.

Les pékins portent leur verre au bout d'un ruban, d'une chaînette ou d'un fil, histoire, le cas échéant, de pouvoir le laisser choir, avec la plus insolente désinvolture. Car le langage du monocle abonde en nuances et en sous-entendus. Il peut s'écarquiller d'admiration devant une beauté, s'arrondir de curiosité, s'allumer à tous les feux de la colère ; il peut, par la façon dont il est enlevé, mettre fin au bavardage d'un fâcheux — par celle dont on l'emboîte sous le sourcil marquer un intérêt, une flatteuse bienveillance.

Le monocle est sportif, studieux, grave, fantaisiste. Il s'accommode des faces rasées, des moustaches martiales, des favoris, des barbes. Aux terrasses du Boulevard, Aurélien Scholl darde son monocle sur ses voisins, comme on braque un pistolet. Alphonse Daudet, à travers le sien, ne jette sur la vie que des regards de poésie et d'indulgence. Gaston Pâris, de l'Académie française, qui sait unir l'élégance à l'érudition, ne se sépare pas de son monocle familier : en fait, son pince-nez replié en deux qu'il parvient, par un miracle de volonté, à maintenir sous son arcade sourcilière. Le monocle du prince de Sagan est le soleil à quoi s'éclairent la Cour et la Ville. La large ganse de soie qui le retient est célèbre dans les deux hémisphères, compagne de ces gilets féeriques, de ces cravates miraculeuses, de ces pantalons à carreaux, de ces guêtres dont le prince éblouit le monde. Le monocle est un symbole. Le mettre,

c'est entrer en action et presque en service commandé ; le retirer, c'est volontairement s'effacer, rentrer dans l'ombre. Témoin, ce directeur d'hôtel, maître du plus brillant caravansérail de Paris, résidence des souverains, de tous les grands de ce monde. C'est un habile homme et qui sait son monde. Lorsqu'il « monte » au Bois, et qu'il voit venir à lui, au petit galop, quelqu'un de ses illustres clients, il n'hésite pas. Il ne peut saluer : ce serait obliger l'Altesse, ou le boyard, ou le puissant seigneur, à rendre le salut, à se commettre. Il se contente alors d'enlever son monocle. Simple geste, hommage discret : il disparaît pour un instant de la société des hommes. Une minute après, son carreau remis en place, le gentleman-hôtelier recommence à galoper.

■ ■

Jusqu'en 1900, le tube maintient toutes ses positions ; rien ne le menace, ne semble en mesure de le menacer. Le chapeau dit « cronstadt » un moment a pu paraître un rival dangereux, mais cet étrange couvre chef, rigide à la fois et de lignes indécises, ce bâtard, si l'on peut risquer cette image hardie, du melon et du tuyau de poêle, n'est point parvenu à s'imposer. Félix Faure y trouva l'occasion d'une de ces déceptions si fréquentes dans la carrière qu'il s'était proposée, d'arbitre des élégances. Passant, à l'issue de grandes manœuvres alpines, la revue de quelques bataillons de chasseurs, le Président parut, monté sur un mulet qu'une housse ajourée couvrait des oreilles à la queue. Il portait une jaquette claire, des bottes jaunes et salua le drapeau d'un geste large de son cronstadt gris, à ruban noir. Ce fut, parmi les invités et les officiers à qui féliciterait le plus chaudement le Chef de l'Etat de son chic, à la fois guerrier et citadin. La moins ardente ne fut pas une jeune dame, présente par hasard sur le terrain de la revue. Elle se nommait madame Steinheil et devait, après cette rencontre, réussir une carrière brillante, encore que mouvementée. Le chapeau de Félix Faure, un moment exalté par la chronique, demeura dans le souvenir des hommes comme une fantaisie fugitive et le cronstadt sombra dans l'oubli.

Le melon que les chapeliers nomment « cape » ne saurait prétendre à la gloire du chapeau de soie, mais il a sa personnalité et son utilité. Il accompagne le veston, les souliers jaunes et, comme eux, demeure familier, sans façons ; c'est une coiffure d'incognito. Il ne saurait, en tout cas, sans incorrection, être porté après midi sonné. Un melon, cependant, noir ou de nuance délicate, sera tenu pour élégant s'il sort des mains du bon faiseur, très haut, avec les ailes relevées. Le prince de Galles, quand il passe le Channel, risque volontiers, le matin, une cape couleur de blé mûr ou de poil de souris. « Comment, disait quelqu'un à Arthur Meyer, féru d'élégances britanniques, comment ? On vient de rencontrer Son Altesse Royale coiffée d'un melon beige et vous avez

votre tube en tête : à quoi pensez-vous ? Vous retardez, cher ami. » L'autre réfléchit un moment, puis : « A midi trois quarts, un melon de couleur, à deux pas de l'ambassade ? Comment le prince s'est-il ainsi oublié ? Je devine : il allait acheter un chien. Vous n'auriez pas voulu qu'il coiffât son huit-reflets pour cela ? »

Ces huit reflets — pas un de plus, pas un de moins — c'est leur éclat qui dénote l'élégance véritable. Le chapeau de soie est pareil à un animal de prix, dont le poil ne souffre aucune ternissure. On a son bichon à chapeau, comme l'on a sa brosse à tête et son peigne et l'on s'en sert aussi souvent. Nos pères maintiennent la tradition et ne se séparent pas de leur haut-de-forme ; ils le posent, en visite, sur le tapis, à côté de leur chaise et en laissent admirer la coiffe de satin clair ou de fin cuir ; celui de Swann est doublé de maroquin vert ; plus richement garni, ce chapeau de M. de Charlus qui fut si durement piétiné lors de leur première entrevue, par son futur historiographe. Le tube, au demeurant, n'est pas une coiffure économique ; c'est pourquoi sans doute on en voit tant de roussis, de râpés, de pelés. Félix Faure — toujours lui — se voit facturer ses chapeaux de soie 25 francs, ce qui est une somme. Il est vrai qu'un chapelier spécialisé les lui confectionne sur mesure et double l'aile droite d'un petit ressaut de cuir, à l'endroit que saisit la main du Président pour saluer ses sujets, les saluer encore et les resaluer.

De chapeau mou, point, sauf pour la chasse, pour l'intimité de la campagne, loin des regards indiscrets. La casquette molle est plus familière encore ; elle fait partie de l'équipement du voyage ou des sports en plein air. Elle n'est pas encore devenue la coiffure omnibus qu'arbore le populaire dans le monde entier, de si monotone et morne manière. Les ouvriers coiffent volontiers la casquette rigide, à visière de cuir ; les paysans portent le chapeau rond.

A Paris, la tradition voulait que la grande ville se mît en tenue d'été le lundi de la Pentecôte. Ce jour là, les gares de banlieue s'emplissaient d'une foule joyeuse, chargée de paniers de provisions, surmontée de clairs chapeaux de paille et d'ombrelles multicolores. La veille encore, rien que des tubes ou de sombres chapeaux melons ; à partir de ce fatidique lundi, tous les Parisiens coiffent leur canotier. La rue se met à son aise ; les arroseurs municipaux déroulent leur anguleux serpent, mettent leurs lances en batterie.

*Et les sergents de ville ont des pantalons blancs.*

Le canotier d'alors est à peu près le même que celui dont nous voyons jaunir les derniers échantillons aux vitrines des chapeliers respectueux des traditions ; mais il s'autorisait autrefois de certaines fantaisies. Les élégants l'assortissent à leur tenue de plage, à leur cravate, à leur ceinture, le parent de rubans verts, bleus, couleur de cerise. Le panama, dont le nom rappelle de fâcheuses histoires, est encore une fort onéreuse rareté,

réservée aux dandys qui prétendent le faire confectionner tout exprès pour eux aux Grandes Indes ; ils l'arborent, pour les dîners à la campagne, avec l'habit, la bottine vernie au lieu de l'escarpin, et la cravate noire.

■ ■

Merveilleux, éternel, inébranlable prestige de l'élégance britannique. A base, d'ailleurs, de confiance aveugle. Ceux qui se réclamaient le plus impérieusement d'Old England n'avaient, neuf fois sur dix, point franchi la Manche. On trouvait, dans de lointaines provinces d'excellents gentilshommes, qui n'étaient jamais sortis de chez eux, sauf pour faire, tous les lustres — au prix de quels sacrifices! — le voyage de Paris et montrer à l'Hippique leur bonne figure brûlée aux vents de la campagne. Pour traverser leurs champs, leurs prairies, ils se troussaient haut, dégageaient leurs chevilles. Rien de plus naturel. Mais pourquoi se croyaient-ils obligés, les pauvres, d'invoquer une obédience britannique? « Il pleut à Londres, disaient, sans rire, ces Français de bonne race; il pleut là-bas, c'est pourquoi je relève le bas de mon pantalon. » On souriait, non sans une secrète admiration.

Nous leur devions bien autre chose, à ces Anglais, tenus cependant pour adversaires, à leur prince de Galles surtout, que l'on rencontre à chaque pas, sur les chemins de la vie mondaine, entre 1870 et 1909. Le prince avait souffert d'un gros furoncle à l'aisselle. Du coup, nos élégants, à sa ressemblance, affectent d'avoir le bras ankylosé et ne donnent plus de poignée de main sans mettre l'épaule en mouvement et remonter le coude jusqu'aux yeux. L'héritier du trône d'Angleterre, après un bon déjeuner, se laissera-t-il aller jusqu'à déboutonner le bas de son gilet? Tous l'imiteront, et même ceux qui ne peuvent prétendre à rien en matière d'élégance. Moi qui vous parle, et si peu dandy que je sois, je ne saurais après cinquante ans, boutonner ce dernier bouton. Et mon ingratitude est telle que, mettant mon gilet, je ne pense jamais à Sa Majesté Edouard VII, qui continue cependant d'influencer mon modeste statut d'habillement.

ROBERT BURNAND

# LE FORUM

LONDRES se mettait au gris pour de bon. Le vent aigre faisait voleter les feuilles jaunes de Hyde Park et dispersait les fidèles du Forum. C'était la fin de saison pour les orateurs de plein air. Le dernier carré se serrait autour d'une seule tribune, celle qui tenait la vedette. Et pour cause : « Anti-atomic bomb league » annonçait une pancarte.

— Nous adresserons aux grandes puissances un memorandum pour les adjurer de renoncer à l'énergie atomique, disait l'orateur.

— Hear! Hear! (bravo! bravo!) approuvait le chœur des fidèles transis.

L'orateur était un homme fortement charpenté, ayant la caractéristique maigreur des anciens gros. On pouvait dire en le voyant qu'il n'avait que la peau sur les os. Mais c'était, si l'on veut, une belle peau pendant avec nonchalance et avec des réminiscences de prospérité comme les habits du bon faiseur. L'œil vif, qui coulissait derrière les lunettes, révélait l'astuce, la promptitude de l'esprit, un cynisme nuancé de sincère respectabilité et une acrobatique aptitude à éviter le regard d'autrui. Dans l'ensemble, il avait une physionomie d'ivrogne relevant d'une « grosse maladie ». Le vêtement était correct, un vêtement d'époque de coupons.

Je me glissai au premier rang, en affectant sournoisement une grande curiosité, afin de me protéger contre le vent. Alors, j'éprouvai, soudain, un choc, une indicible émotion. Cet homme-là, mais je le connaissais. C'était Charley. Cet homme plein de métier me ramenait huit années en arrière, au milieu de ce même forum, tout près de Marble Arch. La dernière fois que je l'avais vu, je pensais bien qu'il disparaîtrait à tout jamais. C'était aussi l'automne, comme ce même jour. Le vent soufflait sur les feuilles mortes.

■ ■

Quand je l'ai connu, il se tenait sur une estrade sang de bœuf. De sa voix grave et forte, il démolissait les oligarchies comme châteaux de cartes. Le gouvernement de Sa Majesté était gratifié de quelques couplets

violents. Il clouait son monde sur place. Il fascinait. De ses mains en forme de battoirs, il créait des orages, comprimait son indignation pour, ensuite, la laisser exploser. Lorsqu'il faisait des gestes menaçants dans la direction des autres tribunes, les femmes frissonnaient. Ses discours étaient aussi trapus que sa personne, son index impérieux. Quand il enflait la voix, sa figure ronde passait du rose au rouge vif, et brillait comme une tomate au soleil. Son toupet de cheveux durs comme du crin, gardait sa forme. Il transpirait beaucoup. Derrière les lunettes, le regard était mobile ; regarder en face, ça le gênait. Bien entendu, Charley n'avait pas toujours été parleur de son métier. En dix minutes de conversation, on lui connaissait au moins sept ou huit professions situées dans un passé vague et kaléidoscopique. Un seul élément de certitude : avant de découvrir son don pour l'éloquence, il était installé, à son propre compte, dans la très libérale profession de bookmaker, d'où son surnom de Charley Bookie. Son âge s'exprimait en chiffres variables, suivant les besoins de la cause, entre vingt-huit et trente-six ans.

O passant, j'ai été plus badaud que vous tous. Une autre vie nous attendait. Clochard hilare de Shoreditch, gentleman de Grosvenor House, servante mystique de Golders Green, antisémites sadiques, juifs, cockneys truculents, puritains indéridables, conservateurs confortables, socialistes sérieux, communistes dans la ligne, intellectuels, ersatzs d'intellectuels ; c'était le Forum ; le Forum des soldes et demi-soldes, doctrines au rabais, mystiques défraichies par l'éloquence des foires et l'incertitude intellectuelle.

Ici l'on parle. Sur cinquante petites tribunes, en bordure du parc, la paix de l'âme, du cœur et de l'esprit est offerte. Il faut faire son choix. Les policemen veillent ; la parole est sacrée. La Justice et tout son appareil sont là pour protéger l'homme qui soliloque, et la salive est exempte d'impôts. Défense d'interrompre ou de se moquer, il y a des juges à Bow Street. On interrompt et l'on se moque comme si de rien n'était. Pardi !

A quelques dizaines de mètres, sur les allées cavalières, des femmes jeunes et très fières passent au trot de leurs montures, sous les regards amusés de gamins loqueteux.

■ ■

Sous un arbre, autour d'un étendard, on parlait religion : une secte. Un homme en nage, un peu d'écume aux lèvres, contait son enfance. Confitures volées, mensonges, scrupules, aveux, réticences. Il était un petit voleur. N'empêche qu'aujourd'hui, il est sauvé.

Impressionnés, deux petits messieurs, très West-End, font connaissance. Le premier a quarante ans peut-être, et l'autre vingt-cinq. Battements de paupières, petits clins d'yeux ; le plus âgé offre à l'autre sa canne à siège et lui tapote amicalement le bas du dos. Mais la conversation sera reprise plus tard.

Pour l'instant, ils entonnent un cantique avec les autres. On ne badine pas avec ça.

Le torse bombé sous la tunique rouge, stick sous le bras, les gardes du Roi passent. Eux, ce n'est pas pour la métaphysique qu'ils sont ici. Il y a aussi de belles filles moulées dans des chandails. Il y a aussi l'aventure à Hyde Park. Et les rendez-vous sous les arbres.

Un homme maigre, à la tête déplumée, au visage long et triste, offre le millenium, l'âge d'or, à des auditeurs goguenards.

Après le Millénium, on tombait dans le nouveau domaine de Charley. Sans transition, il était passé de la politique à la lutte contre l'intempérance. Il n'avait plus de tribune rouge. Elle était remplacée par une estrade vert-pomme qu'entouraient des dames d'œuvres très comme il faut. Le style non plus n'était pas le même. Le moraliste parlait moins fort mais avec plus d'indignation que l'orateur politique. Le geste moins péremptoire évoquait celui du peintre de fresque. La description des scènes d'ivrognerie, du crime et de la déchéance était accompagnée de tout un jeu d'expressions et d'attitudes. Et par mimétisme, les visages des sympathisants exprimaient l'horreur et le dégoût. Charley, c'est certain, moralisait aussi bien qu'il revendiquait.

Mais son succès atteignait les sommets surtout lorsqu'il abordait ses confessions. Les yeux mi-clos, il parlait. Et tout doucement, tandis qu'il parlait, l'émotion, puis l'angoisse, gagnaient l'assistance. On était pris de vertige. On sentait dans l'air comme une mauvaise odeur de fumée refroidie et de vomissure de gin. Des haut-le-cœur plissaient les lèvres et les visages s'allongeaient d'horreur quand il en arrivait à la pauvre vieille maman qui attendait à la maison sans un penny en poche, le retour de la brute titubante. Enfin, venait le grand soulagement ; les respirations reprenaient un rythme normal : un jour, Charley avait rencontré une dame de la ligue contre l'intempérance. Et il montrait à tous le visage rayonnant de l'homme sauvé. Eh! les dames d'œuvres étaient bien les envoyées de la Providence.

Durant quelques semaines, Charley connut dans sa carrière de prohibitionniste un certain succès. Il était pommadé et toujours rasé de frais, ainsi qu'il se doit lorsqu'on est devenu un homme respectacle. Visiblement, la lutte contre l'intempérance avait amélioré sa situation matérielle.

Pourquoi fallut-il que la Fatalité se manifestât à la faveur d'un incident stupide?

Charley s'épongeait sur la tribune verte. Durant une heure, il avait accablé de reproches ces personnes de la bonne société dont les turpitudes et la conduite dans les établissements de nuit constituaient un si mauvais exemple. Il n'était pas mécontent de ce petit discours bien fait pour flatter les petits bourgeois de son auditoire. Il avait saupoudré le tout de quelques commentaires et remarques judicieuses sur le désarroi du monde, la politique et la licence des mœurs.

On lui apporta une bouteille de limonade qu'il but avec des marques extérieures de satisfaction et pour l'édification du bon public. Il allait quitter la tribune lorsqu'il fut interpellé par un homme qui s'agitait au milieu d'un groupe :

« Bonsoir, Charley, me v'la, fidèle au rendez-vous. »

Son chapeau posé de travers sur des cheveux qui tombaient en rideaux sur sa figure, pantalon tirebouchonné, cravate au vent, fin saoul, il agitait le bras droit tandis que le bras gauche tenait une bouteille de gin bien serrée.

Charley, d'abord abasourdi, s'était mis à gesticuler nerveusement :

— Je ne connais pas cet homme, dit-il, et je ne veux pas le connaître. Qu'il s'en aille.

Mais l'homme, prenant tout le monde à témoin, s'avançait vers la tribune.

— Il m'connait pas qu'il dit? Et hier soir, qui est-ce qui l'a ramené chez lui, saoul comme une bourrique; pour s'changer les idées qu'il disait. C'est lui qu'a régalé, alors ce soir c'est moi. C'est régulier, pas vrai? Allons, Charley, fait pas l'idiot!

Le public, tout yeux tout oreilles, était partagé. Et les uns riaient tandis que les autres s'indignaient. L'homme soliloquait toujours :

— Sacré Charley, quel rigolo!

Il dut s'arrêter pris de fou-rire. La main sur le ventre, il était passé de la position verticale à l'angle droit, et penché en avant, il oscillait péniblement. A la faveur d'une accalmie de son fou-rire, il se redressa :

— Quel rigolo. Ah! Ah! Ah! Il m'a dit : viens me prendre à Hyde Park, j'te présenterai à Miss Priscilla. Ah! Ah! Ah!... une vieille bique qui a de la moustache...

Il ne put résister à une nouvelle crise aigue de fou-rire. Il était plié en deux et entre deux spasmes, il glapissait : de la moustache... de la moustache...

Des spectateurs étaient gagnés par le fou-rire; d'autres, les partisans de la ligue, hurlaient, trépignaient, menaçaient.

Sur la tribune, Charley restait comme pétrifié et les longues et tristes figures des dames d'œuvre semblaient taillées dans du bois jaune.

Brusquement, les rires se calmèrent et le silence revint. A regret, on laissait fuir la gaieté. Quelques gloussements encore, les derniers fous-rires s'éteignirent.

Deux personnes avaient disparu : Miss Priscilla et Charley.

■ ■

L'absence de Charley dura une quinzaine de jours. Il manquait quelque chose au Forum. On sentait une absence comme dans ces théâtres où l'on a remplacé un acteur de composition pour cause de maladie.

Il effectua cependant une rentrée des plus sensationnelles. C'était un autre homme ou plutôt une autre personnage. Orateur politique à nouveau, à cette différence près, cependant, qu'il appartenait à une association qui combattait les hommes et les idées qu'il avait défendus pendant un an. Au pied de la tribune se tenaient quatre messieurs très dignes, en vestons noirs, cols glacés et pantalons rayés. Le matériel était de bonne qualité et les inscriptions soigneusement peintes.

Charley lui-même donnait une impression de neuf : bon teint, bonne mine, bons tissus et bon cuir. Il portait un costume de début de carrière et une chemise propre. Si le chapeau melon semblait trop petit c'était parce qu'il était posé sur sa tignasse de crin qui sortait en touffes sous les bords.

La première séance fut pénible. Autour de la tribune son ancien auditoire s'était massé. Il y avait le public d'extrême-gauche et les sympathisants de la Ligue.

Charley, l'œil de biais, sentit l'inquiétude l'envahir. Il avait beau se cambrer, il ne retrouvait plus son aplomb. A peine eut-il prononcé quelques mots, d'une voix mal assurée, qu'un concert de sarcasmes, de ricanements et de cris éclata.

Trois fois des policemen voulurent intervenir. Trois fois ils trouvèrent un public qui, obéissant à une tactique classique, applaudissait Charley à tout rompre.

A la fin de la troisième journée, Charley congestionné, cramoisi, bavant et suant, tonitruait encore avec l'espoir de gagner la partie. Mais il était à bout de voix, de souffle et de patience. Autour de lui, mille spectateurs s'agitaient. Il s'épongeait le visage et roulait des yeux furibonds. En désespoir de cause, il se pencha vers l'un des messieurs dignes. Soudain, le tumulte cessa. On n'entendait plus qu'un léger bruissement. La foule avait observé la manœuvre de Charley ; elle fut interprétée comme une intention de faire intervenir les policemen du poste de secours. Le revirement fut instantané et les rires se figèrent. Il n'y eut plus qu'une colère grandissante. Comme sur un mot d'ordre, obéissant à un réflexe mille fois répété, mille personnes se dirigèrent vers la tribune. Sous l'ouragan des mille colères, les messieurs du présidium disparurent, écrasés, piétinés. Dans le martèlement sourd des coups de poings qui pleuvaient en cadence, on entendait des mugissements : — Salaud! — Tu t'en tireras pas comme ça. — Attrape ça!... Tiens, cochon!...

Au milieu de la mêlée, on entendit d'abord Charley protester et hurler de douleur, puis, plus rien.

Des femmes jetèrent l'alarme : « Police... Police. »

Sous les pélerines roulées qui tournoyaient dans l'air, la foule fondit en quelques instants.

Quelques poutrelles, des planches éparses, la tribune bleue avait vécu.

Il y avait encore, par terre, tout sale, tout cabossé, triste comme un accessoire de deuil, le beau chapeau melon neuf de Charley.

A cinquante mètres, allongés sur l'herbe, caressés par la brise d'été, les yeux au ciel, des couples indifférents avaient préféré l'amour.

■ ■

« Renaître » s'était installé au Forum sous les auspices d'un pasteur rougeaud et postillonnant, révoqué, disait-on, à cause de ses débordements amoureux... Il lui fallait faire peau neuve, ce qui lui avait suggéré de mettre au service de l'humanité la très chrétienne parole : Pour vivre en Christ, vous devez renaître. Grâce à cette altruiste pratique, la secte « Renaître » naquit donc humblement, en plein vent.

« Renaître », c'était d'abord un drapeau neuf, bleu et rouge, portant au beau milieu un « R » d'or rayonnant. Au pied de la tribune, une permanence se tenait autour de l'ex-pasteur que des badauds grossiers surnommaient le gorille. Il y avait un petit Ecossais coléreux à barbe blanche, qui vouait aux flammes de l'enfer les buveurs, les fumeurs, les spectateurs de cinéma, les poètes et quelques autres damnés ; il y avait encore trois bègues et enfin une servante anémique, maigrelette et hystérique toujours près de la syncope lorsqu'elle parlait. Elle entrait en transes, ses yeux devènaient démesurément grands et son corps était agité d'un tremblement nerveux. Tout en elle était tendu et maigrelet : son bras qui brandissait la Bible, son visage rosâtre, son cou, sa voix.

« Renaître » était fait pour Charley et Charley était fait pour « Renaître ».

Il était revenu au Forum un certain après-midi. Miteux comme aux premiers temps, il traînait avec ses vieilles frusques la perplexité du calculateur qui établit un budget alimentaire de quatre pence par jour. Il furetait de-ci, de là, engageant quelques conversations réticentes. Un évangéliste tenta de lui tenir des propos moralisateurs :

— Charley, votre conduite n'a pas été celle d'un gentleman.

Charley eut des mots et des gestes simples pour s'expliquer :

— Vous me prenez pour quoi ? Un idéaliste, un fou, un idiot ou un Irlandais ? Je ne suis pas un amateur, moi.

— Alors vous jouez un rôle ou un autre indifféremment ?

— Parfaitement, répondit Charley avec tranquillité.

Puis il s'était éloigné, excédé, furieux. Le Destin le mit en présence de « Renaître » et de son apôtre. Ils s'entretinrent sous un arbre et abandonnèrent vite les formules de politesse et les détours inutiles.

Ils s'étaient tout de suite compris, ce qui facilita la conversation.

— Comment voyez-vous votre affaire, demanda Charley ?

— Eh bien voilà, j'ai le coléreux, les bègues et la p'tite araignée. Du côté spirituel, nous avons ce qu'il faut pour plaire et réussir.

L'ancien Révérend gratta ses joues rouges :

— Seulement ce qui nous manque c'est un homme pratique sachant travailler le mécène. Avec une participation intéressante...

Les yeux de Charley clignotèrent. Il tendit sa main droite au chef spirituel de « Renaître ».

— Je suis votre homme, dit-il simplement.

L'ex-pasteur eut une hésitation comme un acteur qui a oublié une réplique :

— Mais êtes-vous prêt à renaître... c'est indispensable... sur la plate-forme tout au moins.

— Je n'attendais que cela.

De ce jour, « Renaître » connut, avec Charley, une sorte de prospérité nouvelle. Mépris ou indifférence, les anciens contradicteurs le laissaient vivre et parler en paix. Et lorsqu'il affirmait renaître, ce n'était pas absolument un mensonge.

Mais la malchance ne devait pas l'abandonner. Elle se présenta, sans prévenir, une semaine plus tard. Cette fois, ce fut sous la forme imposante de Polly.

Polly était tout en croupe et en poitrine. Elle avait trente ans, les cheveux rouges et les chairs roses. Elle portait un collet de lapin rasé, des socquettes blanches et des chaussures pointure 39 avec talons de biais. Elle arriva par un soir plein de fraîcheur, au début du mois de septembre, et se planta au beau milieu du public bien-pensant qui écoutait Charley expliquer sa « renaissance ». Les mains sur les hanches, elle claironna :

— Regardez-moi ce gros cochon, ce sale individu.

Ce fut elle qu'on regarda.

— Non mais, regardez-moi ça. Ca vous parle de renaître, maintenant. Un vaurien que j'ai nourri, soigné. Une espèce de fainéant qui m'a pris mes sous et qui fait le difficile par-dessus de marché : Monsieur ne se montre plus depuis trois mois.

Polly s'égosillait. Ses amis et connaissances s'étaient approchés et l'encourageaient :

— Allez, vas-y, Polly.

— Vous en faites pas. Ce coco-là va pas renaître longtemps. Aussi vrai que je m'appelle Polly, je serai là jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Cette fois, Charley abandonna la lutte sans combat. Il laissa choir sa Bible de travail et fila sous les regards ébahis du coléreux, des bègues, de la maigrelette et des nouveaux adeptes qui n'avaient pas encore compris ce qui c'était passé. Et ce jour-là, le Forum perdit en Charley un self made man de talent, qui n'avait pas eu de chance.

Il partit avec l'été.

Déjà l'automne soufflait sur les feuilles mortes.

PIERRE SANDAHL

*Nouvelles vicissitudes de la Comédie-Française. — Le « scandale »* **de Bérénice.** *— Une opinion de M. Pierre Brisson. — Débuts de Mme Annie Ducaux. — Rentrée de Mlle Véra Korène dans* **Hermione.** *— L'interprétation d'*Andromaque. *— A la salle du Luxembourg : création du* **Lever du Soleil** *et reprise d'*Asmodée. *—* **Le Burlador** *de Mme Suzanne Lilar du Théâtre Saint-Georges. — Trois tragédies :* **Electra, la Course des Rois** *et* **l'Aigle à deux têtes** *par MM. Eugène O'Neil, Thierry Maulnier et Jean Cocteau.*

Les jours ont passé. La IVe République a élu son premier président ; le gouvernement de M. Ramadier a succédé à celui de M. Léon Blum ; le printemps a lentement effacé les neiges de l'hiver ; mais la Comédie-Française demeure en vedette de l'actualité théâtrale. En effet, après de longues délibérations, l'élaboration d'un nouveau statut, une mobilisation du Conseil d'État, la signature d'un décret et la nomination pour sept années d'un administrateur général, la voilà de nouveau à vau-l'eau. M. André Obey a donné sa démission. Qui a déterminé cet honnête homme, dont la bonne volonté et la loyauté, la ferveur pour l'art dramatique ne sont pas en cause, à partir ? Une phrase malheureuse, paraît-il, du ministre, nouvellement promu, des Lettres et des Arts. Ce ministre est M. Pierre Bourdan, jeune recrue de la politique à laquelle il apporte une conviction libérale, une nature généreuse, de la culture et du goût. Qualités brillantes qui convenaient parfaitement à une haute direction comme celle des Beaux-Arts. Cependant, ses amis ont estimé que M. Pierre Bourdan pouvait assumer d'autres charges encore et ils lui ont confié — témoignage de sympathie — le Ministère de l'Information et celui de la Jeunesse. Trois ministères d'un coup. M. Pierre Bourdan était à peine en place qu'une grève décimait la presse parisienne, que les messageries chargées de la distribuer s'effondraient, et que l'administrateur de la Comédie-Française lui adressait sa démission. Cette conjuration du sort ne l'a pas accablé. M. Bourdan a attendu que passe l'orage. Il passera.

Qu'avait-il dit pour déterminer M. André Obey à la retraite ? A peu près ceci, au cours d'une interview : qu'il était paradoxal d'être obligé d'aller au théâtre Marigny pour voir représenter convenablement Marivaux. L'administrateur de la Comédie-Française a cru lire un blâme implicite dans cette remarque. Il a jugé que son autorité en était diminuée et il a rédigé sa lettre de démission. A la vérité, M. André Obey était las des difficultés qu'il avait

rencontrées dès sa venue. Bruyantes démissions de comédiens importants ; engagements de débutants en trop grand nombre ; faux départ à la salle du Luxembourg ; chute irrésistible de la pièce de M. Bernard Zimmer ; enfin, ce qu'on a appelé le scandale de *Bérénice*, orchestré par une critique sans indulgence et un public stylé par on ne sait quels cabaleurs.

***

Voyons ce qu'a été le scandale de *Bérénice*, scandale fructueux d'ailleurs car il aura suffi à remplir la salle chaque fois qu'on affiche la tragédie de Racine, dans la mise en scène nouvelle de M. Gaston Baty. Vous savez que depuis l'administration d'Édouard Bourdet, la tradition s'est établie de « rajeunir » les chefs-d'œuvre, c'est-à-dire d'en renouveler la mise en scène et la décoration. Molière fut installé dans un « ensemble » de Jean-Michel Frank (ce malheureux garçon, d'un goût si sûr, s'est depuis lors suicidé en Amérique). *Le Chandelier* se déroula dans une maison en pan coupé et dans un jardin arrosé et fleuri selon les indications de M. Gaston Baty ; M. Jacques Copeau donna licence à Célimène de porter une chevelure incandescente — il y eut une période rousse de mademoiselle Marie Bell, comme une période blanche d'Utrillo — bref, on créa autour d'œuvres consacrées une surprise de nouveauté qui contribua incontestablement au succès de la Maison. Pourquoi pas ? L'important est de ne pas dépasser la mesure. Quand vers 1650, Corneille voulut divertir la Cour, il écrivit une « tragédie à machines » qu'il appela *Andromède*. Pégase y jouait un rôle, et ce rôle on le fit tenir par un vrai cheval suspendu dans les cieux. Comme il importait que ce cheval montrât une ardeur guerrière, on le soumettait a un jeûne sévère et lorsqu'on le faisait paraître, un gagiste vannait de l'avoine dans la coulisse. L'animal affamé s'agitait aussitôt, lançait des hennissements, remuait les jambes, bref, faisait un grand effet. La pièce eut beaucoup de succès à cause du cheval et des machines ; mais elle n'a pas servi particulièrement la gloire de Corneille. Il est sage, répétons-le, de ne pas dépasser la mesure.

M. Gaston Baty l'a dépassée avec *Bérénice*. Il a installé la pièce dans un décor d'une ampleur excessive, sur des escaliers, surmontés d'une louve d'or. Ce n'était plus la Rome de Titus, mais celle de Mussolini. Lorsque l'empereur et son amante avaient à s'asseoir, ils durent le faire sur les marches ; et lors de la première représentation, ils s'y étendirent même, en proie à une vive ardeur de sentiments. Une musique de Rameau accompagnait la représentation. Cet ensemble de nouveautés parut sacrilège. Des protestations s'élevèrent dans la salle et dans les journaux. Une garde s'improvisa autour de Racine, qui n'avait jamais connu de si véhéments défenseurs. Le ton de la critique devint effréné et perdit toute mesure. Il conviendrait pourtant, lorsqu'on veut faire respecter des traditions, de les observer soi-même.

***

Nous croyons apercevoir ce qui a orienté le zèle excessif de M. Gaston Baty : c'est l'opinion si souvent répétée que *Bérénice* n'est pas une tragédie, que c'est une « divine élégie ». M. Gaston Baty a voulu corriger ce jugement et rendre la tragédie présente. Il a pensé que la majesté d'un décor, le symbole immuable et visible de l'empire donneraient tout son sens au sacrifice de Titus, à celui même de Bérénice... Il s'est efforcé de créer le fond gran-

diose, l'appareil implacable devant lequel se jouerait ce drame si simplement douloureux d'une séparation. Voltaire a écrit de *Bérénice* : « Un amant et une maîtresse qui se quittent ne sont pas, sans doute, un sujet de tragédie ». Cela est vite dit ! Les sujets de tragédie pour Voltaire — dont aucune tragédie n'a survécu — étaient ceux qui comportaient comme *Andromaque* ou comme *Horace* une série de mises à mort soigneusement réglées. Le reproche avant Voltaire ne devait d'ailleurs pas manquer d'être fait à Racine. Mais Racine l'avait prévu et s'en était expliqué. Il affirmait avoir aimé la simplicité extrême de son sujet ; et s'être fort bien passé d'y faire couler le sang, affirmant qu'il suffisait « que tout s'y ressente de cette richesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie... ».

Cette « tristesse majestueuse », *Bérénice* en est remplie ; non point dans son aspect extérieur, ni dans sa démarche, mais dans sa musique intérieure, dans l'écho intime qu'elle ne cesse de soutenir et de prolonger, de vers en vers. C'est, de toutes les pièces de Racine, celle où vraiment le décor et le mouvement importent le moins, celle qu'on pourrait entendre les yeux fermés, sans cesser un instant d'être ému. Les tragédies, pas plus que les romans policiers, ne parviennent à nous apitoyer sur les morts qu'elles accumulent. Notre intérêt y est tout esthétique. En revanche, *Bérénice* nous touche comme une aventure humaine ; elle peut encore, elle peut toujours arracher des larmes. Elle ne cesse avec *Phèdre* d'être l'œuvre de Racine où l'expression du sentiment rencontre, dans des intensités différentes, sa force la plus libre et la plus agissante.

Ce rapprochement de *Phèdre* et de *Bérénice*, dans une optique racinienne est à l'opposé de la théorie brillamment exposée par M. Pierre Brisson dans le livre composé par lui (avec des soins moins tendres, mais non moins perspicaces que son *Molière*) et qu'il a intitulé *les deux Visages de Racine*. S'il range *Phèdre* au premier rang des pièces profondément « senties » par Racine et écrites dans l'impulsion de sa nature, il en écarte *Bérénice*, qu'il traite sans ménagement. Il reproche à l'œuvre de baigner dans les larmes sans que l'auteur soit engagé dans la douleur qu'il dépeint : « C'est un déluge, écrit spirituellement M. Brisson, pas un œil, pas un mouchoir, pas un tapis, pas une scène, pas un couplet, pas un soupir qui ne soient trempés... ». Et M. Brisson de conclure qu'il s'agit là d'une « élégie mauve », d'une « souffrance en camaïeu ». La musique du poème ne trouve même point grâce à ses yeux. Il en condamne nombre de vers, celui-ci notamment :

*Titus pour mon malheur vint, vous vit et vous plut*

qui est un vers merveilleusement allitéré sur les V et les T et combien plus doux que le fameux : *Pour qui sont ces serpents*, d'*Andromaque*, dont l'harmonie imitative et les effets de forêt vierge sont d'un goût contestable. Qu'il y ait des instants de faiblesse : où n'en est-il pas, fût-ce dans Racine ? Mais où trouver un enchantement égal à ces fameuses plaintes :

*Pour jamais ? Ah ! seigneur songez-vous en vous-même*
*Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?*
*Dans un mois, dans un an comment souffrirons-nous*
*Seigneur que tant de mers me séparent de vous ;*
*Que le jour recommence et que le jour finisse*
*Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,*
*Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus,*

Ces vers divins, qu'aucune mise en scène, qu'aucune surcharge, qu'aucune erreur de présentation ne sauraient altérer, madame Annie Ducaux les a dits avec un sentiment parfait. C'étaient les débuts de cette comédienne au Français. Elle y arrivait précédée d'une renommée acquise en grande partie au cinéma où elle nous est apparue pourtant — du moins dans ses créations les plus récentes — sans attrait éclatant et d'un jeu convenu. En revanche, elle a montré dans cette interprétation de *Bérénice* (et cela dans des conditions difficiles) une intelligence éminente du rôle. On n'est pas sensuelle, surprise, inquiète, douloureuse, noblement résignée avec plus de naturel et d'harmonie. Les indications de M. Gaston Baty insistaient certainement sur le caractère de sensualité du personnage. Madame Annie Ducaux s'est rappelée que les héroïnes de Racine sont chastes. Elles souffrent d'amours brûlantes, mais insatisfaites. Bérénice elle-même, au dire de Racine, n'a pas à se tuer comme Didon puisqu'elle n'est pas liée comme elle à son amour « par les derniers engagements ». C'est à peine croyable ; mais c'est ainsi. Il faut être amante et pure pour jouer Hermione et Bérénice. Madame Annie Ducaux, longue et flexible personne, mains fines, voix de songe et de désir, cœur exigeant, a donné de *Bérénice* une image souvent remarquable.

***

La Comédie-Française, salle Richelieu, a fait également une reprise d'*Andromaque* et ce, pour la rentrée de mademoiselle Véra Korène. La présentation en a été fort convenable. M. Roland Oudot a conçu et peint des décors et des costumes dans une harmonie de bistre et de vert d'une belle intensité. « Un palais à colonnes et dans le fond une mer avec des vaisseaux », voilà l'indication classique à laquelle le peintre s'est référé, plus justement que ne l'avait fait l'auteur du frontispice de l'édition de 1676 où l'on ne voit pas la mer.

La mise en scène de M. Maurice Donneaud, respectueuse et réfléchie, ne comporte que peu d'improvisations. Sans doute eût-il pu, au dernier acte, nous épargner de faire scander les vers de Racine par des coups de tonnerre, synchronisme céleste trop bien réglé. Ce n'est là que détail. Il faut considérer un effort d'ensemble. Le rideau de scène, la disposition du décor, la répartition des lumières : tout attestait des soins et des moyens qu'aucun autre théâtre n'est actuellement capable de rassembler.

Mademoiselle Véra Korène a donné d'Hermione une interprétation vigoureuse. Elle est apparue dans une robe blanche, mollement drapée, le visage volontaire, les muscles durs. On reconnaissait une créature décidée à faire valoir son amour, un peu comme elle eût fait valoir ses droits. Ce n'est pas la fatalité qui la guidait, mais une réalité très humaine, l'ardeur d'une amoureuse qui n'abandonnerait la place qu'elle n'ait épuisé ses chances d'être heureuse, c'est-à-dire satisfaite. C'est bien ainsi qu'est le personnage. Bérénice doit lutter contre des décrets : elle est une étrangère écartée par la loi. Hermione est aimée par celui qu'elle n'aime point, indifférente à celui qu'elle aime. Il faut qu'elle change le cours des passions, sinon — comme Pyrrhus que les refus d'Andromaque irritent — elle ira aux extrêmes, c'est-à-dire aux simulations, à la vengeance. Ce n'est pas un rôle de demi-teinte, mais un caractère affirmé. Mademoiselle Korène a recherché cette

affirmation dans un réalisme qui ne fut pas toujours noble mais qui fut toujours exact et saisissant. Elle a repris, dès sa rentrée, une place aux premiers rangs sur cette scène où elle a déployé jadis de charmants attraits. A peine Hermione disparue, mademoiselle Korène reparut en madame de Léry, du *Caprice*. Elle y fut fort plaisante par l'autorité, une malice brillante et du galbe.

Il revenait à madame Germaine Rouer d'interpréter Andromaque. Interprétation de style, les mains en avant, le visage éploré, sans détente, dans l'affliction hautaine et sans nulle coquetterie. Vous savez les débats que soulève périodiquement ce rôle. Andromaque doit-elle être par instants détendue, doit-elle simuler, pour sauver son fils, une sorte de satisfaction de l'amour qu'elle inspire? Vieilles polémiques qui ont mobilisé il y a soixante ans le Paris des théâtres. Jules Lemaître commençait son feuilleton du 20 septembre 1886 par ces lignes : « Une foule anxieuse se pressait lundi dernier à la Comédie-Française. On se demandait : flirtera-t-elle? Flirtera-t-elle pas? Sera-t-elle coquette pour plaire à Sarcey, ou lui fera-t-elle cette injure de ne l'être point...? » Il s'agissait de l'interprétation de mademoiselle Hadamard qui débutait au Français dans *Andromaque*. Quelques mois auparavant, elle avait tenu le rôle à l'Odéon et elle l'avait joué en « saule pleureur ». Francisque Sarcey lui avait signifié qu'elle aurait pu y apporter un peu plus de détente et de coquetterie, de « majestueuse coquetterie » selon le mot de Nisard (après Geoffroy). Mademoiselle Hadamard joua et ne flirta pas; et elle envoya à Sarcey une lettre motivée, une longue lettre plaidant pour la douleur et la réserve invariables d'Andromaque. Sarcey répondit. Jules Lemaître se rangea à son avis. Les abonnés du Français se séparèrent en partisans et en non partisans de la coquetterie. Heureux temps, heureuses disputes...

Non, Andromaque n'est pas coquette et mademoiselle Hadamard avait raison contre ses critiques; mais c'est un rôle ennuyeux, il faut bien l'écrire, et nullement émouvant. Personne en écoutant Andromaque, pas plus qu'en écoutant Clytemnestre, ne partage vraiment leurs transes. Pour qu'Andromaque nous devînt touchante il a fallu qu'un autre poète l'évoquât. Il a suffit de quelques vers de Baudelaire et d'un mystérieux poème : « *Andromaque, je pense à vous...* ». Mais Baudelaire pensait vraiment à sa mère...

***

Ces digressions montrent assez l'intérêt que continuent de soulever notre répertoire classique et le théâtre qui en a la charge. Il faut espérer, quand cette chronique paraîtra, que M. Pierre Bourdan et le directeur général des Arts et Lettres, M. Jacques Jaujard, auront trouvé une solution à cette crise de cadres. On souhaiterait que M. Jean-Louis Barrault acceptât la direction de la salle du Luxembourg : il y trouverait une scène rajeunie, des facilités qu'il ne rencontrera pas ailleurs et l'occasion d'appuyer sur des éléments stables les qualités dont il vient de faire bénéficier pendant un hiver le théâtre Marigny. Il s'épargnerait les aléas des saisons de hasard et d'entreprises pour lesquelles il ne disposera pas toujours des mêmes appuis. La salle du Luxembourg, dégagée désormais dans ses obligations étroites de la salle Richelieu, peut offrir un magnifique tremplin d'expé-

riences dramatiques. Quant à la salle Richelieu, c'est-à-dire la Comédie-Française, elle peut, elle doit, sous l'autorité d'un homme de métier, assurer avec éclat la vie d'un répertoire tel qu'il n'en existe de si riche dans aucune autre langue du monde.

***

La salle du Luxembourg a représenté *le Lever du Soleil*, quatre actes de madame Simone et de François Porché dont on se rappelle qu'ils devaient fournir le spectacle d'ouverture et qui avaient été retardés pour des raisons décoratives. Ils forment maintenant un excellent spectacle que des salles combles écoutent avec cet intérêt ébloui que les foules ont toujours ressenti lorsqu'on leur montrait des rois, des favorites, des cardinaux et des courtisans. L'aventure de Marie Mancini et du jeune Louis XIV, c'est bien celle de Bérénice et ce que dit la nièce de Mazarin reproduit en prose, avec une vérité touchante le fameux : « *Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez* ». Elle ne le reproduit pas, elle le précède, et les auteurs du *Lever du Soleil* ont fait tenir à leur héroïne l'attitude même que l'histoire lui a prêté. La pièce est d'ailleurs fidèle aux événements et aux caractères et son intérêt croît au fur et à mesure que l'amour y est menacé puis sacrifié. Un personnage s'y impose, remplit le théâtre, capte l'attention et c'est bien celui en effet qui sut s'imposer et remplir le théâtre du monde de son autorité : Mazarin. Madame Simone et François Porché l'on peint soigneusement : mélange d'habileté et de raison, avec un sentiment de fidélité d'autant plus vif qu'il régnait en étranger dans la Cour soumise à ses ordres. Un rien d'italianisme, d'abandon soudain dans la hauteur, une habileté entêtée : le portrait est ferme et bien venu. Et l'ensemble est du bon théâtre historique. On éprouve un plaisir ému à saluer cette réussite en pensant à François Porché qui n'est plus là pour la voir. Il aimait beaucoup le théâtre. Il en écrivait ici même avec ce goût courtois, cette fine attention qui donnaient du charme à son naturel. Il fait partie de ceux dont souvent on regrette l'absence et qui maintenaient des qualités précieuses sur notre sol.

La pièce est bien montée et bien jouée par madame Bretty. Entre son amant et son fils, elle mène rondement, en vraie reine mère, les affaires du cœur et celles du trône ; par M. Yonnel qui confère une autorité parfaite au cardinal Mazarin et par M. Martinelli qui prête au jeune Louis XIV une impétuosité et une tendresse de bon aloi. Le soir où nous avons vu *le Lever du Soleil*, mademoiselle Mony Dalmès, qui est de toutes les distributions, était remplacée par mademoiselle Denise Noël. Il n'y a guère beaucoup plus d'un an que mademoiselle Denise Noël a débuté à l'Odéon dans *on ne badine pas avec l'Amour* : Camille orgueilleuse, lucide et frémissante. Son concours du Conservatoire, où elle avait donné, avec réussite, une scène de *la Dame aux Camélias*, n'était pas loin. La voici aux Français, déjà « rôdée », sachant où elle va et ce qu'elle veut, un peu trop nerveuse en scène, et ordonnant cette nervosité dans ce qui pourrait passer pour de la sécheresse. Elle a besoin maintenant de retrouver la véritable émotion, celle qu'on demande à la vie et non point à l'habileté ou à l'intelligence.

***

Comment ne pas se souvenir de cette soirée du mois de novembre 1937 où nous vîmes pour la première fois *Asmodée*, pièce en cinq actes de

M. François Mauriac. Cela fait partie de nos souvenirs d'hier ; comme en mai 1928, au théâtre des Champs-Élysées le *Siegfried* de Jean Giraudoux. On « guettait » M. Mauriac à ses premiers pas au théâtre comme on avait guetté Giraudoux. Dès la « générale », on parla d'*Asmodée*, on disputa de M. Couture. La semaine qui suivit fut pleine de cette discussion. M. Couture vivait. Il n'a cessé de vivre. M. François Mauriac a créé incontestablement un caractère de théâtre ; et c'est un grand mérite pour un écrivain.

Les grands types de théâtre sont indéterminés et M. Couture offre cette indétermination. Ce n'est pas Julien Sorel, ce n'est pas non plus Tartufe. M. Pierre Brisson voulait que ce fût un défroqué, contre quoi M. François Mauriac a protesté. C'est à vrai dire tout cela, si on le veut ; mais la qualification sociale importe peu. Ce qui importe, c'est qu'il existe, c'est qu'il vit, c'est qu'il est là, et qu'il avance toujours environné d'ombre.

Nous l'avons bien compris en revoyant la pièce. Elle comporte encore une faiblesse — cette faiblesse nécessaire d'un personnage épisodique : le jeune Anglais, le jeune Asmodée trop beau, qui vient observer et troubler une maison des Landes. Mais les points de force et les beautés de l'œuvre se sont solidement établis. Un jeune public se rend à présent au théâtre, l'esprit prévenu contre les aventures bourgeoises et les « histoires d'amour ». Il résistera deux actes à *Asmodée* ; mais il est pris bientôt au trouble de madame de Barthas, à la démarche glissante, aux mains moites de M. Couture ; il n'échappe pas aux sortilèges mauriaciens, à ces soirs muets et lourds, à la perspective monotone des devoirs sans fin, des désirs morts et des jours... La pièce s'achève à chaque représentation, devant un public saisi et qui n'oubliera plus ce qui vient de causer son saisissement.

M. Louis Seigner tient le rôle de M. Couture, créé par M. Ledoux. Il l'a abordé sur un ton un peu haut, cassant et qui ôtait à son personnag cette mollesse — prudence et lâcheté — qui demeure, avec un orgueil humilié, le fond de sa nature. Après un acte, M. Seigner s'est ressaisi et a fourni une interprétation juste et sobre. Mademoiselle Mony Dalmès a montré dans Emmanuèle, la pure jeune fille « qui se trompe d'amour », un aspect imprévu de ses dons. Elle est maintenant un des bons éléments de la troupe et mieux qu'utile : cette création le prouve. Madame Germaine Rouer et mademoiselle Henriette Barreau retrouvaient les rôles qu'elles avaient créés. Elles y apportèrent une expérience enrichie, et les traditions de mise en scène fixées pour cette œuvre par M. Jacques Copeau. MM. Georges Vitray et Jacques Clancy ont tenu leur partie avec exactitude et naturel.

***

Ce sont trois tragédies qui tiennent l'affiche au théâtre du Vieux-Colombier, chez M. Gaston Baty et au théâtre Hébertot ; et *le Burlador* de madame Suzanne Lilar, que représente avec succès le théâtre Saint-Georges, pour n'en être pas une, n'en est pas moins une œuvre du genre noble : une nouvelle variation sur Don Juan. Nous l'écrivions plus haut : les types les plus forts du théâtre sont indéterminés. Et Don Juan en est un. C'est-à-dire que les poètes peuvent lui prêter tour à tour la forme de leurs désirs ou de leur inquiétude et lui offrir le dénouement de leur choix : ils ne trahiront pas une création qui est hors de toute atteinte parce qu'immortelle. Et parce qu'aussi bien Don Juan peut être un libertin cynique ou un inquiet,

parce qu'il peut défier la religion, la mort où les rechercher comme un terme à son insatisfaction. Madame Suzanne Lilar a abordé Don Juan avec une visible tendresse, une tendresse prête au pardon. Elle lui a laissé ses charmes et sa triste inconstance ; mais elle l'a montré capable dans ses turpitudes de ressentir finalement un désir de fidélité, plus fort encore que ses autres désirs. Sa nature pourtant n'est-elle pas de tromper ? N'est-il pas le « burlador » contre toute volonté ? La mort seule pourra lui procurer cette fixité à laquelle il aspire. Elle lui vient d'un jugement de son roi, pour une suite de trahisons qui forment la péripétie de ces trois actes.

L'œuvre est animée, vivante, écrite avec soin, parfois même trop écrite, et cernant de près l'action et les caractères. Elle aboutit au dernier acte à deux scènes d'une vigueur saisissante, et que madame Mary Morgan, mademoiselle Jacqueline Brasseur ont interprété, avec beaucoup de flamme : la première en comédienne déjà éprouvée et qui soutient l'action de bout en bout avec une sensible élégance ; la seconde avec le feu de la jeunesse et d'un incontestable tempérament dramatique. M. Maurice Escande fait un Don Juan brillant : son métier le lui permet. (la Comédie-Française n'est décidément pas une mauvaise école). Bonne mise en scène, décors soignés, d'un espagnolisme sans excès. Une musique de M. Jacques Ibert passe de temps en temps parmi ces cruelles amours.

***

Il est difficile de juger *Électra*, la pièce d'Eugène O'Neil, sur la traduction que nous avons entendue au théâtre Montparnasse. La version originale comptait six heures de texte ; une première réduction avait diminué d'une heure la représentation aux États-Unis ; l'adaptation de M. Blanchard se déroule en trois heures. Cette condensation « schématise » certainement l'ouvrage, précipite son action, prive les caractères de cette étendue de révélation qui est l'épreuve de l'art. Ils doivent s'affirmer tout de suite. Et de fait, madame Marguerite Jamois a fixé dès le début de l'ouvrage, avec la force dont elle est capable et qui peut paraître, cette fois, un peu trop préméditée, l'Électre qu'elle représente. On exprimera le même jugement sur l'interprétation de M. Alain Cuny. Les talents ne sont pas ici en cause ; mais des obligations scéniques.

Cette transposition des Atrides dans l'Amérique de la guerre de Sécession a du fournir à Eugène O'Neil le thème d'une œuvre puissante. La tragédie s'organise autour du retour de combattants dans leur foyer après la guerre de Sécession. L'adultère, le crime, la vengeance du crime, le suicide de la mère coupable, celui de son fils désolent et dévastent la vieille maison puritaine des Mannon. Finalement, Lavinia Mannon, cet ange de la mort, demeurera seule après avoir détruit par intransigeance le bonheur et la vie de ceux qu'elle aimait. « Au diable les justiciers ! » dit à peu près un personnage d'Ibsen.

L'équilibre de l'interprétation s'établit sur l'ensemble de la troupe et par la présence de madame Valentine Tessier, Clytemnestre bourgeoise, amoureuse, puis criminelle, et furie douloureuse enfin, lorsqu'elle est convaincue de meurtre et qu'on lui tue celui qu'elle aime. La mise en scène, l'architecture des décors harmonisée à celle de l'ouvrage, l'exactitude d'atmosphère, tout atteste les soins coutumiers au théâtre dont M. Gaston Baty a fixé la pratique.

*
* *

Si quelque académie avait proposé en concours d'écrire une tragédie classique et une tragédie romantique et que M. Thierry Maulnier et M. Jean Cocteau aient décidé de concourir, nous supposons qu'ils auraient écrit à peu près exactement les pièces qu'ils nous ont fait entendre, le premier au théâtre du Vieux-Colombier, le second chez M. Jacques Hébertot. Cette constatation marque l'objection qu'on peut faire à chacun d'eux au sujet de leur œuvre qui n'est point née d'une inspiration, mais d'une volonté. D'une volonté intelligente, fort sérieuse pour ce qui est de M. Thierry Maulnier, et déjà moins convaincue chez M. Jean Cocteau. M. Thierry Maulnier, qui garde envers l'antiquité classique une fidélité et une admiration sans brisure, qui écrit une langue disciplinée et forte, n'a pas eu de mal à composer une tragédie établie selon les meilleures règles. Il y a même introduit le mouvement, et *la Course des Rois* n'y est pas uniquement un symbole. Elle n'y décide pas seulement la vie ou la mort du héros : elle mène l'action, la précipite, la conduit à son dénouement. Et ce dénouement marque le point le plus noble et le plus émouvant de la tragédie. L'alternance des périodes entre le couple dont le bonheur repose sur un crime et la victime qui va mourir et qui déjà aperçoit dans l'avenir la longue suite des fatalités, constitue un moment d'une vraie noblesse. N'y aurait-il que ce moment-là dans une soirée, et dans une œuvre, — mais il en est d'autres, — il vaut qu'on l'ait connu. Une troupe zélée se plie aux nécessités de la tragédie, en maintient le style et la sombre flamme : madame Marcelle Tassencourt et MM. Jean Vinci, Pierre Morin et Bernard Noël y associent dans les principaux rôles leur conviction et leur talent.

Quelle est la part du jeu dans une œuvre comme *l'Aigle à deux têtes*? M. Jean Cocteau, à coup sûr, s'est diverti en écrivant cette aventure. Il y a mêlé les admirations de sa jeunesse : Ruy Blas, Dona Sol, Don Salluste et ses muets, Elisabeth d'Autriche et son confident Christomanos, Luchesi son assassin, Henri Heine, son poète. Et il a préparé pour mademoiselle Edwige Feuillère et M. Jean Marais un « cup » pittoresque auquel ils ont reconnu un goût enivrant. C'est si fort agréable pour une comédienne en renom, au plus haut point de sa réputation et de son éclat, d'apparaître soudain en reine romanesque, en reine qui vit de souvenirs et va mourir d'amour ! Mademoiselle Edwige Feuillère est sans doute trop intelligente pour être tout à fait dupe de son rôle, mais bien trop comédienne pour ne pas s'y laisser prendre, c'est-à-dire pour ne pas y être excellente. Elle est excellente. Elle est ravissamment vêtue par M. Christian Bérard. Elle manie l'éventail, elle mêle l'abandon et l'autorité à ravir. Bref, tout Paris va voir mademoiselle Edwige Feuillère se faire aimer et se faire assassiner par M. Jean Marais. Et il ne peut qu'applaudir le reste de la troupe : madame Sylvia Monfort, M. Jacques Varennes et M. Georges Marny qui sont tous de bons comédiens. Et le nègre sourd et muet, qui lit sur les lèvres, qui entendrait « même avec sa peau », comme le fait dire M. Jean Cocteau, est également un remarquable sourd-muet. Un rien de musique de M. Georges Auric signale qu'on n'a rien oublié dans ce spectacle de choix. *L'Aigle à deux têtes* est la meilleure recette de l'année.

GÉRARD BAUER

# LES LIVRES D'HISTOIRE

Bien que le livre porte le titre d'un roman et que son auteur soit une femme, *la Conjuration d'Alger* (Albin Michel), de madame Chamine, répond à toutes les exigences de l'historien : il est solidement documenté, passé au crible de l'esprit critique, et depuis le temps, déjà lointain, où les historiens se permettent d'écrire et de bien écrire, on ne saurait tenir l'agrément ou l'élégance de son style pour une fantaisie suspecte.

Que s'est-il passé en Afrique du Nord entre l'armistice de juin 40 et le débarquement anglo-américain du 8 novembre 42? Voilà une question que les Français de la métropole se sont souvent posée. L'ouvrage de madame Chamine n'apporte pas une réponse complète, mais il en offre les premiers éléments. On ne peut d'ailleurs serrer de plus près la vérité avant que les archives américaines ne se soient ouvertes. Un fait, dès à présent, ressort : si extraordinaire que la chose puisse paraître, du côté français l'initiative est venue d'un très petit groupe de « conjurés », que ni leur âge, ni leur activité habituelle, ni leur situation ne semblaient désigner au rôle de fourriers de la libération. On frémit, rétrospectivement, en voyant à quels fils ténus a été suspendue leur intervention. Elle fut à la merci du plus banal incident ; même dans la journée tragi-comique d'Alger, le 8 novembre, les conjurés furent par instants prisonniers des très hauts prisonniers — Darlan en tête — qu'ils venaient de capturer. Il s'en fallut de peu que cette journée des dupes ne tournât mal pour eux. Décidément, les plus grands événements dépendent de bien peu et la théorie qui veut que les révolutions les plus marquantes soient l'œuvre d'un petit nombre d'hommes résolus reçoit, cette fois, confirmation.

Du côté allié, il apparaît également que l'action du consul américain Murphy et des vice-consuls qui l'entouraient fut essentielle. Ce diplomate habile, auquel l'opinion française ne rend pas tout à fait justice, eut le mérite singulier d'accorder sa confiance à des Français obscurs, qu'avec moins de clairvoyance il eût pu tenir pour des aventuriers ou des têtes brûlées ; ce qui était plus difficile encore, il réussit à faire partager sa confiance aux dirigeants politiques et militaires de Washington. On saura sans doute un jour ce qu'il lui en a coûté de patience et d'opiniâtreté.

Certes, même sans les conjurés, le débarquement allié eût été réalisé, puisqu'il entrait dans un vaste plan, étranger aux hasards ou aux vicissitudes d'une conjuration. Mais on ne peut douter que son succès eût été moins rapide, surtout qu'il se fût heurté à une résistance dont les effets militaires et, plus encore, moraux eussent été déplorables. On en a la preuve dans les « malentendus » sanglants de Casablanca et d'Oran et dans l'attitude de

l'amiral Darlan, qui fut bien loin, comme on le croit ordinairement, de se rallier immédiatement à la bonne cause.

Madame Chamine note que cette ombre de résistance, faite à contre sens et, pour la plupart, à contre-cœur, aurait pu s'évanouir si les Américains avaient, comme convenu, prévenu en temps utile les conjurés du jour de l'opération. Les délais furent beaucoup trop courts pour que le dispositif d'accueil — au Maroc notamment — pût être mis correctement en place. Il est permis, en effet, de regretter cette légère méfiance, mais il ne semble pas qu'on doive, en bonne justice, la reprocher à l'état-major allié. Dévoiler la mobilisation d'une gigantesque armada même à des amis sûrs, préciser, à un jour, à une heure près, son journal de route, alors que la moindre indiscrétion pouvait alerter les indicateurs allemands, eût été d'une dangereuse imprudence. « Oui, mais il y avait l'engagement donné, les dispositions arrêtées et les risques assumés personnellement par les conjurés. » Évidemment, mais entre les deux devoirs du commandement allié, peut-on dire que celui-ci était plus pressant que celui-là ?

Le livre de madame Chamine, qui a pour surtitre : *Suite française*, appelle effectivement une suite. Nous l'attendons avec impatience, car l'épisode Darlan demeure encore le plus étrange de la tragédie africaine.

***

Le procès de Nuremberg n'a pas seulement innové en matière de droit international ; il a éclairé quelques-uns des mystères qui demeuraient autrefois enfouis pendant des siècles dans les oubliettes historiques. Les quarante volumes où sont consignés les débats sont en cours de publication, mais M. Raymond Cartier a eu l'heureuse idée d'en extraire la substance. *Les Secrets de la Guerre, dévoilés par Nuremberg* (Fayard) sont l'œuvre d'un journaliste qui connaît son métier : rendre claire pour le grand public, en simplifiant sans la déformer, une vérité complexe. M. Raymond Cartier ne s'attarde pas à cueillir l'anecdote, il va droit aux problèmes fondamentaux, ceux de la haute politique et de la stratégie supérieure. Avec sagacité, il examine dépositions et témoignages, les recoupe et en tire des conclusions péremptoires. Notons les principales, qui susciteront quelque étonnement.

D'abord, celle-ci : il semble établi que le caporal Hitler fut un grand stratège. A la fois parce qu'il avait le sens des réalités, une sorte de génie militaire, et parce qu'il avait assidûment « pioché » l'œuvre des théoriciens de la guerre, il inventa, en dehors de son état-major, et presque toujours contre lui, des manœuvres de grand style qui donnèrent à l'armée allemande ses victoires. Ainsi, la poussée par Sedan vers Abbeville, qui creva notre front et « enroula » les forces anglo-françaises massées sur la frontière belge ; la campagne de Pologne axée dans des directions inattendues ; et aussi la conception d'un enveloppement et d'un anéantissement des forces soviétiques avant qu'elles eussent joué, classiquement, des possibilités d'une retraite illimitée — la précocité et la rigueur de l'hiver 1941-1942 firent, seules, échouer ce plan — lui appartiennent en propre. Ce qui n'atténue d'ailleurs en rien ses crimes : une préméditation diabolique, une barbarie sanguinaire dont il déclarait prendre le modèle sur Gengis-Khan, une cruauté

et un orgueil sans mesure qui s'épanouirent lorsqu'en juillet 1944, il fit pendre par la gorge, au croc des bouchers, ses généraux rebelles.

Autre surprise : à aucun moment, l'invasion de l'Angleterre ne fut sérieusement envisagée. Après Dunkerque, en juin 1940, nul plan n'existait de débarquement dans la grande île. Les préparatifs spectaculaires, qui eurent lieu de 1940 à 1941, n'étaient, paraît-il, qu'un simulacre destiné à tromper la Russie sur les intentions véritables de l'Allemagne. Plus tard, il ne fut plus question d'une expédition qui n'avait chance de réussir qu'avec la maîtrise de l'air et de la mer.

Encore ceci : durant l'automne et l'hiver 40-41, l'armée allemande, regroupée, rééquipée et libre de toute préoccupation, pouvait et devait foncer vers le Sud, s'emparer de Gibraltar, mettre pied au Maroc espagnol et tenir ainsi les clés de la Méditerranée. Tout avait été prévu, sauf le souple veto opposé à ce plan par Franco et son ministre des Affaires étrangères, Serrano Sunner. L'attitude des dirigeants espagnols n'est pas, en l'état actuel de nos connaissances, facilement explicable, mais elle explique aujourd'hui bien des choses...

Et puis ceci : en se jetant sur l'Albanie et sur la Grèce sans avoir averti Hitler, Mussolini bouleversa les projets du Führer, qui méditait d'envahir la Russie au début de mai 1941 et qui, en retard de deux mois sur l'horaire prévu, fut devancé en Moscovie par le général Hiver. M. Raymond Cartier n'hésite pas à déclarer que Mussolini, par sa forfanterie téméraire, a sauvé Moscou.

***

L'une des erreurs les plus colossales d'Hitler a été de méconnaître la psychologie anglo-saxonne, de croire qu'il finirait toujours par s'arranger avec la Grande-Bretagne sur des bases réalistes. A la vérité, l'idéalisme anglo-saxon n'est nullement feint, mais il s'insère dans un réalisme supérieur.

Inversement, les Anglo-Saxons n'ont pas toujours compris la psychologie germanique et l'on se demande parfois si les dures leçons d'un passé tout récent les ont éclairés. Au moment où va s'élaborer un traité de paix avec l'Allemagne, il est bon de lire *la Paix calomniée* (Gallimard), d'Étienne Mantoux. L'auteur — fils de M. Paul Mantoux, l'universitaire bien connu et l'interprète virtuose des grandes conférences internationales — est mort le 29 avril 1945, en marchant, avec l'armée Leclerc, sur Berchtesgaden. Imprégné d'une double culture, française et anglaise, Étienne Mantoux, à moins de trente ans, avait acquis une autorité incomparable sur le public anglo-saxon. C'est à son intention qu'il écrivit, en anglais, *la Paix calomniée;* l'ouvrage constituait une réplique, solide et sévère, aux livres du célèbre économiste lord Keynes, et notamment à ce redoutable cheval de bataille intitulé : *les Conséquences économiques du Traité de Versailles*. Point par point, avec une science et un brio convaincants, Étienne Mantoux réfute presque toutes les thèses de Keynes et réforme la plupart des jugements qu'il a portés sur les négociations de Versailles. Il pensait instaurer un tournoi fécond avec le défenseur, d'ailleurs repentant, de la pauvre Allemagne, écrasée par des vainqueurs à courtes vues. Mais Étienne Mantoux et Keynes

ont quitté ce monde presque en même temps et si leur polémique s'élève, seules les ombres des champs élyséens entendront leur passionnant dialogue.

*La Paix calomniée* a produit en Angleterre et aux États-Unis une impression très profonde. Puisse-t-elle ne pas s'effacer trop vite ! La race de ceux qu'Étienne Mantoux appelle plaisamment « les mea-culpistes » et qui ont fait, sans le vouloir, tant de mal à la France et tant de bien à l'Allemagne, n'est pas éteinte. Il serait fâcheux qu'elle reprît le haut du pavé.

*
* *

M. Louis Hastier s'emploie à résoudre des énigmes moins brûlantes. Ce qui ne signifie pas que les *Énigmes du Temps passé* (Julliard) soient refroidies, loin de là, puisqu'elles s'appellent, entre autres : *l'Acte de Décès de Louis XVII*, *le Suicide de Robespierre*, *la Survivance du Duc de Praslin*, *l'Évasion de Bazaine*. A un jeu qui requiert de la patience et de la minutie, sans parler de l'érudition, M. Louis Hastier apporte quelque chose de plus : l'attention d'un archiviste de l'état-civil et le bon sens d'un esprit non prévenu. La manière dont il attaque l'affaire du Dauphin ou celle du duc de Praslin est, à cet égard, significative. Étudiant la déclaration, puis l'acte de décès de Louis XVII, il montre que, contrairement à la thèse des évasionnistes, ces pièces sont parfaitement régulières, conformes aux lois en vigueur, et que les légères anomalies qu'on a pu y relever s'expliquent sans qu'il soit besoin de forger un roman d'aventures. Il s'arrête là ; il n'a pas à se prononcer sur la question de savoir si l'adolescent dont on enregistre le décès était ou n'était pas le vrai Dauphin, il ne se prononce pas, mais, en établissant l'authenticité des actes de décès, il enlève aux évasionnistes un de leurs arguments les plus séduisants. Pareillement, en ce qui concerne le duc de Choiseul-Praslin, meurtrier de sa femme, que la légende dit n'être pas mort dans sa prison avant qu'on ait pu l'interroger et le juger, mais s'être évadé avec la complicité des ministres de Louis-Philippe. M. Louis Hastier ne prend pas absolument parti, mais les documents, très précis, qu'il a découverts enlèvent presque toute créance à une survivance légendaire. La vérité apparaît plus banale, si les mobiles du meurtre restent aussi enveloppés de mystère.

*
* *

Les amateurs d'évasions, fussent-elles imaginaires, s'instruiront en lisant l'étude que M. Henri Cavaillès, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a consacrée à *la Route française* (Colin). Ce gros volume de quatre cents pages, enrichi de cartes, de graphiques et de statistiques, est un ouvrage de science et non pas de vulgarisation. Son accès reste néanmoins facile, comme il convient à un essai de « géographie humaine ». Que la France ait été, à toute époque — chariots, diligences ou autos — pourvue du meilleur, ou du moins mauvais, réseau routier de l'Europe, voilà qui prouve en faveur de nos administrateurs, de nos ingénieurs et de leur promptitude à saisir les perspectives de l'avenir. Si la circulation en France ne fut pas toujours excellente, ce ne sont pas eux, certes, qui mirent des bâtons dans les roues.

PIERRE AUDIAT

*La fin des Hommes de bonne Volonté.* — En quelques mois, les cinq derniers tomes (22 à 27) des *Hommes de bonne Volonté* viennent de paraître et M. Jules Romains pourra être salué aux U.S. comme *l'écrivain qui a composé le roman le plus long du monde.* Cette performance n'aurait pas grande valeur si l'on ne pouvait ajouter que l'on peut atteindre la dix-millième page de cet ouvrage sans avoir connu un instant d'ennui. C'est là certainement un des plus impressionnants records qu'on puisse imaginer.

Dans ces cinq derniers volumes, Haverkampf joue un rôle de premier plan. C'est le seul personnage des *Hommes de bonne Volonté* qui, avec Jallez et Jerphanion (mais on sait que ce normalien bicéphale, c'est l'auteur en personne,. Jallez-Romains littérateur et Jerphanion-Romains politique [1]), aura manifesté sa vitalité jusqu'au bout. Cet Haverkampf, vous vous en souvenez, nous l'avons vu débuter comme agent immobilier. Puis il a fondé une station thermale et s'est enrichi pendant la guerre dans les fournitures aux armées. Fort de ces succès, il a commencé d'exercer son activité sur le plan international et est devenu un financier de première grandeur prêtant des sommes fabuleuses aux villes et aux Etats. Emule de Löwenstein, il l'imite jusqu'au bout, jette sur le marché des bons Haverkampf et, menacé d'un krach retentissant, se lance un jour hors de son avion en plein vol. Pardon, il feint de se jeter. En réalité, il se réfugie dans une petite ville illyrienne, où il s'est ménagé depuis longtemps un refuge qui lui permettra de terminer doucement sa vie auprès de la femme aimée. En somme, Jules Romains a composé, pour finir, un *en Marge de la Vie de Löwenstein.* J'avoue que ce n'est pas là la forme d'invention que j'apprécie le plus. Mais il faut convenir que, considérées dans leur ensemble, les aventures d'Haverkampf offrent une très vraisemblable continuité. C'est le seul roman complet qui ait trouvé place dans les *Hommes de bonne Volonté.*

Car Quinette, ce cher Quinette, cet assassin intellectuel et gidien qui a enchanté les lecteurs des quatre premiers tomes, ne s'est plus guère manifesté depuis lors que pour inspirer au tome XVII les macabres fantaisies du poète « dadaïste » Vorge. Sans doute, de loin en loin, Jules Romains, désireux de tenir son lecteur en haleine, a-t-il, par quelques messages alléchants, laissé espérer un réveil de l'activité du relieur. Mais sur ce point nous sommes déçus. Quinette meurt, comme dans les « histoires syncopées », sans avoir fait les révélations qu'il laissait attendre. Qu'aurait-il pu nous dire au reste? Meurtrier littéraire, de la sorte que les tribunaux ont bien rarement l'occasion de contempler, il ne pouvait sans danger persévérer dans la voie où il s'était engagé. Jules Romains nous a appris pourtant qu'il

1. Tolstoï dans la *Guerre et la Paix* s'est pareillement clivé en deux personnages. Le Tolstoï de raison est le Prince André, le Tolstoï d'intention Bezukhov.

était devenu un second Landru. Cette solution lui offrait des commodités, mais en dépit de la « théorie des doubles », nous avons du mal à l'accepter. Ce lecteur des *Caves du Vatican* ne nous paraissait pas avoir l'étoffe d'un tueur sadique.

Jallez est, avec Haverkampf, le protagoniste de ce dernier cycle. Cet écrivain estimé traverse une crise de dépression. Pour en sortir, il renouvelle le geste du critique Allory, il se jette dans la vie sexuelle. C'est un nouveau « recours à l'abîme ». Mais, cette fois, le gouffre n'est pas chargé de vapeurs sulfureuses. C'est un gouffre XVIIIe siècle, où Jallez tient le rôle d'un Casanova. La baronne masochiste, avec laquelle il accomplit un de ses tours les plus brillants, peut être rapprochée de la doctoresse sadique avec laquelle Jules Romains nous mit naguère en relations. En faveur de Jallez, pour qui l'auteur ne peut avoir que de la sympathie puisqu'il l'a peint à sa ressemblance, les jeux de l'amour physique s'inscrivent sous la poétique rubrique *Tapis magique*. Nous ne les en rapprocherons pas moins de cette série de tableaux érotiques qui s'insère dans presque tous les ouvrages de la série. L'attitude de Jules Romains en face de ces exercices est, d'ailleurs, des plus curieuses. Oh! certes, il n'est pas de ces écrivains qui, tel le fécond Maxime Formont, cultivent en eux un trouble sensuel en composant leurs lestes peintures. Jules Romains est un homme d'équilibre et de robuste santé. Au milieu de ses amoureuses infernales, de ses partousards mondains et de ses maquereaux pédérastes, il conserve une tranquillité qui n'est pas feinte. On dirait d'un touriste en voyage qui prend flegmatiquement des notes pour alimenter son prochain entretien avec quelques Tellière et Gentilcœur, ou autres organisateurs de « vies inimitables ». Si son goût ne le détournait pas le plus souvent d'une pareille entreprise, je crois que, poussé par quelque secret démon auvergnat, Jules Romains travaillerait volontiers dans cette veine dite gauloise, qui n'est pas la plus séduisante de nos richesses nationales.

On se lasse de tous les plaisirs. Jallez ne voyagera pas éternellement sur le tapis magique. Ce romancier est ce que les chaisières appellent un « sentimental ». Aussi le voyons-nous sans surprise s'éprendre d'une très charmante, d'une très parfaite, d'une presque trop parfaite jeune fille, Françoise Maïeul. C'est une personne que nous connaissons depuis longtemps et je me demandais, comme beaucoup d'autres lecteurs sans doute, pourquoi nous la connaissions. Nous avions même été mis au courant de ses premières pensées, non c'est trop : de ses premières impressions, alors qu'elle s'agitait encore doucement dans le ventre de sa mère. Depuis lors, nous avions été informés de quelques-unes de ses varicelles. Discrète, intelligente, élégante, pure et délicate comme une abonnée des *Annales*, elle traverse, dans les derniers tomes, une période de misère où elle manifeste la vertueuse dignité d'un personnage d'Octave Feuillet pour vivre, *in termino*, le plus bleu des romans aux côtés de Jallez. Leur amour apportera aux âmes sensibles un réconfort dont elles sentiront fortement le besoin. — car les *H.B.V.* se chargent, au cours de cet épilogue, de nuages lourds et menaçants.

Cette grande œuvre a débuté dans la confiance et l'allégresse. Jallez et Jerphanion, sur les toits de l'École normale, regardaient le monde comme du haut du Père-Lachaise Rastignac contemplait Paris. Mais ce n'était pas exactement pour le conquérir. C'était pour l'enrichir de leur généreux idéal. C'était pour le rendre heureux. N'étaient-ils pas absolument, essen-

tiellement des hommes de bonne volonté — chefs de file d'une série de personnages qui, comme eux, voulaient assurer à la France — et si possible au monde — la paix et la prospérité ? Que de déceptions n'ont-ils pas éprouvées ! Ils avaient espéré que la France pourrait éviter la guerre. La France a connu la guerre. Et, en 1933, à la fin des *H.B.V.*, vingt-cinq ans après la journée des toits (6 octobre 1908), non seulement une nouvelle guerre est à l'horizon, mais aussi une révolution.

Or, sur ce point, l'opinion de Jules Romains n'a jamais varié. Pour lui, guerre et révolution sont des catastrophes du même ordre. L'une et l'autre aboutissent à une diminution de la liberté, à un abaissement du niveau de vie. Ce sont les plus grandes ennemies du bonheur, ce bonheur que Jules Romains a la sagesse de considérer comme le premier des biens humains. Libéral, Jules Romains devait se montrer également ennemi du nazisme et du communisme. Ce sont des mystiques empoisonnées qui réduisent l'homme en esclavage. Aussi l'avons-nous vu successivement, à la faveur de rencontres avec des communistes français, puis, grâce au voyage de Bouitton et de Jallez en U.R.S.S., attaché à montrer avec une lucidité inaltérable et un courage méritoire les erreurs intellectuelles des communistes et les absurdités de leur régime politico-économique. Jules Romains a horreur de la violence. Il l'a dit et redit vingt fois dans les *H.B.V.* et cet appel à la pitié, à l'indulgence et à la bonté nous a paru chaque fois nécessaire et émouvant.

Néanmoins, en 1933, les pauvres hommes de bonne volonté se sentent impuissants et menacés. Ils en sont arrivés à penser qu'il est des époques *intraitables*, où l'homme n'a plus qu'à se terrer. Ils songent à ces petites réunions d'amis qui devaient se tenir au moyen âge dans les tavernes : près d'une chandelle fumeuse, on échangeait des propos joyeux, en goûtant la douce chaleur de la camaraderie, de l'intimité — et pourtant on savait qu'une bande de pillards marchait sur la ville, où peut-être le lendemain tout le monde serait massacré. Triste épilogue : après avoir nourri tant de grands espoirs, Jallez, Jerphanion et leurs amis ne songent plus qu'à oublier le monde en se serrant fraternellement autour d'une table. N'est-ce pas là, en somme, un nouveau et mélancolique « cultivons notre jardin », un « cultivons notre jardin » légèrement rabelaisianisé ?

Au tome XXV, Jerphanion devient ministre des Affaires étrangères. Plutôt que de signer le Pacte à Quatre, il préfère démissionner. Il se défie de l'Allemagne. Attitude qui nous révèle chez Romains une évolution marquée. En effet, lorsque, quelque vingt ans plus tôt, Gurau, également ministre des Affaires étrangères, avait à négocier avec Berlin, il ne se sentait nullement en défiance. Au contraire. Il approuvait, comme Jules Romains lui-même (voir son livre *le Couple France-Allemagne*), la politique faite à la fin de l'autre siècle par Gabriel Hanotaux. Cette indulgence à l'égard de l'Allemagne, cet espoir très chrétien, mais hélas injustifié, que la politique allemande pourrait s'humaniser est à l'origine d'une erreur assez nette commise par Jules Romains dans le choix des « faits significatifs » décrits par lui avant 14. Vous vous souvenez de cette vaste organisation secrète, la *Secte*, fondée par un archiduc vers 1908 et dont le but principal était le maintien de la paix. Une des branches de cette secte, la branche *Slaves du Sud*, avait échappé à ses dirigeants et organisé l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, à Serajevo. Tout cela est, bien entendu, de l'invention

de Jules Romains : on n'a rien trouvé, à ma connaissance, qui justifie cette hypothèse dans les papiers de la Main Noire. Mais il n'en reste pas moins que, dans les *H.B.V.*, la *Secte* est une des responsables de la guerre de 14. N'eût-il pas été préférable, plutôt que d'imaginer cette gigantesque et secrétissime organisation, de dépeindre quelques réunions *pangermanistes* ? Là, tout en se maintenant dans le « secret », on eût très réellement touché un des rouages, le seul important à la vérité, qui ont provoqué la première guerre mondiale.

Nous venons de faire allusion à la possibilité qu'eût, dans cette hypothèse, conservée Jules Romains de rester dans le monde secret. C'est, en effet, un univers où il se complaît. Il a, comme Eugène Sue et aussi Balzac (songez à l'*Histoire des Treize*), du goût pour les manœuvres et organisations souterraines. Au tome XXIII, il nous présente un certain Nodiard, qui monte une organisation analogue à celle des synarques (toujours ces créations parallèles à la réalité). Et nous l'avions vu, auparavant, nous prodiguer les disparitions mystérieuses, les assassinats imprévus, les empoisonnements insoupçonnés et les maisons reliées, en chaîne, par des passages secrets. Avec Laulerque, il nous avait fait pénétrer dans la *Secte*, avec Quinette dans le *Contrôle social*, avec Mionnet dans les dédales de la politique vaticane — et enfin, et surtout, avec Jerphanion, nous avions fait une longue et profitable incursion dans la franc-maçonnerie. Ce n'était pas là une série de hasards. L'imagination romanesque de Jules Romains le portait à penser qu'à l'origine des grands événements on trouvait le plus souvent des conjurations, des machinations, toute une activité de ténèbres. Il croyait à la politique secrète de Poincaré, à la politique secrète de Caillaux. A la fin des *B.H.V.*, le climat a changé : Romains n'attache plus grande importance à ces noirs « mystères ». Nodiard n'est qu'un pantin et Jallez proclame que, décidément, ce sont les « forces aveugles » qui mènent le monde.

Mais il nous faut revenir à l'affaire de Jerphanion et du Pacte à Quatre pour traiter un point qui a été de grande importance pour Jules Romains et le sera pour tous ceux (s'il en est) qui s'attaqueront à une entreprise analogue. Jerphanion a donc été mis en demeure de signer le Pacte à Quatre — et il a démissionné. Mais, en fait, le ministre du Pacte à Quatre fut Paul-Boncour — et si nous nous reportons à l'affaire de la Ngoko-Sangha, événement historique évoqué dans le tome X, le ministre qui était *réellement* en exercice au moment où cet imbroglio africain troubla le pays n'était pas Gurau, mais de Selves. Et Jules Romains pourtant n'a nullement songé à décrire de Selves sous les traits de Gurau. Alors ? Alors, il faut bien en conclure que Jules Romains dans les deux cas a fait une hypothèse : il s'est demandé comment se seraient comportés des ministres ayant le caractère de Gurau ou de Jerphanion s'ils avaient été à la place de M. de Selves ou de Boncour. Le récit qu'il a monté est, d'ailleurs, des plus intéressants et il a dû révéler à beaucoup de lecteurs, pour leur plus grand plaisir, le mécanisme des tractations et l'influence des bureaux dans les grandes affaires du « Quai ». Mais enfin, il reste que Jules Romains a pris bien des libertés avec la vérité et qu'il a été amené à « refaire l'histoire ». Telle est une des difficultés majeures à laquelle devait inévitablement se heurter son entreprise. Écrire l'histoire romancée d'une époque, ce n'est ni absolument faire un roman, ni écrire franchement un livre d'histoire. Et je me demande

si au total, quel que soit le plaisir que nous ayons pu éprouver à lire, sous la plume d'un observateur aussi avisé que Romains, de magnifiques portraits de Poincaré, de Briand, d'A. de Mun ou de Hitler (car les hommes d'Etat authentiques trouvent également place dans cette galerie), cela ne condamne pas un peu le genre.

Pourtant, il faut convenir que ce « roman d'une époque » permet à l'auteur d'aborder bien des sujets essentiels que les romanciers doivent d'ordinaire négliger. Jules Romains a pu ainsi, sans dévier en rien de son projet initial, faire une place très large aux préoccupations politiques, qui, hélas, empoisonnent bien en effet notre vie. Non seulement, il a décrit à deux reprises — et avec une précision extrême et dans un mouvement heureux — des campagnes électorales, mais il a montré aussi, et surtout, la vie des particuliers constamment assombrie par ces angoisses et ces soucis qui ont accablé notre malheureuse génération. Pour faire vivre le « politique », Jules Romains a un talent particulier. Il n'est matière, au reste, que son intelligence et sa vitalité ne sachent animer : la critique, par exemple : son portrait d'Allory est un des chefs-d'œuvre des *H.B.V.* Mais enfin, il faut reconnaître que sur ce plan il se donne parfois la partie belle. Nul n'a oublié l'impayable chapitre où il évoque Strigelius composant un poème avec l'aide du dictionnaire. Strigelius est-il Valéry? Non, répond Jules Romains, c'est encore une hypothèse à propos de Valéry ou d'un poète du même ordre. Soit, mais, au tome XXIV, Strigelius, parlant de l'Académie, est bien Valéry. J'ai nettement reconnu ses propos. Et il reste, malgré tout, que, pour éblouissant qu'il soit, le morceau sur Strigelius au travail perd un peu de sa portée, du fait qu'il ne s'agit pas d'un écrivain auquel nous avons des raisons littéraires de nous intéresser. La même remarque pourrait être faite, dans le compartiment des peintres, pour Ortegal qui est et n'est pas Picasso. Et nous retombons ici encore dans les inconvénients inhérents au roman-époque, genre excitant, mais hybride.

Nous retrouvons, au tome XXVII, ce Mionnet que nous avons vu naguère manœuvrer si habilement à M... entre les grands vicaires, les industriels et les Laïs pour ecclésiastiques. Il est devenu archevêque — et parle de toutes choses avec le détachement bienveillant de l'Anatole France des bons jours. Ce personnage est certainement une des meilleures créations de Jules Romains. Le volume où il joue le premier rôle (tome VIII) est un des meilleurs de la série. Jules Romains excelle — en tant que romancier, bien entendu — à organiser les intrigues — et il a merveilleusement compris certains aspects de l'activité ecclésiastique. Il est clair au reste qu'il a éprouvé, pour son compte personnel, la tentation (chaque fois repoussée) de faire partie d'une église. Cette disposition l'a bien servi en lui révélant qu'à la période anti-église, qui s'est étendue jusqu'à 1910 et qu'a dominée la franc-maçonnerie, a succédé une nouvelle période « église », où un grand nombre d'hommes ont cherché à se grouper en communautés étroites — ces communautés pouvant être, même hors de la religion, animées par un esprit ardemment mystique, comme c'est le cas chez les communistes. Cette vue lui a donné un des meilleurs thèmes des *H.B.V.* — sans lui interdire de défendre la position qui, en définitive, lui tient le plus à cœur : la liberté et l'autonomie de l'individu.

Car nous pouvons voir aujourd'hui comment sont montés les *H.B.V.* et nous pourrions, comme Romains lui-même songeant à... Strigelius, construire

une hypothèse sur les méthodes qui l'ont inspiré. Il a beaucoup compté d'abord sur l'unanimisme auquel nous devons la belle ouverture du début, ce 6 octobre, qui nous offre une vue d'ensemble si frappante de la vie de Paris. A la journée du 6 octobre 1908 correspond — autre panorama unanime — la journée du 7 octobre 1933. Mais, dans l'intervalle, l'unanimisme lui a été d'un faible secours et tout au plus lui devons-nous quelques notes éparses, ici sur une onde de mélancolie submergeant Paris, là sur l'argent qui ruisselle de toutes les maisons de l'avenue Hoche. A ces tableaux, qui ressortissent à l'art du romancier, correspondent deux chapitres historiques traités dans un tout autre style : une vue de l'Europe en 1914, une vue de l'Europe en 1933. Tels sont les quatre liens qui unissent le faisceau des divers destins qui s'entrecroisent dans le roman. Peut-être sera-t-on tenté d'en adjoindre un cinquième, le beau livre sur *Verdun* (tome XVI), qui nous offre un tableau saisissant de la France en guerre. Sur le plan des personnages, Romains a construit trois romans : celui de Quinette, celui de Haverkampf, celui de Mionnet. Jallez et Jerphanion lui ont servi à organiser une longue série de souvenirs et d'impressions personnelles — et aussi, à maintes reprises, à « faire le point ». Autour de ces trois blocs et de cette chaîne on trouve des nouvelles et des amorces de romans : Sammecaud et Marie de Champcenais, Allory et Michèle, etc. Et d'innombrables pochades qui sont pour nous l'occasion de pénétrer dans les milieux les plus divers : peintres, gens du monde (ce ne sont pas les plus réussis), industriels, savants, financiers, littérateurs, militaires, etc.

Ajoutez quelques événements historiques fichés dans la fresque comme des points de repère — et il ne reste plus à considérer que le mortier qui agglutine tous ces éléments, mortier qui occupe, en l'espèce, autant ou même plus de place que les pierres. Là, nous trouvons des réflexions philosophiques, des essais moraux, des dialogues critiques, des pages de journal intime — et des enquêtes. Car, dès qu'une question intéresse Romains — et sa curiosité est inépuisable — il entreprend une enquête. Nous avons à maintes reprises signalé ce trait des *H.B.V.* Pour une très large part, cette œuvre, en même temps qu'un vaste essai et une chronique, est une enquête — une enquête qui prend forme de tableaux, de lettres, de conversations, de voyages.

A dire vrai, beaucoup d'épisodes romancés qui se groupent autour des trois romans-piliers, comme dans la *Saga*, de Galsworthy, les contes autour du *Propriétaire* ou de *A louer*, sont, eux aussi, des enquêtes romancées. Il était impossible qu'il en fût autrement. Dès lors qu'un écrivain veut évoquer tous les milieux, il est obligé d'inventer des personnages qui ne s'imposaient pas à lui. Il est obligé de faire, après travaux d'information, un travail de reconstitution. Nécessité un peu fâcheuse. Les seuls personnages vraiment vivants sont ceux qui se sont imposés à un auteur. Les autres ne peuvent avoir une pareille force, une pareille densité. Balzac, suivant dans la rue des ouvriers, disait : « Je deviens eux. » Sauf lorsqu'il s'agit de quelques êtres élus jaillis de ses souvenirs, telle la mystérieuse Hélène Sigeau qui illumine *les Amours enfantines* (tome III), le seul livre vraiment poétique de la série, Jules Romains devient ses personnages, tout en restant fortement lui-même. Aussi y a-t-il entre le chien Macaire, l'archevêque Mionnet, Jallez et tous leurs comparses, de Romuald à Maillecotin, une troublante ressem-

blance. Certes, ils ont les soucis de leur milieu, les pensées de leur situation, mais le rythme de leur pensée est identique. Ils ont tous la logique et le *tempo* de Romains. Comme lui, ils sont intelligents et *clairs*. On dirait qu'un même esprit les habite, qu'ils font partie du même mécanisme, sont tissés avec les mêmes fils, pris dans la même tapisserie où l'on ne peut les distinguer que par leur contour et non par leur matière. Leur existence stimule sans cesse notre curiosité, captive notre attention. Mais on ne pressent en eux aucune de ces zones obscures, autour d'eux aucune de ces auras, qui font des personnages de Balzac par exemple, enveloppés d'une odeur de chair, mais ouverts sur l'infini, univers et non épures, des présences impérieuses et des créations impérissables.

Cette transparence paisible et démonstrative de la plupart des personnages de Romains empêcherait peut-être de dire que les *H.B.V.* sont de bout en bout un grand roman. Mais c'est un grand livre, un remarquable essai sur les mœurs, soucis, nuits et ennuis de notre temps, dans les mailles duquel se trouvent pris plusieurs épisodes romanesques d'une belle qualité. Pour apprécier le succès, mesurons les obstacles. Était-il si aisé de montrer tant de pays, tant d'êtres, de traiter tant de problèmes en conservant toujours la même acuité de regard, la même aptitude à découvrir des points de vue nouveaux, la même fraîcheur d'impressions intellectuelles — en réussissant à ne jamais lasser l'attention du lecteur? Si aisé de gagner la confiance de ce lecteur, d'entrer dans sa familiarité et de s'en faire quinze années durant — et quelles années! — un ami? Car c'est peut-être le vrai triomphe de Romains, cette aisance avec laquelle il a su nous rendre nécessaire la présence de son esprit si pénétrant et si juste, cette sensation de bien-être qu'il est parvenu, par son équilibre, son bon sens, sa gaîté, sa puissance comique (le fameux « rire vengeur ») à faire naître chez tant d'entre nous. Il y a dans les *H.B.V.* une sorte de constante victoire de la raison sur l'incohérence, de l'impartialité sur l'universelle partialité à laquelle les lecteurs d'une époque plus tranquille seront peut-être moins sensibles que nous.

Sans doute, les révélations sur notre époque, sur ses mœurs, ses manies et ses maladies leur sembleront-elles plus utiles ou plus piquantes encore qu'à nous-mêmes, mais ils ignoreront le prix que nous attachons, au milieu de tant de ruines, à la réconfortante présence d'un homme qui nous paraît, entre tous les hommes de bonne volonté qu'il aime à peindre, un des plus équitables et des plus humains.

Il y a, en littérature, des confessions délirantes, des confessions masochistes, des confessions propagande, des confessions provocantes et, beaucoup plus rarement en somme, des confessions-confessions. C'est de ce dernier genre que le *Sabbat*, de Maurice Sachs *(Corréa)*, me paraît se rapprocher le plus. Tout au moins un évident détachement se manifeste-t-il dans cet étrange ouvrage, un constant effort vers la sincérité et un ardent désir d'impartialité. Le ton est celui d'un homme qui a souffert, est résolu à changer de vie et regarde son passé avec une paisible sévérité — plus frappante que les remords frénétiques.

Ce passé est le plus souvent abject. Né dans une famille bourgeoise honorable, Sachs fut (c'est lui qui le dit) malhonnête dès sa première enfance : il prit très vite plaisir à voler et n'attendit même pas l'âge de la puberté

pour faire sa Bible des *cent vingt Jours à Sodome*, un des livres les plus provocants du marquis de Sade. Un de ses parents, Jacques Bizet, petit-fils de l'auteur de *Carmen*, intoxiqué somnolent, contribua, en lui faisant sucer le canon de revolvers chargés, à l'éloigner des zones heureuses où s'écoulent les vies sans histoires. Un ami se chargea de lui donner le goût de la boisson « *qui gonfle l'âme comme un ballon, si bien qu'on ne peut plus la retenir.* » Sa mère s'étant ruinée dans des circonstances poisseuses et tragiques, qui font songer à quelque épisode de *David Golder*, il traversa des jours d'atroce misère avant d'émerger, délirant de snobisme et d'appétit, dans le milieu du *Bœuf-sur-le-Toit*. Pour vivre, il fut tour à tour secrétaire dans un hôtel, bibliothécaire de Chanel, collaborateur de la N.R.F. Il était fertile en expédients malhonnêtes et réussit, sans posséder un centime, à signer un million d'effets dont la plupart demeurèrent impayés. Ce système lui permit parfois de mener un train de vie somptueux, mais il faillit à plusieurs reprises mourir de faim. En ce qui concerne l'alcool, il réussit à n'en jamais manquer. Il eut pour Jean Cocteau une admiration et une passion si vives qu'il lui arrivait de prier devant sa photographie. Cette ferveur tourna finalement en jugements sévères. « *Il y a en Cocteau*, écrit-il, *une sécheresse presque monstreuse, mais il prend pour des élans du cœur le désir tourmentant et chez lui angoissé, fébrile, féminin, de tout posséder... Illusionniste effrayant qui sait escamoter les cœurs et ne vous rend qu'un lapin.* » Cocteau, qui crut traverser jadis une crise mystique, conduisit Sachs vers Maritain et vers Dieu. Ce fut l'origine d'une vocation brève et impétueuse. Maurice Sachs entra au séminaire. Mais, quelques mois plus tard, sa grand-mère l'emmena pour se reposer dans un village du Midi où elle avait passé, cinquante ans plus tôt, des vacances particulièrement austères et paisibles : Juan-les-Pins. Ce fut l'occasion d'un scandale épouvantable. Sachs s'éprit d'un jeune homme et abandonna les voies du Seigneur. Sa fureur d'aimer le porta bientôt du côté d'André Gide, qui le secourut. Parmi les portraits étonnants qui tapissent les pages du *Sabbat*, celui de Gide est un des plus réussis. En voici les premières lignes : « *Gide entra, la taille haute, les épaules tombantes, chauve, la peau sèche et tannée comme les paysans qui sont exposés toute l'année aux intempéries, les yeux changeants, tirant tantôt sur le gris, tantôt sur le bleu comme sous un certain jour la feuille de peuplier, etc.* » Maurice Sachs a clairement vu que Gide est un être divisé : « *Famille, je vous hais, écrit Gide, mais sans cesser de cultiver la sienne.* » Phrase à rapprocher du passage où Charles du Bos nous révèle que l'auteur de *si le Grain ne meurt* condamne *Adolphe* comme un roman « dangereux pour les jeunes gens ». Maurice Sachs eut aussi de nombreux et utiles entretiens avec Albert, tenancier d'un établissement de bains où se réunissait un groupe d'élégants nonconformistes. Cet établissement devait fournir à Proust le modèle de la maison de Jupien. C'est d'ailleurs Proust qui avait donné à Albert les fonds nécessaires pour montrer son institution. Ayant mis un doigt dans toutes les petites industries parisiennes, Sachs devait passer par le trafic des tableaux. Il n'y manqua pas, et cette nouvelle occupation le conduisit aux États-Unis, où il se transforma bientôt en conférencier politique. La fantaisie lui prit même de se marier. L'aventure tourna mal, bien que, entraîné par ses bonnes intentions, il se fût à nouveau converti (au protestantisme, cette fois). Il revint en France en compagnie d'un jeune Américain et connut des jours

d'affreuse misère. Les petites sommes qu'il réussissait à se procurer ne lui servaient qu'à acheter du whisky. En 1939, enfin, il résolut de revenir à la vertu et écrivit le *Sabbat*.

Ce livre atteste qu'à la veille de la guerre, Sachs s'était profondément transformé. Cette remarquable guirlande de souvenirs scandaleux est composée avec une lucidité et une liberté impressionnantes. Évoquant une rencontre avec Gide, où son interlocuteur se montrait bienveillant, mais non confiant, Sachs écrit : « *Un petit marchand juif se levait en moi, qui offrait son amitié avec persistance comme un tapis* » et, à la fin du *Sabbat*, on lit : « *Je débarrasse un certain milieu artiste, cosmopolite et frelaté d'un peu ragoûtant personnage.* » Sachs s'apprêtait alors à quitter la France, définitivement. Il rêvait de s'installer en Orient. Qu'est-il devenu depuis lors? On l'ignore. Certains prétendent qu'il a été tué à Hambourg au cours d'un bombardement. Quoi qu'il en soit, son livre ne sera pas oublié. Il évoque certains milieux parisiens avec une intensité étonnante et contient des portraits d'écrivains d'une saisissante vérité. Sachs, observateur aigu, était doué d'une fine intelligence. Sa vie frénétique montre assez qu'il n'écoutait pas les conseils de la raison, mais son livre prouve qu'il en entendait la voix. Ses vices, son ambition, son snobisme ne cessèrent de lui jouer les tours les plus fâcheux. Mais, aussi paradoxal que celui puisse paraître, il y avait en lui une certaine noblesse. Son ouvrage évoque une vie répugnante, mais l'esprit dans lequel il est conçu n'est nullement bas. Bien au contraire. Ajoutons que le style, toujours correct, est parfois excellent; Sachs nous dit qu'il a lu et relu les classiques : cela se voit.

Dans la première partie de sa carrière littéraire, Jacques Chenevière avait composé des récits de couleurs claires. Jeunes filles romanesques, jeunes bourgeois artistes, cultivant avec gentillesse leur inclination au dilettantisme, promenades sur le lac de Genève, entretiens tendres autour du parc Monceau : les premiers romans ou nouvelles de Chenevière nous livraient des images du bonheur. Une ironie affectueuse enveloppait ses personnages, tous délicats, sensibles, attentifs aux moindres nuances et le lecteur pénétrait à leur suite dans une atmosphère de quiétude et de douceur. On retrouvait dans les récits de Chenevière ce goût de la flânerie, cette tendresse pour tous les êtres et pour la vie, cette présence d'un salubre et léger nirvana occidental qui donnent tant de charme aux nouvelles d'un de ses compatriotes, ce Töpffer dont les livres semblent aujourd'hui nous ouvrir les portes d'un paradis perdu.

*Connais ton Cœur*, roman publié quelque temps avant la guerre, avait marqué une nouvelle orientation du talent de Chevenièré. De l'idylle l'écrivain passait au drame. Drame où le hasard jouait, il est vrai, le rôle déterminant. Avec *les Captives* (Éditions du Milieu du Monde), l'écrivain s'engage plus profondément dans le monde tragique : la catastrophe, cette fois, n'est pas le fruit des circonstances, mais la conséquence logique des caractères.

L'héroïne de cette œuvre, Angèle, aurait pu trouver place dans la galerie de personnages créés par François Mauriac. Jeune fille, Angèle a déjà ressenti une vive jalousie pour sa mère, qui, aimable et belle, attirait toutes les sympathies et témoignait dans l'escrime amoureuse d'une très brillante virtuosité. Mariée, mais devant continuer de vivre avec ses parents dans le

domaine familial, Angèle ne cesse pas d'éprouver ce sentiment. Elle soupçonne son mari d'apprécier plus vivement la compagnie de sa mère que la sienne propre. Cette crainte développe jusqu'à la folie sa sauvagerie naturelle et la pousse un jour à accomplir un geste qui met en danger la vie de son mari. Soyons clair : elle le jette par la fenêtre. Ce drame est couvé et parfois dirigé par une étonnante vieille fille, dont l'humeur instable oscille constamment entre le dévouement et la culture des perfides insinuations. Son rôle est important, car la plus grande partie du roman est consacrée à l'intoxication progressive d'Angèle par la jalousie. C'est ce que Jules Romains appellerait la « montée des périls ». L'art de Chenevière l'a heureusement servi dans cette évocation : c'est un art de suggestion. Chenevière excelle à monter les scènes où les sentiments profonds des êtres s'affirment furieusement dans des propos qui paraissent n'avoir aucun rapport avec leurs véritables préoccupations. Ce ne sont pas les mots eux-mêmes à vrai dire qui ont alors de l'importance, mais ce ton révélateur des différences de potentiel qui s'instituent entre les interlocuteurs. Il existe une électricité spéciale pour scènes de famille. Scènes à haute tension dont Chevenière sait rendre la discrète férocité par un subtil système de notation.

Comme on ne rompt jamais tout à fait avec son passé, Chenevière a repris sa palette claire pour peindre, autour d'Angèle et de « la cousine », un groupe de braves gens qui, par leur optimisme et leur bonne humeur, s'apparentent à ses personnages « première manière ». L'auteur se repose en eux, comme en cette campagne languedocienne qu'il aime et dont il décrit, avec une délectation évidente, les charmes ensoleillés : sylvestres ou potagers. *Les Captives* n'est pas, en effet, de ces livres où les arbres eux-mêmes semblent épouser les passions humaines et, pour se mettre d'accord avec des âmes tourmentées, ruissellent de poison. Autour de sa sauvage, Chenevière a monté un décor d'une délicate poésie : ce contraste a bien servi son héroïne en rendant plus sensible sa noire impétuosité.

Quand on rapproche cette œuvre attachante des charmantes « éducations sentimentales » qui ont fourni la matière des premiers livres de Chenevière, on songe à ce trait de caractère de Marivaux que Marcel Achard a si bien mis en valeur dans *les Sourires inutiles* : cette crainte de l'amour qu'éprouvent certains êtres sensibles, ceux-là mêmes qui se font de l'amour « parfait » l'idée la plus féérique. Les jeunes héros de Chenevière, les amants des *Aveux complets* ou de *Valet*, *Dame*, *Roi* ne dépassaient pas le vestibule du palais enchanté : prudents, ils se prêtaient sans se résoudre à se donner. *Les Captives* nous font pénétrer au cœur de la citadelle, mais c'est pour nous montrer une amoureuse frénétique, prête à tout sacrifier à son égoïste passion. Y aurait-il chez presque tous ceux qui savent peindre les préludes de l'amour sous les couleurs les plus attrayantes et les plus fines, un complexe Marivaux : c'est-à-dire, une défiance fondamentale à l'égard d'un sentiment dont la naissance seule leur semble délicieuse — et d'autant plus délicieuse qu'elle présage l'approche d'un danger qu'ils sont secrètement décidés à éviter ?

MARCEL THIÉBAUT

# LES REVUES

— Dans une nouvelle revue *Terre d'Europe*, Félix Garas plaide éloquemment la cause des Etats-Unis d'Europe. Son article est complété par une étude du commandant Stephen King Hall, où nous relevons ce passage :

« *Une des difficultés mises en avant par les critiques du plan d'unification européenne est que l'Union soviétique considérerait une telle unité comme une menace. Je trouve l'objection tout à fait monstrueuse. Pourquoi diable ceux qui, parmi nous, croient aux principes de liberté n'entreraient-ils pas tous en contact pour améliorer leurs rapports ? Les Français, les Belges, les Anglais doivent-ils se voir refuser le droit de faire librement ce que les Ukrainiens, les Sibériens et les Russes blancs sont contraints de faire ?* »

— Dans la revue *Esprit* de février, Louis Blanchard consacre un article à la littérature russe sous le titre : *d'un Législateur du Parnasse* où il commente les récentes décisions « littéraires » prises à Moscou, à la suite du rapport d'Idanov, secrétaire général du parti. Tous les écrivains coupables de n'avoir pas célébré dans leurs œuvres l'idéal soviétique ont été « *invités à débarrasser la littérature soviétique de leur présence* ». Une œuvre qui s'éloigne des prototypes fixés par le parti ne peut avoir été inspirée que par « l'esprit de sabotage ». « *Le fruit de la perversion morale se trouve l'être aussi de la perversion artistique, il ne peut être que laid. Sa création est en même temps un crime de haute trahison.* »

— *Les Temps Modernes* publient sous la signature de Nathalie Saraute, un éreintement de Paul Valéry. Tout n'est pas injustifié dans cette diatribe. Mais le ton est bien violent. « *La jeune Parque, toute gonflée d'éloquence, de rhétorique, de faux classicisme, toute parsemée d'afféteries prétentieuses, de pastiches, de platitudes, de fautes de goût,* etc. » ou encore : « *Nous voyons non sans stupeur un poète de notre temps écrire des vers comme ceux-ci :*

*Dieux ! de l'auguste jour, le pâle et tendre [reste*
*Va des jours consumés joindre le sort [funeste.* »

— *Reader's Digest.* Le tentaculaire *Reader's Digest* fait paraître maintenant une édition française. On connaît le système employé par cette firme : publier des « condensés » d'études, de nouvelles et de romans publiés par d'autres revues. Système inauguré jadis en France par le périodique *le Voleur*. Mais *Reader's Digest* paie des « droits ». Juridiquement il n'y a donc rien à dire. Le procédé n'en est pas moins curieux : il permet de réduire un roman de 300 pages aux proportions d'un récit de 20 pages. Ce n'est pas positivement un *résumé*, car le roman est *récrit*, comporte des dialogues, et est présenté de telle manière que les lecteurs naïfs peuvent s'imaginer qu'ils prennent connaissance du texte original. Dans une autre revue américaine (*Omnibook*) nous avons vu *autant en emporte le Vent* prendre les proportions d'une nouvelle. Rien n'y manque, sauf le talent. Pour peu que la méthode s'implante ici, on nous offrira *madame Bovary* récrite en dix pages. Et « récrite » par qui ? par quel prisonnier ? par quel nègre ? par quel bagnard ? On peut beaucoup attendre de ces « condensés » : ils hâteront la destruction totale des valeurs littéraires.

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

## CHOPIN ET FAURÉ

par W.-L. Landowski

*(1 vol. 224 p., G.-J.-A. Richard Massi, éd., Paris)*

Ce rapprochement de deux grands musiciens n'était, de prime abord, aucunement insensé ; il y a entre eux des rapports, et l'influence de l'un s'est exercée sur l'autre dans une mesure qu'il eût été intéressant, non seulement d'indiquer, mais encore de déterminer et de définir. Bien intentionné, et généralement bien informé, l'ouvrage de Mme Landowski demeure à notre avis un peu trop élémentaire, d'autant que son écriture laisse parfois à désirer, n'évite guère les formes banalisées de la leçon parlée, et qu'un sujet aussi délicat et aussi riche eût gagné à être traité d'une main rigoureuse et non point relâchée. Qu'ils aient écrit l'un et l'autre des nocturnes, des préludes, des barcarolles, des impromptus, et même des valses : qu'ils aient connu l'un et l'autre les déboires de fiançailles avortées ne peut suffire à faire paraître des rapports dont l'importance et la subtilité eussent demandé à être plus clairement et profondément décrites. C'est un ouvrage qui ne fait qu'indiquer le sujet, mais qui se lit avec agrément et contient en outre deux listes précises des ouvrages de l'un et l'autre musiciens.

G. J.-A.

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite)*

## LES PLUS BEAUX ÉCRITS DES GRANDS MUSICIENS

présentés par Bernard CHAMPIGNEULLE

*(La Colombe, Paris)*

Ce recueil forme en quelque sorte le complément du volume d'*Ecrits de Musiciens (du* XV*e au* XVIII*e siècle)* que M. J.-G. Prod'homme publia voici quelque trente ans, les deux tiers des musiciens figurant dans ce nouvel ouvrage appartenant au XIX*e* siècle. On pourrait chicaner le présentateur sur la présence de Quantz, de Colin de Blamont, d'Adam et de César Cui et même de Jean-Jacques Rousseau dans un recueil qui porte le titre de « Grands Musiciens », et sur l'absence d'un compositeur comme Paul Dukas qui a fait, très continûment, preuve de dons littéraires ; mais on ne peut refuser à M. Champigneulle du goût et du tact dans ses présentations ; il y dit ce qui est nécessaire et rien de plus, ainsi que le commande ce genre d'ouvrages où les textes doivent parler d'eux-mêmes et où ils le font avec un charme égal quand il s'agit de musiciens pourtant aussi différents d'esprit et de sensibilité que Grétry et Weber, par exemple, ou Massenet et Ravel.

G. J.-A.

## LA JEUNESSE D'UN ROMANTIQUE

par Adolphe BOSCHOT

*(1 vol. 310 p., Plon, éd., Paris)*

C'est avec une vive satisfaction que l'on voit rendre accessible à une nouvelle génération de lecteurs le premier volume du monumental et définitif « Hector Berlioz » qui enchanta notre jeunesse, non seulement par le caractère pittoresque et les tribulations du grand compositeur, mais encore par l'incomparable précision et la richesse documentaire du récit. Cette biographie attestait déjà, voilà quarante années, qu'il n'est aucun besoin de fioritures et de billevesées pour rendre attachant le tableau d'une vie humaine. Si bien des « vies romancées », parues depuis lors, sont aujourd'hui tombées dans un juste discrédit, cette « vie exacte » a conservé tous ses prestiges et sa fraîcheur. Le premier volume en reparaît aujourd'hui, allégé d'une partie de son appareil de notes et, dit l'auteur, de digressions inutiles. J'ai pu me rendre compte, en comparant plusieurs chapitres de cette nouvelle édition et de l'originale, de l'heureuse discrétion avec laquelle ces allégements ont été pratiqués. Et nous appelons de tous nos vœux une réimpression semblable des deux autres volumes de ce magistral ouvrage.

G. J.-A.

## PASTEUR

Correspondance réunie et annotée par Pasteur VALLERY-RADOT

*(Grasset)*

Le Professeur Pasteur Vallery-Radot a mis au point une nouvelle édition revue et augmentée de la correspondance de Pasteur. Tout comme son père, Pasteur Vallery-Radot a compulsé minutieusement dossiers et cahiers pour réunir les œuvres complètes de Pasteur ; de nombreuses minutes de lettres ont été retrouvées. A l'aide de ces précieux documents il est possible de « reconstituer presque jour par jour » la vie du savant.

Ce premier tome renferme les lettres de jeunesse écrites de 1840 à 1857, période qui correspond à l'étape de la cristallographie. Les lettres placées par ordre chronologique sont groupées en chapitres dont les titres rappellent les phases successives de la vie de Pasteur : Pasteur élève au collège de Besançon (1840-1842), Pasteur à Paris, candidat à l'Ecole Normale (1842-1846), Pasteur agrégé préparateur à l'Ecole Normale (1846-1848), Pasteur professeur au lycée de Dijon (1848-1849), Pasteur professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg (1849-1854), Pasteur doyen de la Faculté des Sciences à Lille (1854-1857). L'évolution rapide de cette belle carrière ressort nettement de cette classification.

Pour mieux reconstituer l'atmosphère dans laquelle vivait Pasteur, à ses lettres personnelles ont été ajoutées quelques lettres de son père, de ses maîtres, de madame Pasteur.

Ces lettres, documents d'une valeur inestimable, permettent de mieux saisir le véritable aspect de l'homme et du savant. Deux portraits et un autographe de Pasteur illustrent le texte.

A. TÉTRY.

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite et fin)*

## SHAKESPEARE RETROUVÉ

par Clara LONGWORTH DE CHAMBRUN

*(Plon et Larousse, éditeurs)*

CETTE œuvre importante est la contribution la plus originale et la plus vaste apportée aux études shakespeariennes depuis la biographie de Rowe et les recherches de Malone, datant toutes deux du XVIIIe siècle. Sans doute depuis cette époque les travaux n'ont pas manqué. Mais ils ont été en partie influencés par la critique universitaire et officielle. On tenait à ce que le plus grand écrivain britannique fut protestant et loyal monarchiste. Or Shakespeare était catholique, tout au moins par son éducation, ses amitiés, son atmosphère spirituelle et il détestait la reine Elisabeth. Cette impossibilité sentimentale d'admettre ce qui pourtant ressort d'indiscutables témoignages contemporains rendait vains tous les efforts pour contruire une biographie solide. Celle, par exemple, de Sir Sidney Lee, qui passait pour définitive au début du XXe siècle, est pleine d'obscurités et de lacunes et a fait la partie belle aux fantaisies des Baconiens, des Demblon, des Lefranc.

Dans son dernier ouvrage, *Shakespeare rediscovered* (1938), madame Longworth de Chambrun, grâce à ce fil d'Ariane de la religion de Shakespeare, avait déjà, d'une façon définitive, éclairé ces obscurités et comblé ces lacunes. Parmi les plus importantes qui semblaient désespérément hors d'atteinte, il faut citer les raisons de la fuite de Shakespeare à Londres et de la ruine de son père, son attachement passionné au comte de Southampton, la dédicace et le sens général de ses sonnets, l'énigme représentée par son poème *le Phénix et la tourterelle*, son rôle dans la conspiration du comte d'Essex, son voyage en Ecosse, la composition de Macbeth, le changement de fortune de son père et sa propre faveur à la Cour de Jacques Ier. Nous savons désormais que William Shakespeare a quitté Stratford pour échapper aux persécutions anti-catholiques de Sir Thomas Lucy, plus tard caricaturé dans *les Joyeuses commères de Windsor*; que son père, très suspect aux mouchards de la reine, fut ruiné par les amendes qu'il dut payer comme *récusant*, c'est-à-dire catholique impénitent; que le comte de Southampton, catholique notoire, fut le professeur spirituel de William en même temps que son ami; que les sonnets furent remis à l'éditeur Thorpe par William Harvey, second mari de la comtesse douairière de Southampton dans un ordre volontairement arbitraire mais qui, rétabli, révèle la liaison du poète avec Mrs. d'Avenant, hôtelière d'Oxford, dont les séductions faillirent brouiller Southampton et son protégé; que *le Phénix et la tourterelle* exprime la protestation indignée de ce dernier contre les cruautés de la reine; que son drame d'Edouard II fut utilisé par la conspiration d'Essex comme moyen de propagande et qu'il dut se réfugier en Ecosse, auprès de Jacques qui, expert en sciences occultes, le documenta pour Macbeth et resta son ami quand il devint roi d'Angleterre.

*Shakespeare retrouvé* ajoute peu à ces trouvailles mais l'auteur les utilise pour interpréter à leur lumière les drames et les poèmes.

MAURICE LANOIRE.

## L'ART AU XVIIe SIÈCLE

par Charles MAURICHEAU-BEAUPRÉ

*(Guy le Prat)*

EXCELLENT ouvrage de vulgarisation dû au conservateur en chef du Musée de Versailles. Il porte sur la période 1594-1661 — Primauté de l'architecture. Feuilletez cet album richement illustré. Que de châteaux, d'hôtels, d'églises, d'hôpitaux! Pour ne rien dire des ensmbles monumentaux : Place Royale (aujourd'hui des Vosges) à Paris, place Ducale à Charleville, place Royale à Montauban. On dirait que le goût est partout... La France s'enrichissait alors de trésors d'art inestimables. Considérons une autre période de 70 ans : 1880-1947. Du point de vue architectural, aucune création valable. On dirait cette fois que le goût n'est nulle part. Sans faire profession de royalisme, il faut convenir que nos rois avaient plus de goût que nos édiles — et, somme toute, ils ne devaient pas nous coûter beaucoup plus cher. La virtuosité dans la construction a été remplacée par la virtuosité dans la destruction. Notre municipalité projette actuellement d'éventrer un des plus beaux quartiers de Paris : celui de Saint-Germain-des-Prés. La destruction du Marais ne lui suffit pas. Ah! l'entreprise est savamment conduite...

M. T.

*Le Directeur-Gérant :* MARCEL THIÉBAUT

*(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)*

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2017-3-47

L'ŒUVRE CAPITALE DE
PAUL VIALAR
LA MORT EST UN COMMENCEMENT
ROMANS
LE PETIT JOUR
tome 3 - Vient de paraître
ÉDITIONS DOMAT
160, r. S-Jacques, Paris - CCP 249-16

★ Nouveauté : ★
GILBERT MAUGE
LA VIE COMMODE AUX PEUPLES
Que les nations n'aient pas honte de vouloir être heureuses.

SAGITTAIRE
★ ★

ÉDITIONS JACQUES VAUTRAIN
ÉTUDES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
*Vient de paraître :*
JEAN BRUHAT
PRÉSENTATION DE L'U. R. S. S.
Pour bien juger, il faut d'abord bien connaître. Un livre objectif et sincère.
1 volume 16 × 20 ..... 261 francs
ROBERT CHRISTOPHE
LA VIE TRAGIQUE DU MARÉCHAL BAZAINE
Nouvelle édition de cet ouvrage, saisi et brûlé par la Gestapo en 1940.
A la documentation de l'historien, l'auteur a joint la psychologie pénétrante du romancier.
1 volume 16 × 20 ..... 276 francs
*Rappel :*
P. DHOMBRES
*Professeur agrégé au Lycée Carnot*
IMPÉRIALISMES & DÉMOCRATIES
Ce livre évoque l'histoire des relations internationales entre 1870 et 1914 et montre le jeu des forces qui avaient provoqué la première guerre mondiale.
1 volume 16 × 20 ..... 165 francs
12, rue Ernest-Psichari - Service U - PARIS-7e
C. C. P. PARIS 434.61